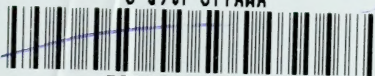


Duprat, G.-L.

LES CAUSES SOCIALES DE LA FOLIE

U d/of OTTAWA



39003010981735



BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LES
CAUSES SOCIALES
DE
LA FOLIE

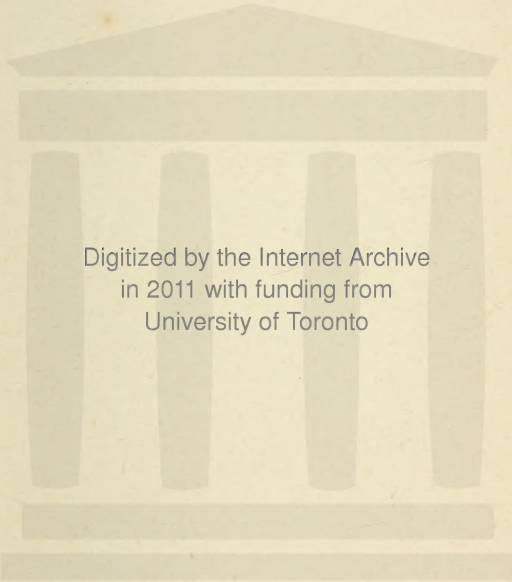
PAR
G.-L. DUPRAT

Docteur ès lettres
Professeur de philosophie au lycée d'Alençon

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C^{ie}
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1900

A gift of
Associated
Medical Services Inc.
and the
Hannah Institute
for the
History of Medicine



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

Respectueux hommage

J. L. Duprat

LES
CAUSES SOCIALES
DE
LA FOLIE

DU MÊME AUTEUR

L'instabilité mentale, Paris, F. Alcan, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* 1899. 5 fr.

L'éducation physique à l'école, Bordeaux, Gounouilhou, broch. in-8°.

Rapports de la psychologie et de la sociologie, Imprimerie nationale, broch. in-8°.

Morphologie des faits sociaux, Paris, Giard et Brière, broch. in-8°.

Science sociale et démocratie, Paris, Giard et Brière, 1 vol. in-8°.

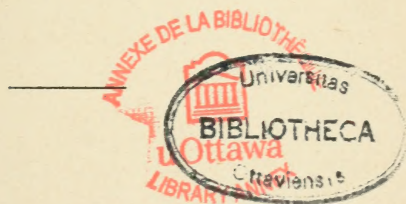
LES
CAUSES SOCIALES
DE
LA FOLIE

PAR

G.-L. DUPRAT

Docteur ès lettres

Professeur de Philosophie au Lycée d'Alençon



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C^e

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1900

Tous droits réservés.

603449

BF

423

.D847

1900

A Monsieur TH. RIBOT

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

Respectueux hommage.

AVANT-PROPOS

L'étude que nous présentons aujourd'hui au public fait partie d'une série de recherches qui ont pour fin l'explication aussi complète que possible des troubles de l'esprit. Aussi s'y réfère-t-on constamment à des travaux que nous avons antérieurement publiés. Cependant, sans les connaître, le lecteur de ce livre pourra aisément, nous l'espérons, en saisir tous les détails et au besoin le considérer comme un tout indépendant.

Les considérations d'ordre pratique qui le terminent vaudront sans doute à leur auteur les critiques d'ailleurs bienveillantes que lui ont valu des considérations analogues dans un de ses autres ouvrages. Toutefois, ce n'est point pour sacrifier « à la mode de cette année » ou

de cette fin de siècle qu'elles ont été ajoutées à des remarques d'un caractère plus scientifique. C'est d'abord parce que celles-là découlent naturellement de celles-ci; c'est ensuite par un parti pris de notre part de ne point nous contenter de recherches purement scientifiques, qui n'aient pas des conséquences pratiques. Nous estimons que dans la hiérarchie des biens sociaux — qui, chacun à son tour, servent tous de moyens à des fins plus hautes, jusqu'à ce que l'on atteigne le bien suprême, réalisable seulement dans une Humanité idéale, — la science a une place inférieure à celle de la technique pédagogique et politique, technique qui répond au souci de la santé morale collective. C'est pourquoi, tout en exigeant du savant un désintéressement complet, en demandant même qu'il soit mis à l'abri du besoin, des fluctuations économiques et des agitations politiques, pour qu'il puisse accomplir sans distraction son œuvre toute de recherche objective et d'impartiale constatation des faits, nous croyons bon que la science serve de base à une pratique rationnelle.

A la psychologie pathologique nous avons demandé de nous fournir un fondement pour la

pédagogie¹. A la science sociale, nous avons demandé un fondement pour la politique et en particulier pour l'éducation politique². De l'étude des causes sociales de la folie, enfin, nous espérons retirer ce profit : qu'elle démontrera la nécessité de supprimer au plus tôt certains facteurs de « désintégration sociale » qui sont pour autant des causes de psychopathie ; qu'elle mettra en garde les esprits contre certaines autres causes du même genre que l'on ne peut supprimer, mais qui n'en sont pas moins funestes à la santé mentale de l'individu en société.

Et ces trois recherches distinctes convergent vers une même conclusion pratique : la nécessité d'une éducation virile et d'une discipline de l'esprit.

G.-L. DUPRAT.

Alençon, le 1^{er} novembre 1899.

1. Cf. *L'Instabilité mentale* (Paris, F. Alcan).

2. Cf. *Science sociale et démocratie*.

LES CAUSES SOCIALES DE LA FOLIE

INTRODUCTION

I. — La loi d'instabilité mentale n'est que la base d'une explication scientifique des faits psycho-pathologiques, explication sommaire par conséquent, et qui doit être complétée par des explications biologiques ou sociologiques.

II. — Bien que les asiles de la folie semblent étrangers à la vie sociale normale, la folie est un fait social. Les aliénés sont associables à cause de l'absence même de caractère véritable chez eux.

III. — Les sentiments, passions, appétits qui les dirigent sont d'origine biologique ou sociale, parfois, repercussions d'états de l'organisme qui peuvent être pour la plupart causés par les excitations du milieu social, la conscience servant d'intermédiaire; parfois, produits directs des influences sociales.

I

Une étude sur « l'Instabilité mentale », essai plutôt philosophique que scientifique sur les données de la psycho-pathologie, ne peut avoir pour objet que l'établissement d'une loi commune aux états normaux et aux états anormaux de la conscience. Mais cette loi est à notre avis la base de toute explication psycho-pathologique.

On a tenté d'opposer à la théorie de l'instabilité mentale celle, plus ancienne, de la désa-

grégation mentale ; on n'a pas assez considéré que l'expression désagrégation mentale désigne d'une façon pittoresque, métaphorique, un *fait* dont la description seule permet de connaître la nature, un fait qui requiert une explication, qui n'explique rien par lui-même, qui ne satisfait en rien l'esprit si par derrière on n'aperçoit pas une *loi*. Que la désagrégation psychologique puisse se produire ou non, la loi d'instabilité mentale n'en subsiste pas moins, acceptable de tous — car il n'est personne qui nie le changement continuel de notre conscience — et s'imposant même à tous ceux qui, empiristes ou rationalistes, matérialistes ou idéalistes, ne pourront pas s'empêcher de constater la mobilité d'esprit de tous les hommes, singulièrement exagérée chez les névropathes et les aliénés. M. Pierre Janet nous a objecté l'impression d'immobilité, de stabilité, que produit un asile d'aliénés dans la plupart de ses quartiers. Bien loin de nier qu'une telle impression soit produite en général par les asiles de la folie où les mélancoliques abondent, nous l'avons signalée, en attribuant la stabilité morbide de la majorité des aliénés à des causes autres que l'instabilité mentale, mais

auxquelles l'instabilité pathologique antérieure permet seule d'avoir des effets.

Nous avons par là même fait entendre la nécessité d'une nouvelle série d'explications propres à rendre compte de la diversité des faits psycho-pathologiques. De quelle nature peuvent-elles être ? En dehors des explications que fournit la biologie, il y a celles que permettent les lois qui régissent soit les faits d'ordre mental, soit les faits d'ordre social. Mais est-il aisé de formuler en lois les relations purement psychologiques ? La psychologie pure n'a-t-elle pas un domaine si restreint qu'une explication reposant seulement sur elle est aussi incomplète que précaire ?

La description des différentes sortes d'actes qui constituent notre vie mentale semble avoir été faite d'une façon à peu près complète : la perception, le souvenir, le raisonnement, la passion semblent avoir été analysés depuis longtemps déjà et être connus dans tous leurs détails. Cependant les descriptions qu'on en fait n'aboutissent-elles pas toutes à un appel à l'introspection ? — Voulez-vous savoir, nous dit-on, ce qu'est le souvenir ? Regardez en vous-même :

vous découvrirez des représentations que vous rejetez dans le passé ou plutôt que vous localisez en un point du cours total de votre existence, qui ont été conservées et sont reproduites grâce à l'attention et à l'habitude, etc. — Mais que sont ces représentations, qu'est votre moi, que sont vos habitudes ? — Si vous tentez de les analyser sans faire appel à des faits biologiques, vous n'y réussirez pas ; et si vous devez vous contenter des données de votre conscience, ces données subjectives, variables d'individu à individu, teintées chacune du sentiment personnel, ne peuvent être vraiment les aboutissants d'une science.

Comme l'a montré Munsterberg ¹, « le psychologue est obligé de sortir du monde psychique et d'entrer dans le monde physique qui ne saurait cependant l'intéresser directement ² », non pas seulement « parce que les faits psychiques ont besoin d'un substrat physique, mais encore parce que la description même des faits psychiques présuppose constamment le monde physique, exige constamment qu'on s'y réfère,

1. *Psychology and Life*. 1899.

2. *Ibid.*, p. 43-44.

de sorte que c'est une illusion de supposer que la psychologie peut remplir même la première partie de sa tâche sans sortir des limites de la conscience. »

Les faits objectifs, communs à la multitude des consciences, qui offrent à la représentation une base, universellement et nécessairement la même, se trouvent forcément à peu près tous hors de la conscience essentiellement instable et personnelle que chacun de nous a de ses états d'esprit, c'est-à-dire presque exclusivement dans le domaine biologique et dans le domaine sociologique. On peut cependant persister à dire que la psychologie pure existe en tant que science. Il y a quelques faits psychiques généraux, qui se retrouvent en toutes les consciences humaines ; ce ne sont pas tels ou tels souvenirs, telles ou telles émotions ; ce sont précisément ces fonctions mentales auxquelles aboutissent nos analyses psychologiques quand elles nous permettent de parler en général de la représentation, du moi, de l'attention, de l'habitude, de la raison. Si la notion d'un raisonnement particulier, d'une idée particulière est trop subjective, il n'en est pas tout à fait de même de celle des fonc-

tions psychiques de raison ou d'imagination ; elle est tout proche d'être objective ; on peut donc établir entre ces fonctions des relations fixes et par conséquent formuler des lois qui aient un caractère scientifique.

Mais on a vite fait de parcourir le petit nombre de fonctions mentales dont l'action réciproque et au besoin l'évolution, le développement et la décadence, font l'objet de la psychologie pure. D'autre part, la tâche est à peine commencée et elle est bien longue, qui consiste à rechercher les faits biologiques connexes de l'exercice de toutes les fonctions mentales prises dans leur ensemble et de chaque fonction mentale prise à part. C'est d'hier seulement que les phénomènes nerveux sont étudiés au point de vue psycho-physiologique avec une ardeur déjà récompensée par de nombreux succès mais qui n'a pas encore eu le temps de connaître la lassitude. On ne peut qu'appeler de tous ses vœux une histologie et une physiologie du système nerveux qui jette un peu de lumière sur les conditions biologiques de l'exercice de la pensée ; mais il faut se contenter de bien peu quand on recherche, par exemple, les antécédents biolo-

giques de la plupart des troubles de l'esprit. On ne peut que supposer un travail intra-moléculaire et des transformations chimiques imperceptibles dans l'état actuel de nos moyens d'investigation.

Ne risque-t-on pas d'être plus heureux dans un autre domaine de faits également objectifs, dans le domaine de la sociologie? Les phénomènes sociologiques ont avec les faits psychiques d'aussi étroits rapports que les phénomènes biologiques. Il n'est pas un sentiment, pas une idée en un individu, pas un acte accompli par l'un de nous, qui ne porte la marque du milieu social. A quel petit nombre de conceptions, de tendances et d'émotions serions-nous réduits si nous ne subissions aucune influence sociale, si nous n'étions pas des êtres sociaux en même temps que des êtres psychologiques? Les idées scientifiques sont sans conteste de nature sociale, car la science est une œuvre collective dont la réalisation est poursuivie par la série des générations qui constituent l'humanité « apprenant sans cesse ». Les sentiments esthétiques sont eux aussi de nature sociale, car le goût en matière d'art varie de peuple à peuple ou de génération

à génération, dépend des sentiments politiques, religieux et moraux, répandus dans la collectivité, se complaît enfin dans l'expression concrète d'idées sociales. Certaines émotions agréables ou pénibles s'associent à des objets différents selon la mode, les préjugés, les habitudes contractées dans la vie en commun ; les tendances sont presque toutes rectifiées ou déformées par l'éducation que l'enfant reçoit dans la famille et à l'école, que l'adulte reçoit dans la rue, l'atelier, le club, partout où il se trouve en contact avec ses semblables. Les modes d'action les plus systématiques, tels que les procédés industriels, commerciaux, agricoles, les « techniques » de tous les genres, sont enseignés par la société, par un groupe social plus ou moins restreint. Il n'est pas jusqu'à la façon de parler et même de marcher qui ne dépende du milieu social dans lequel on a grandi. L'association des idées, des sentiments se fait sous l'influence de certaines synthèses primitives, spontanément imitées, qui déterminent jusqu'au cours de la pensée à certains moments, jusqu'aux consécutives de représentations dans certaines circonstances. Enfin, on s'habitue de

plus en plus à reconnaître en des faits aussi psychologiques en apparence que l'hypocrisie, par exemple, des faits essentiellement psycho-sociologiques et d'origine purement sociale. Il suffit d'ailleurs, pour l'exemple choisi, de considérer la parenté de l'hypocrisie et de la pudeur, qui est assurément un fait d'origine sociale, pour être convaincu de l'importance du rôle joué par la société dans le développement de ce vice si commun.

Si les faits normaux que notre conscience nous fait connaître directement sont, en si grand nombre, sous la dépendance des conditions sociales d'existence individuelle, comment les faits anormaux, les psychopathies, ne seraient-elles pas explicables dans une certaine mesure par les mêmes conditions d'existence ?

II

Lorsqu'on pénètre dans un asile d'aliénés, une fois séparé du monde qui pense et agit normalement par de grands murs qui semblent devoir enclore à jamais ceux qui s'agitent ou se lamentent dans leur enceinte, on est peu porté à établir une étroite relation entre la vie sociale et les désordres de l'esprit. L'extérieur diffère

tellement de l'intérieur que celui-ci semble former un monde à part, fermé aux salutaires influences de la société, constitué même en dehors de toute action sociale.

Cependant la folie est un fait social. Pour qui examine soigneusement et sans idée préconçue sa nature et ses conditions, le fait social peut être défini : tout phénomène qui est en conformité ou en opposition avec une tendance collective, primitive ou dérivée. Or être fou, au point de vue sociologique, c'est ne pas penser et agir « comme tout le monde », c'est tenir pour certains des principes que les autres hommes proclament faux, c'est donner comme valables des démonstrations généralement considérées comme absurdes, c'est méconnaître les maximes pratiques universellement admises ; bref, c'est être en désaccord avec toutes les tendances ou avec quelques-unes des principales tendances de la « conscience sociale », avec la science ou la morale ou la Raison, avec ce que la quasi-unanimité des hommes proclame nécessaire à la vie en commun.

Il s'ensuit qu'être fou, c'est être plus ou moins insociable. Si les fous étaient en majorité dans

l'humanité, a-t-on dit, les sages seraient par eux proclamés fous, tenus pour tels et enfermés dans des asiles. En effet, les aliénés n'hésitent pas à déclarer insensées les personnes qui ne pensent pas comme eux ; contrariez-les dans leurs desseins, déclarez absurdes leurs visions délirantes : ils vous accuseront d'être de mauvaise foi. Le propre des fous est de ne pas savoir qu'ils sont fous. Mais alors même qu'ils constitueraient à peu près toute l'humanité, nous n'aurions encore rien à craindre d'eux, car à peu d'exceptions près ils ne s'entendraient pas. Sans doute on rencontre des cas de folie épidémique, de contagion morale, où les mêmes hallucinations, le même délire, les mêmes haines font agir de concert quelques aliénés ; on voit quelques exemples de folie familiale ; mais ce sont des cas exceptionnels. Ce qui, d'après Lombroso¹, distingue le fou du criminel, c'est que celui-ci « ne peut vivre sans compagnons, s'expose même au danger pour en trouver, tandis que les fous préfèrent toujours la solitude, évitent toujours la société d'autrui. Il en

1. *L'homme criminel*, trad. Regnier et Bournet, p. 374 (Paris, F. Alcan).

résulte que les complots sont d'autant plus rares dans les asiles d'aliénés qu'ils sont plus fréquents dans les bagnes. »

Non seulement les fous ne parlent pas la même langue que nous, mais encore, en général du moins¹, ils ne parlent pas entre eux une langue commune, ils diffèrent de sentiments, de mœurs, de principes, d'idées directrices. Chacun a son monde propre d'images, de fantômes, créés par ses hallucinations, entretenus par ses délires ; ses conceptions sont sans valeur objective, purement individuelles. Au lieu de se compléter les unes les autres, comme le font celles des êtres normaux, les aptitudes diverses des aliénés sont incompatibles ; leurs types divers ne peuvent se coordonner en un système quelconque. Incapables de *contracter* explicitement ou implicitement, plus ou moins dépourvus de moralité, de sentiments esthétiques et religieux, d'esprit scientifique, de tout ce que nous savons être des éléments d'union, d'entente, de cohésion sociales, ils réalisent la plus complète anarchie par suite d'une radicale « asociabilité ».

1. Voir plus loin quelques exceptions créées par la contagion morale.

Tandis que les caractères des êtres normaux se ressemblent par bien des côtés, façonnés comme ils le sont par la même hérédité sociale, par les mêmes influences extérieures, puisant à une source commune leurs principes les plus efficaces de détermination, les caractères des aliénés semblent tellement différents les uns des autres qu'on songerait tout d'abord à attribuer leur diversité à une étonnante indépendance du moi à l'égard du dehors. Mais peut-on parler du moi, du caractère d'un aliéné ? N'est-ce pas précisément parce qu'il ne s'appartient plus qu'un sujet peut être dit fou ? Nous ne voulons pas opposer ici la domination exercée par un prétendu principe spirituel sur des passions, des sentiments dits inférieurs, des fonctions supposées d'ordre matériel, à la domination exercée par une passion, un sentiment, une idée fixe, un produit de l'imagination, sur l'être tout entier pendant plus ou moins longtemps ; nous n'admettons pas, parce qu'on ne nous en a pas démontré la nécessité, l'opposition du spirituel et du matériel, et nous ne croyons pas que la suprématie de la Volonté raisonnable diffère essentiellement de la suprématie d'une tendance, d'une passion. L'aliéné

dont la conduite a pour principes directeurs des appétits d'ordre inférieur n'en possède pas moins une âme ; mais chez lui ou bien il n'y a pas de principe directeur *constant*, ou bien il n'y a qu'un principe insuffisant, impuissant à diriger le cours de son existence d'une façon normale et grâce à l'usage de toutes les facultés proprement humaines : nous avons montré ailleurs comment l'instabilité morbide et la stabilité morbide s'opposent à l'instabilité normale et à la continuité régulière de la vie mentale. Dans l'instabilité morbide, pas de caractère fixe ; dans la stabilité morbide, on pourrait presque dire qu'il y a trop de caractère, en ce sens que tous les instants sont uniformément caractérisés comme conséquences d'une tendance morbide ; à proprement parler, il n'y a pas plus de caractère véritable, car ni l'idée fixe ne saurait être confondue avec la volonté, ni le monoïdéisme continuél avec l'expression d'une personnalité foncièrement identique à elle-même.

Si les aliénés s'opposent les uns aux autres, ce n'est donc pas tant parce que leurs caractères sont incompatibles qu'à cause de l'absence d'un caractère personnel qui leur permette de réagir

d'une façon à peu près fixe et constante, mais rationnelle, aux excitations du milieu. Les sujets normaux sont adaptés à un milieu social déterminé, grâce à des habitudes contractées sous l'empire de ce milieu social même : ils ont tous même fin, à savoir la même adaptation ; et ils subissent tous à peu près les mêmes influences en vue de cette fin. Les aliénés n'ont ni la fin, ni le moyen ; à plus forte raison leurs activités distinctes n'ont-elles ni même objet, ni même point de départ. Au lieu de chercher à s'adapter à un milieu donné, ils se créent un milieu imaginaire ; aussi sont-ils généralement réfractaires à toute influence éducatrice tendant à les rendre plus aptes : ils n'en éprouvent nullement le besoin.

Leur caractère pathologique dominant est-il l'instabilité ? Ils ne peuvent concevoir des modes fixes de réaction ; ils changent continuellement de procédés et répondent aux excitations du milieu par des décharges d'énergie psychomotrice plus ou moins appropriées, généralement aussi malencontreuses que violentes. — Leur caractère pathologique dominant est-il au contraire la stabilité morbide ? Ce sont les mêmes tendances, les mêmes appétits qui sont continuel-

lement contrariés par les excitations externes, ou qui sont continuellement satisfaits par les productions arbitraires de l'imagination. Comment dans le premier cas, celui de l'instabilité généralisée, le pur hasard ferait-il, sinon par exception, que les actes de deux aliénés soient en harmonie? Comment dans le second cas, celui de la stabilité morbide, peut-il arriver, autrement que par accident, que le développement de deux ou plusieurs psychoses identiques s'effectue *pari passu* dans les mêmes circonstances, identiquement perçues ou conçues?

Les aliénés sont donc sans influence réciproque les uns sur les autres précisément parce qu'ils n'ont aucune action volontaire sur eux-mêmes, parce qu'ils ne sont plus que des forces déterminées dans leur direction par d'autres forces étrangères à la volonté; celle-ci étant, comme on le sait, l'expression même du caractère personnel dans la direction des actes réfléchis, intentionnels. Ils sont par conséquent déterminés à l'activité mentale comme à l'action proprement dite par des sentiments implantés dans leur âme, entrés dans leur esprit sans avoir été contrôlés quant à leur provenance et à leur

valeur. D'où viennent ces sentiments, ces passions, ces appétits, ces impulsions ?

III

Dans l'hypothèse matérialiste de la conscience épiphénomène, ils sont la prise de conscience d'états de l'organisme, de mouvements ébauchés ou de modifications latentes des éléments nerveux et musculaires. La pensée n'est en effet dans cette hypothèse rien de plus qu'un aspect des vibrations de la substance nerveuse ; les faits psychiques sont du moins entièrement déterminés dans leur qualité, leur intensité, leur modalité, leur nature et leurs relations par l'amplitude, la vitesse et le nombre des vibrations de la matière cérébrale. Raisonnons tout d'abord en admettant cette hypothèse.

La mélancolie provient, dit-on, de la dégénérescence de certains ganglions du grand sympathique : la paralysie générale et la « dégénérescence mentale », de certaines névroses du système nerveux spinal, etc. Les intoxications, les interpositions passagères ou durables de névroglie jouent le plus grand rôle dans la psychopathologie ainsi comprise. Mais c'est sous l'action

d'excitations externes que la substance nerveuse, appelée à répondre d'une façon appropriée, s'use, se désagrège, perd ses propriétés essentielles. Or parmi ces excitations externes ne comptera-t-on pas celles qui émanent des forces sociales ?

Le dehors n'est pas seulement un système de forces physiques ou mieux de relations physiques, c'est aussi un système de relations sociales : la réalité des phénomènes sociaux est reconnue de tous, même de ceux qui, avec les positivistes et Auguste Comte, semblent vouloir ignorer l'existence des faits psychiques. Une grève, une émeute, une prière publique, une exposition d'œuvres d'art ou d'œuvres industrielles peuvent sans doute se réduire à des mouvements diversément synthétisés et eux-mêmes divers ; mais ces mouvements ou systèmes de mouvements empruntent toute leur valeur, toute leur portée, toute leur signification à ce fait qu'ils ont pour origine des êtres sociaux et pour fin la réalisation de conceptions sociales ; c'est en tant que faits sociaux et non en tant que simples mouvements qu'ils se répandent, se communiquent, subsistent, naissent même. C'est donc en tant que faits sociaux qu'ils ébranlent les systèmes nerveux, les

cerveaux, qu'ils y apportent parfois le trouble, qu'ils y donnent naissance à ce que les psychologues appellent des sentiments, des tendances, des idées. Que si ces sentiments, tendances ou idées, ne rencontrent pas dans le sujet d'autres mouvements du même genre déjà coordonnés de façon à former un ensemble caractéristique d'une personnalité définie, stable en ses traits essentiels ; s'ils produisent en conséquence le délire, l'hallucination, la folie, il est bien vrai que l'aliénation mentale a des causes sociales, sans préjudice bien entendu de ses causes biologiques.

Mais l'hypothèse matérialiste n'a pas plus que l'hypothèse idéaliste le droit de se proclamer seule scientifique ; peut-être même est-elle anti-scientifique en ce sens qu'elle nie la pleine réalité des faits psychiques qui sont des faits comme les faits biologiques et les faits sociaux, bien que des faits d'un ordre particulier. La « prise de conscience », d'ailleurs, constitue un phénomène irréductible à des relations purement biologiques. Comment dès lors serait-il indifférent qu'un organisme puisse se concevoir, savoir qu'il pense, veut et raisonne, puisse se croire capable par ses idées de modifier même le cours

de la nature inintelligente ? Ne peut-on pas attribuer un rôle, une fonction à la vie psychique ? A priori, on peut dire que si elle n'avait eu aucune fonction à remplir, la nature l'eût éliminée ou eût du moins tendu à l'éliminer, au lieu de la développer sans cesse comme elle le fait évidemment. A posteriori, ne voit-on pas que cette fonction de la conscience est de permettre au dehors d'agir sur le système nerveux et l'organisme, par les images, les idées, les tendances, les sentiments que ce dehors suscite ?

La pensée permet aux excitations externes de se condenser pour agir « en masse ». A quelle multitude de vibrations la plus simple idée exprimée par l'un de nos concitoyens ne correspond-elle pas, et quels effets un mot n'a-t-il pas, s'il est prononcé à notre oreille dans certaines circonstances qu'en un instant nous concevons ? Combien de siècles d'expérience, de travaux, de recherches, de démarches, de sacrifices, un principe scientifique, si promptement présent à notre esprit, ne résume-t-il pas en des termes qui, sans la pensée susceptible de les interpréter, se réduiraient à des ondes sonores sans lien entre elles, perdues en une multitude d'autres ?

Nous disions plus haut que les événements sociaux ébranlent, en tant que tels, les systèmes nerveux, font naître des vibrations, des changements moléculaires dans les cerveaux ; mais n'est-ce pas le plus souvent par l'intermédiaire de la pensée, de la conscience ? Sans doute, il est des troubles nerveux directement engendrés par des faits sociaux tels que la guerre, la famine : une dépêche de Prétoria, à la date du six octobre 1899, à la veille de la déclaration de guerre faite par le Transvaal à l'Angleterre, nous apprend qu'un train surchargé d'émigrants est arrivé à destination après de tels retards et dans de telles conditions que plusieurs hommes sont devenus complètement fous. Leur folie n'a-t-elle pas été engendrée simplement par les privations qu'ils ont dû s'imposer, par la misère physiologique, résultat du défaut d'organisation et du défaut de ressources pécuniaires ? Tout porte à le croire. Cependant il peut se faire que les préoccupations, les terreurs vaines, la crainte de voir apparaître l'ennemi, la douleur de quitter la patrie, l'appréhension du lendemain, aient été les intermédiaires psychologiques entre le fait social de

l'exode, avec ses antécédents politiques ou économiques, et le fait morbide, psycho-physiologique assurément, de la folie.

C'est surtout par la conscience que les forces sociales, qui, en elle sont représentées, conçues, et ne le sont qu'en elle, peuvent agir sur les organismes ; non seulement les représentations à base sensorielle sont nécessaires pour que les hommes puissent s'inciter les uns les autres, se communiquer les uns aux autres leurs impressions, leurs émotions, apercevoir leurs actes, mais encore le langage est indispensable pour que les êtres raisonnables se transmettent les uns aux autres leurs connaissances. Or les sensations sans conscience, le langage sans pensée sont de vains phénomènes biologiques.

Enfin ne peut-on pas prétendre que de même qu'il y a des faits psycho-pathologiques engendrés par des dégénérescences nerveuses ou autres phénomènes biologiques, il y a des faits neuro-pathologiques engendrés par des troubles psychiques plus ou moins durables et qui deviennent permanents quand ils ont acquis une solide base biologique ? Si l'instabilité mentale peut être le point de départ d'une

évolution morbide, à la fois mentale et somatique, et n'est pas toujours nécessairement la conséquence d'un processus névropathique, les forces sociales susceptibles d'ébranler la santé de l'esprit et du cerveau ne peuvent-elles pas agir directement sur notre pensée sans avoir besoin d'exercer leur néfaste influence jusque sur notre système nerveux? — Et alors n'aurions-nous pas trois modes d'action funeste des forces sociales sur l'éclosion et le développement de l'aliénation mentale : 1° l'action directe sur le système nerveux ; 2° l'action indirecte sur le système nerveux par l'intermédiaire de la conscience ; 3° l'action directe sur l'esprit, sans influence immédiate sur l'état du système nerveux ?

De ces trois façons, la folie nous semble susceptible d'avoir des causes sociales. Il n'en faut pas davantage pour légitimer l'étude que nous entreprenons, et qui se rattache d'ailleurs aux recherches qu'ont souvent commencées les plus éclairés de nos aliénistes. « Le facteur sociologique, disent MM. A. Marie et Ch. Vallon¹, souvent négligé en pathologie mentale nous

1. *Des psychoses à évolution progressive*. Archives de neurol., 1896, p. 479.

semble avoir une importance non moins grande en ce qui concerne l'aliéné qu'en ce qui concerne le criminel... L'influence des milieux sur les psychoses nous paraît nettement démontrée par les psychoses mystiques ; les caractères différentiels que le délire emprunte aux temps, aux lieux et aux croyances ambiantes, loin d'être superficiels et de pure forme, apparaissent d'autant plus profonds qu'on les étudie de plus près. »

Ce ne sont pas seulement les délires mystiques, les délires à évolution systématique qui démontrent l'influence du milieu social sur les psychoses ; ce sont tous les genres de troubles psychiques qui attestent l'existence d'un lien causal entre les modes d'existence sociale et les diverses sortes de maladies de l'esprit. Toutefois, il est bon de distinguer l'influence exercée par la société sur l'aspect, sur la forme tout extérieure d'un délire, de l'influence exercée sur l'apparition, la formation, la nature essentielle d'un trouble mental. Nous étudierons donc d'abord ce que les psychoses doivent à la vie sociale, quant à leur aspect ; ensuite ce qu'elles lui doivent quant à leur genèse même et à leur constitution intime.

CHAPITRE PREMIER

Causes sociales de différents aspects psycho-pathologiques.

I. — Certaines psychoses latentes n'attendent qu'une occasion pour se manifester : cette occasion leur est fournie par des événements de la vie sociale, qui donnent alors un aspect particulier à la folie. Certains aliénés s'accusent de crimes qu'ils n'ont pas commis.

II. — Les délires à évolution systématique changent d'aspect avec les événements. La mégalomanie et les différentes conceptions sociales de la grandeur. Aspects différents de l'hystérie au moyen âge et dans les temps modernes.

III. — Modifications du délire chez divers aliénés aboutissant parfois à une forme commune, généralisée. L'esprit de l'aliéné conserve une certaine plasticité, une certaine tendance à l'imitation. Rôle de l'imagination : matériaux empruntés à la vie sociale.

IV. — Ce n'est pas seulement l'aspect des troubles psychiques qui est déterminé par des causes sociales, ce sont les troubles mêmes de l'esprit. Ces troubles ou bien apparaissent régulièrement comme conséquences d'agents sociaux dont l'action est à peu près constante, ou bien varient avec certaines variations sociales.

I

De même que le rêve décèle généralement la nature des impressions les plus vivement ressenties par le sujet pendant la veille, de même la folie, qui n'est parfois qu'un rêve indéfiniment continué¹, porte en général la marque des grands

1. On est parfois conduit à se demander si le délire des alcooliques n'est pas proche parent du cauchemar dans le sommeil des êtres normaux et surtout du délire hystérique dans l'état hypnotique.

événements dont l'aliéné a été le témoin ou de ceux dont le récit a vivement frappé son imagination avant que l'explosion du mal mette une barrière entre lui-même et les êtres normaux.

M..., un nègre qui parle très bien le français et s'exprime avec une volubilité extraordinaire, est devenu fou à la nouvelle de la déposition de Ranavaloa, reine de Madagascar, alors qu'il travaillait comme manœuvre sur les quais de Bordeaux. Depuis lors, il adresse sans cesse des récriminations, qui le plus souvent s'expriment en des discours grandiloquents, au préfet, au gouvernement, au peuple français. Actuellement interné, il ne manque pas, à chaque visite, de rappeler au médecin-chef les droits imprescriptibles des peuples dont il était le roi et que l'on a privés de la liberté, que l'on a outragés en s'emparant de lui, leur chef, librement choisi et maintenant dépossédé. Il menace les Français d'une extermination générale, quand il parviendra, délivré et puissant, à faire entendre la voix de la Justice vengeresse, la voix du grand continent noir, outrageusement opprimé...

Ce nègre est évidemment atteint du délire des persécutions et est même parvenu à la phase

mégalo-maniaque du délire à évolution systématique. Mais ce délire était resté latent jusqu'au moment où un événement social, d'une importance particulière pour un noir, est venu déterminer l'explosion de la psychose. M... était fou : comme une goutte d'eau fait déborder un vase, un incident politique a rendu sa folie évidente ; de plus il lui a donné une forme particulière qui sera plus ou moins durable, qui ne change rien au fond même du mal. Quand un musicien qui sait jouer du piano doit exécuter un morceau quelconque, qu'importe que la musique soit de Mozart ou de Beethoven ? Il joue selon la partition qu'on lui présente et cela ne change rien à son talent, à ses aptitudes de musicien. De même, qu'importe que le délirant systématique joue le roi nègre opprimé plutôt que l'esclave persécuté ?

L'influence exercée par la société sur l'aliénation mentale est donc ici toute superficielle. Il en est de même dans les cas si fréquents d'auto-accusation déterminés par l'annonce ou le récit d'un crime, d'une faute grave, d'un malheur public imputable ou imputé à une défaillance individuelle.

Il est rare qu'un crime épouvantable ne trouve plusieurs aliénés pour s'en accuser spontanément. A peine les journaux ont-ils porté les détails de l'événement à la connaissance du public, que des lettres d'aveux donnant les renseignements les plus circonstanciés, les plus propres à faire accroire à la culpabilité de ceux qui se dénoncent eux-mêmes, parviennent aux magistrats, rendus perplexes toujours, parfois même induits en erreur. On peut voir à l'asile de Cadillac (Gironde), un jeune homme, Uh..., qui tantôt se dit seul auteur, tantôt se reconnaît auteur principal ou simplement complice, tantôt enfin se déclare simple spectateur ou simple instigateur d'un crime commis à Bordeaux dans des circonstances mystérieuses, et qu'il explique de la façon la plus plausible. Il a été détenu pendant de longs mois, a lancé l'instruction sur toutes sortes de fausses pistes, et s'est tellement accusé qu'il a fini par convaincre le magistrat instructeur de son innocence.

Uh... est sans doute un aliéné ; sa face asymétrique, sa voûte palatine irrégulière, la mauvaise conformation de ses oreilles et de tout son corps, son front bas et étroit, son strabisme, tout

dénote le « dégénéré », et ses discours attestent au moins sa faiblesse d'esprit. Il n'a pas pu matériellement accomplir seul le crime dont si fréquemment il s'accuse ; tous les complices qu'il désigne fournissent des alibis probants et lui-même pourrait vraisemblablement en fournir. Est-il simplement victime d'une auto-suggestion ? S'il en était ainsi, il n'eût pas varié dans ses affirmations ou eût développé le même thème sans se contredire nettement ; il eût été hypnotisable sans doute, accessible à des suggestions étrangères. Il est plutôt atteint du délire de la persécution sous forme d'auto-accusation. Il est « vantard », loquace, quand il s'agit de rapporter des exploits de « malandrin » qui ne furent pas tous les siens ; il est orgueilleux et susceptible : sa psychose semble donc aisée à déterminer et appelée à se préciser dans le sens de la folie systématique. Un fait de la vie collective a ainsi donné naissance dans l'esprit d'Uh... à un aspect particulier d'une forme délirante qui dans d'autres circonstances eût probablement pris un autre aspect.

N'y eut-il pas dans l'antiquité grecque ou romaine et au moyen âge des gens qui s'accu-

sèrent de fautes ou de péchés énormes, qui se proposèrent comme victimes expiatoires par conviction intime de leur culpabilité ou de leur méchanceté foncière, qui n'étaient que des aliénés atteints du délire d'auto-accusation, chez qui enfin des événements sociaux malheureux, tels que la peste, la défaite, la persécution collective, avaient éveillé une psychose latente et donné à cette psychose une forme spéciale ? Ceci n'est qu'une hypothèse, qu'il est difficile de vérifier, par suite du défaut de documents ; peut-être cependant éveillera-t-elle dans l'esprit de quelque chercheur le désir de la réfuter ou de la contrôler.

II

Le désastre financier du Panama, plus récemment l'affaire Dreyfus et l'antisémitisme, ont contribué en France à déceler le trouble foncier de certains esprits. « Encore une victime de l'affaire ! », s'écriaient volontiers les gens mal informés de la nature de l'aliénation mentale et portés, par leur ignorance des causes réelles, à attribuer aux seuls facteurs sociaux des effets dus surtout à des influences biologiques et à la débilité psychique congénitale.

La vérité est que les délires à évolution systématique changent facilement d'aspect avec la nature des événements saillants de l'existence collective. La mégalomanie notamment revêt à différentes époques des dehors tout différents.

Un négociant très honorable, Jar..., vient trouver M. B..., maire de C... et lui dit : « Me voici de retour de Berlin. L'empereur d'Allemagne était très irrité de ce qui se passe en France à propos de l'affaire Dreyfus. Mais je suis parvenu à lui faire entendre raison. Il m'a fait une commande importante. Puis il m'a dit de répéter partout en France qu'à cause de l'honorabilité du maire de ma ville, en considération de vos mérites, il consent à neutraliser l'Alsace et la Lorraine. » M. B..., stupéfait d'un tel langage écoute patiemment son malheureux administré qui continue à divaguer, puis il le fait reconduire chez lui, se souvenant que la mère de Jar... a dû être internée pour folie et soupçonnant le fils de débiter ainsi, soudain, dans l'aliénation mentale. Depuis, Jar... semble incurable.

Parfois les déments adoptent le costume et les manières qu'ils croient convenir au personnage

important dont ils ont entrepris de jouer le rôle ; et c'est ici qu'on peut le mieux peut-être apercevoir les variations concomitantes des idées populaires sur la grandeur, la puissance, et des aspects du délire mégalomaniac. Dans un même asile on voit les plus anciens pensionnaires jouer au Napoléon III, et les plus récents jouer au grand inventeur, au grand diplomate, au grand homme dans une démocratie. Les premiers, décorés et chamarrés, dans une attitude pleine de fierté ou d'accablement, selon qu'ils se supposent au temps de la victoire ou au temps des revers irrémédiables, parlent de gloire militaire ou de trahison, d'hommages rendus ou de persécutions éprouvées. Les autres prennent des attitudes méditatives ou inspirées, parlent des services, reconnus ou méconnus, qu'ils ont rendus à l'humanité. Le développement industriel et commercial, les progrès de la science, l'habitude du régime républicain font peu à peu disparaître le premier type, multiplient le second.

Ce ne sont pas seulement les délirants chroniques qu'affectent les événements de la vie sociale, que frappent vivement dans leur imagination la venue d'un grand homme ou les

transformations politiques, au point que leur délire semble prendre une orientation nouvelle ou revêtir une forme particulière : ce sont aussi les maniaques, les hystériques, tous les instables, dont les états morbides portent la marque du milieu dans lequel ils vivent, des préoccupations que leur impose leur situation sociale, des faits qui retiennent le plus leur attention.

Sans doute les maniaques montrent surtout de l'incohérence dans leurs discours ou dans leurs actes ; mais, comme de nombreux auteurs l'ont signalé, sous cette incohérence existe toujours un principe de coordination, quelque faible qu'il soit, ne fût-il même que verbal (comme dans la recherche constante du calembour). Il y a chez ces malades ce qu'on a appelé une « accélération de l'idéation ¹ » ; les uns se croient poètes, font des vers ; les autres musiciens, et ils composent ; d'autres aspirent à des positions sociales très élevées. » Or, pour la plupart, dans ces dernières années, où la « question sociale » se pose avec une singulière insistance, ils émettent des vues humanitaires.

1. COLLOLIAN. *Annales méd. psych.*, 1898, t. II, p. 240.

très puériles bien qu'ils les croient très profondes, mais qui n'en attestent pas moins leur participation au mouvement général des esprits. Ils s'inspirent de théories antérieurement émises pour concevoir des réformes sociales propres, disent-ils, à remédier aux souffrances collectives.

Quand ils n'ont pas de préoccupations humanitaires, ils ont des préoccupations scientifiques, religieuses, esthétiques, qui reflètent encore l'état général des esprits à notre époque. La Science, la Religion, l'Art sont, nous l'avons dit plus haut, choses sociales ; les idées qui s'y rattachent dépendent de l'état de la connaissance et de la sensibilité collectives à un moment donné ; l'amour du Vrai, celui du Beau et celui de Dieu prédominent alternativement dans une société, et l'aliénation mentale est un indice plus ou moins lent à se produire, mais généralement sûr, de la prédominance passée de l'un ou de l'autre.

On nous permettra, ici, de rapprocher des fous les hystériques et les neurasthéniques, les névropathes en général. La ligne de séparation n'est pas d'ailleurs si nette qu'il soit inopportun de parler d'hystérie à propos d'aliénation mentale.

Les hystériques, malgré leur instabilité mentale si évidente, ont, comme l'a montré M. Pierre Janet, des idées fixes qui donnent naissance aux attaques, aux tics, aux délires, aux crises variées, si difficiles à éviter, si lentes à disparaître, précisément à cause de la persistance des conceptions latentes. Ces idées fixes sont parfois la conséquence d'événements sociaux, tels qu'une épidémie de choléra, un malheur public, une catastrophe politique, nationale, financière.

Sans doute, les hystériques de nos jours semblent éprouver surtout des sentiments égoïstes ; leur moi est restreint, leur vie est confinée. le champ de leur conscience n'est pas seulement rétréci au psychologique, mais encore au moral ; leur misère psycho-physiologique les éloigne volontiers des préoccupations d'ordre social, et, en les obligeant à se replier sur eux-mêmes, donne à leurs idées fixes un caractère subjectif à l'excès. De plus, ils changent trop aisément de personnalité pour qu'on voie au premier abord dans toutes les transformations de leur moi des effets de causes sociales. Le même malade devient successivement des personnages tout à fait différents, au gré, semble-t-il, de son imagination.

Ce devenir n'est pas cependant aussi spontané qu'il le semble. Nous ne parlons pas, bien entendu, des transformations qui sont dues à des expériences de suggestion, généralement très aisées à réaliser. Mais la suggestibilité même des hystériques les rend éminemment aptes à subir l'influence « transformatrice » du milieu social. C'est d'abord parce que le milieu leur fournit des types variés de personnalités, de nombreux modes d'action possibles, qu'ils sont inconstants dans leurs manières d'être les plus extérieures. C'est ensuite parce que la situation sociale de chacun de nous varie sans cesse que l'hystérique se croit appelé à revêtir divers aspects au gré des circonstances extérieures. L'absence de stabilité normale, de caractère, livre son esprit tout entier au désordre. Or le monde social, comme tout le reste de l'univers, n'est qu'un chaos pour l'esprit qui n'y introduit point de lui-même un ordre, qui n'en fait pas spontanément une unité synthétique. Tous les auteurs s'accordent à reconnaître chez l'hystérique l'absence relative ou l'insuffisance de ce que Kant a appelé « l'unité originellement synthétique du moi. » Nos malades ne peuvent donc

pas introduire l'ordre, l'harmonie, l'unité dans le monde social ; au contraire le chaos extérieur aggrave chez eux le désordre mental et leur esprit en vient à refléter comme un miroir passif l'inconstance des choses de la nature et surtout des choses sociales. sans qu'y apparaisse une image nette de ce qui est fixe, permanent ou constant dans le monde.

En un temps où le milieu social était relativement simple et comme figé, sans devenir industriel, commercial et politique, au moyen âge par exemple, les hystériques se ressentaient d'un tel état de stagnation au point de présenter un aspect psycho-pathologique à peu près uniforme. En ces siècles de foi religieuse où l'esprit était presque absorbé par les conceptions théologiques, l'hystérique ne nous est guère connu que sous la forme d'un malheureux être que le clergé persécutait, que l'Inquisition condamnait à la torture et au bûcher, comme convaincu de relations avec l'Esprit malin. L'hystérique se croyait possédé du démon, appelait de ses vœux l'exorcisme et parfois n'estimait pas payer trop cher sa délivrance morale en supportant les atroces souffrances que lui imposaient ses bourreaux.

Ainsi, sous l'influence d'une même cause sociale, les hystériques du moyen âge revêtaient un caractère commun qui les prédestinait en masse à la persécution. Cependant l'hystérie était alors foncièrement ce qu'elle est foncièrement aujourd'hui et ce n'est pas parce qu'aujourd'hui les « moi » hystériques sont variés et plus modernes qu'ils diffèrent essentiellement du moi hystérique, plutôt « démonopathique », des siècles antérieurs. Il s'ensuit donc, non pas encore que l'hystérie, et aussi la manie, la mélancolie, le délire systématisé, ont des causes sociales, mais simplement que certains aspects hystériques, maniaques, mélancoliques, supposent nécessairement des causes sociales. Ce qui ne veut pas dire que l'hystérie et même la neurasthénie, plus « individuelle » encore, pour ainsi dire, moins soumise à une influence sociale, ne puissent pas avoir leur origine même dans la vie collective. Cela, nous le rechercherons plus loin, et notre recherche sera d'autant plus sûre que nous aurons éliminé à l'avance tout ce qui peut entraîner quelque confusion dans les idées.

III

Nous venons de constater simplement la plasticité hystérique, si l'on peut appeler ainsi la facilité avec laquelle le tempérament psychopathologique de l'hystérique se laisse modeler, modifier quant à son aspect, par des influences extérieures, et en particulier par des influences sociales. La même plasticité se retrouve, à un moindre degré cependant, même chez les déliants chroniques.

On a remarqué¹ que les délires chroniques des sujets depuis longtemps enfermés dans le même asile viennent parfois à perdre la forme particulière que chacun avait tout d'abord manifestée pour revêtir un aspect uniforme. Des aliénés récemment enfermés peuvent même, au dire de M. Charpentier, « rapidement participer à ce délire monotone généralisé. » Les mêmes causes, en particulier le régime alimentaire et la discipline, ont dans ces cas, par exception chez les aliénés², les mêmes effets pour tous, en ce qui concerne l'aspect des psychoses.

1. CHARPENTIER. Communication à la *Société médico-psychol*
Séance du 27 juin 1898.

2. Ceci ne fait que compléter ce qui a été dit, p. 19 et 20

Nous reviendrons plus loin sur l'épidémie de folie religieuse qui, il y a quelques années, sévit en une partie du Brésil ¹. Le fait intéressant pour nous en ce point de notre étude, c'est qu'Antonio Maciel, surnommé Conselheiro, réussit par son apparition et ses prédications, à transformer presque subitement les divers genres de folie dont étaient atteints certains déments de son entourage, à imprimer le même « cachet démentiel » sur l'esprit de douze malheureux qui devinrent ses apôtres. Nous n'avons pas de renseignements précis sur la nature psycho-pathologique de chacun de ces douze déments avant l'apparition de Conselheiro ; nous ne pouvons pas juger de la distance qui séparait leur folie primitive de la folie religieuse consécutive aux exhortations du nouveau Messie ; mais nous en savons assez pour voir dans ce cas une nouvelle preuve de la plasticité de l'esprit chez les déments.

Ce n'est pas d'ailleurs la personne même de Conselheiro, ce n'est pas son génie, son talent, son caractère qui ont été susceptibles d'exercer une influence aussi décisive sur ces divers esprits

1. Cf. Dr Nina Rodrigues. *Une épidémie de folie religieuse au Brésil* (Annales médico-psych., 1898, t. I, p. 371).

malades. Tout autre prophète eût sans doute obtenu le même résultat. Conselheiro n'a fait que refléter les idées religieuses, fétichistes et monothéistes en même temps, de son milieu ; il a été l'instrument qui manquait à la superstition brésilienne pour s'affirmer en des manifestations identiques, tandis qu'elle n'avait auparavant que des manifestations divergentes. Le Dr Rodrigues¹ et M. Oscar d'Araujo² s'accordent à le reconnaître. Nous sommes donc bien ici en présence de causes sociales agissant grâce à la plasticité des esprits malades.

Celle-ci doit être rattachée, comme nous l'avons fait, à la suggestibilité hystérique, qui, comme elle, repose en définitive sur une tendance naturelle à l'imitation, sur une reproduction non-intentionnelle, automatique le plus souvent, des actes et attitudes d'autrui, ou sur une exécution également machinale des actes indiqués par les paroles ou les gestes d'autrui. Sans doute, la suggestibilité des hystériques est beaucoup plus grande que celle des déments, des délirants chroniques : chez ces derniers, la

1. *Loc. cit.*

2. Rev. encyclop., 1898, p. 52.

stabilité morbide, beaucoup plus accentuée, empêche bien des suggestions d'aboutir, met un veto nettement prohibitif à certains actes, à certaines pensées. Mais où l'aliéné puiserait-il les matériaux indispensables à ses constructions imaginatives, si l'imitation lui faisait complètement défaut ? D'où viendrait sa ferme croyance à la réalité de ses conceptions subjectives s'il n'avait une « grande puissance d'auto-suggestion », pour parler le langage des médecins-psychologues qui semblent ne pas toujours bien voir que ce qu'ils attribuent à la simple imagination chez l'aliéné, ils l'attribuent à une faculté mystérieuse de suggestibilité chez le névropathe ? Quand on peut s'affirmer à soi-même la réalité de choses imaginaires, on peut bien croire, d'une croyance équivalente à la certitude, à la valeur objective des affirmations d'autrui. Il n'y a pas de différence foncière entre l'auto-suggestion et la suggestion, entre la suggestibilité des aliénés et celle des hystériques.

Si donc l'hystérique dépend de son milieu social et des suggestions de ce milieu, au moins quant à la forme de ses conceptions morbides, il en est de même de l'aliéné. Les faits que nous

avons relatés dans ce chapitre sont donc dans une certaine mesure susceptibles de recevoir une explication psycho-sociologique. L'explication psychologique consiste à rattacher la folie à l'hystérie et toutes deux aux lois de l'imitation spontanée, de la reproduction et de la production automatique de certains états de conscience, de l'attribution d'une valeur objective aux conceptions qui ne rencontrent pas d'inhibition rationnelle ou de « réducteurs antagonistes. » La personnalité est modifiée, en son aspect du moins, par de fortes croyances, ces fortes croyances fussent-elles des convictions absurdes. L'explication sociologique consiste à montrer que ces croyances, ces convictions sont déterminées par le milieu, par les circonstances sociales ; qu'elles sont fortes précisément pour cette raison, car ce qui est d'origine sociale a toujours à priori une haute valeur pour la conscience individuelle.

IV

Notre tâche toucherait-elle déjà à sa fin et

1. Par suite de l'instabilité morbide de l'esprit.

devrions-nous ici nous borner à signaler le lien superficiel qui rattache l'aliéné à son temps et à son milieu, à reconnaître la loi qui fait que la folie reflète en partie la vie sociale ? On le croira d'autant plus aisément que l'on rattachera plus étroitement la folie à des lésions du système nerveux, à des troubles biologiques dont on cherchera l'explication dans l'évolution même ou plutôt dans la dissolution des tissus vivants.

Mais il faut dans tous les cas rechercher une cause à la dégénérescence des neurones ou à tout autre accident de ce genre, surtout lorsqu'on constate que de tels faits se reproduisent périodiquement avec une régularité, soit dans la progression, soit dans la régression, ou avec une constance qui indiquent nettement la régularité, la constance d'une influence pernicieuse.

Dans une société donnée et pour une assez longue période, les statistiques accusent en effet un nombre régulièrement croissant, ou sensiblement égal, d'entrées dans les asiles d'aliénés et une proportion à peu près constante des divers genres de folie. En France, la population des asiles dans ces dernières années est d'environ 60.000 malades, et, si nous suivons le classe-

ment administratif, nous y trouvons pour les hommes : environ 51 pour cent d'aliénés atteints de « folie simple et épileptique » ; 13 pour cent de paralytiques généraux ; 13 pour cent de fous alcooliques ; 18 pour cent d'idiots et de crétins ; 5 pour cent de déments séniles ; et pour les femmes : 60 pour cent d'aliénées atteintes de « folie simple et épileptique » ; 4 pour cent de folles alcooliques ; 5 pour cent de « paralytiques générales » ; 10 pour cent de démentes séniles et 20 pour cent d'idiotes, ou par idiotie congénitale ou par crétinisme.

Si la proportion diffère un peu d'une année à l'autre, c'est à cause d'un accroissement à peu près continu du nombre d'alcooliques, de paralytiques généraux, d'idiots et de crétins. La démence sénile reste à peu près stationnaire ; quant à la « folie simple et épileptique », elle comprend une telle variété de formes morbides, depuis la folie mystique jusqu'à la simple excitation maniaque, qu'on comprend aisément que les nombres correspondants varient le plus. C'est elle d'ailleurs qui présente la plus grande quantité de cas de guérison ou d'amélioration, tandis que la statistique de la folie paralytique

accuse une quantité considérable de décès : environ 1,500 décès sur 6,000 admissions. Ce qui semble prouver que la première de ces psychoses est beaucoup plus passagère, et ce qui explique qu'elle amène dans les hospices un flux et un reflux plus irréguliers.

La constance dans la quantité de déments séniles dépend évidemment de la constance de la population du pays. L'accroissement de la population n'est pas tel en France que pour une période de dix années, le nombre de cas de démence sénile puisse varier d'une façon notoire. Mais peut-on invoquer une cause de ce genre à la régularité dans l'accroissement du nombre des paralytiques généraux, des alcooliques, des idiots et des crétins ?

Et comme, malgré certaines fluctuations, la folie simple et épileptique ne varie pas elle-même de telle façon qu'on ne puisse y constater une certaine régularité dans la progression, peut-on assigner une cause physique ou biologique constante à cette progression continue ?

Sans doute il y a des intoxications, des « choes » nerveux, des traumatismes, des maladies infectieuses, des cas morbides de puerpéralité chez

les femmes, qui se reproduisent d'une façon régulière et qui sont autant de causes d'aliénation mentale. Mais la régularité de ces « accidents », ne tient-elle pas à ce qu'ils se produisent dans une société donnée et en conséquence même d'un mode d'existence sociale déterminée. La nocivité des épidémies varie avec les mesures hygiéniques prises par les gouvernements. les accidents sont moins fréquents lorsque diminuent la hâte de construire, l'importance des bâtiments à édifier ou des œuvres à réaliser, l'insouciance des pouvoirs publics et des administrations préposées à la sauvegarde et à la sécurité des travailleurs ou des voyageurs ou des citoyens en général. La puerpéralité est rendue moins dangereuse par l'application générale de procédés scientifiques. Bien des intoxications enfin peuvent être évitées dans une société bien organisée.

D'ailleurs les traumatismes, les intoxications, les fièvres infectieuses, etc., engendrent la folie surtout par l'intermédiaire de la misère psychophysiologique qui résulte de tels accidents. Les phénomènes sociaux ne sont-ils pas susceptibles de déterminer cette misère psycho-physiologi-

que ? La débilité mentale, la dégénérescence des éléments nerveux, ne peuvent être consécutives qu'à des actions lentes, prolongées, relativement continues. Mais où trouver plus de continuité que dans l'action lente exercée sur l'individu par le milieu social ? Il n'est pas jusqu'aux vestiges des états sociaux passés qui ne pèsent de tout leur poids sur l'individu, et parfois pour l'obséder ou pour contrarier ses tendances les plus légitimes. L'hérédité sociale, celle qui fait que la génération présente est redevable au passé d'une partie de sa structure, de la majeure partie de ses principes constitutifs ou directeurs, mais qui fait aussi que suivant l'expression d'Auguste Comte les morts gouvernent les vivants, n'est pas toujours favorable au développement normal de la nature humaine : des préjugés enracinés des traditions néfastes viennent tourmenter certains esprits à tout propos, viennent leur donner dès les premiers moments de réflexion comme un cauchemar continu.

La contrainte sociale, les nécessités économiques, les besoins ou les aspirations politiques, esthétiques, religieuses, ne laissent aucun repos à l'âme humaine ; elle subit sans cesse l'action

des diverses forces sociales comme le corps subit sans cesse l'action de la pesanteur. Les influences ainsi exercées peuvent être fécondes en heureux résultats ; mais qui niera qu'elles peuvent être nuisibles, pernicieuses à la santé de l'esprit ?

Il en est des forces sociales comme des autres forces de la nature : on peut céder à leur puissance de diverses façons, de sorte que leurs effets peuvent être utiles plutôt que nuisibles, heureux plutôt que malheureux ; on peut sans doute tirer parti de l'hérédité sociale, de la contrainte exercée par la collectivité sur l'individu, comme on peut tirer parti de la pesanteur pour assurer sa marche au lieu de tomber maladroitement par obéissance aux lois de la pesanteur ; mais on subit l'action des forces sociales comme on subit celle des autres, c'est-à-dire sans interruption et d'une façon inéluctable.

On ne peut donc à priori refuser d'examiner les rapports des forces sociales et de la folie, dans l'hypothèse d'une influence exercée par le milieu, les institutions, les fonctions politiques, économiques, religieuses, etc. On doit au contraire admettre cette hypothèse comme pro-

bable et chercher à la vérifier par l'examen des faits.

Supposons que la folie soit essentiellement la même chez tous les aliénés, quel que soit le nom qu'on lui donne : manie, mélancolie, délire à évolution systématique, folie religieuse, folie alcoolique, etc.; supposons, ce qui est plus vraisemblable, qu'il n'y a que deux formes essentielles de folie : une forme caractérisée par l'agitation, l'excitation, et l'autre par la dépression ; que par conséquent le délire des grandeurs ou de la persécution, le délire mystique, la simple mélancolie, par exemple, ne diffèrent que par le degré d'excitation ou de dépression du sujet et par un aspect extérieur dû, comme nous venons de l'indiquer, à des influences sociales. Encore faudra-t-il expliquer l'apparition de ces types variés après avoir expliqué l'apparition des aspects différents de chacun de ces types. Il y aura du moins deux degrés dans l'exposé des rapports de l'aliénation mentale et de la vie sociale.

Mais comme nous allons le voir, c'est l'aliénation mentale elle-même, en sa nature foncière, qui a d'étroits rapports avec la Société.

CHAPITRE II

La Dégénérescence.

I. — Le mot « dégénéré » a pris en psycho-pathologie un sens tellement vague qu'il n'est plus possible de voir dans la dégénérescence autre chose qu'une prédisposition héréditaire aux troubles de l'esprit. Mais en sociologie, on a accusé la dégénérescence de faire l'infirmité et l'infériorité de certaines races : or, la plupart des prétendues races sont des entités de la métaphysique sociale.

II. — Il faut revenir à la notion d'hérédité. La décadence est incontestable à certaines époques : elle semble même être la conséquence d'une loi d'évolution sociale. Elle s'explique par l'hérédité pathologique généralisée, due à des idées, des sentiments, des mœurs.

III. — La dégénérescence est un phénomène sociologique. Les mariages ont des causes sociales et ce sont les divers choix dans le mariage qui rendent l'hérédité féconde ou funeste.

I

On sait avec quelle insistance certains auteurs, dont quelques-uns sont des penseurs vigoureux et des savants, ont accusé la « dégénérescence » de causer la plupart des maux dont nous souffrons, tant au moral qu'au physique. Beaucoup de neurologistes et de psychiatres emploient à tout propos le mot « dégénéré » pour désigner des malades dont les tares névropathiques ne sont pas suffisamment accusées pour

qu'on les range dans une classe de sujets aux caractères morbides bien définis. Il est des « dégénérés » qui ne seront jamais des aliénés ou des hystériques ou des neurasthéniques ; mais il en est d'autres dont les prédispositions morbides iront s'actualisant chaque jour davantage et qui aboutiront à la paralysie générale ou à la démence ; de sorte que tous les hystériques, tous les neurasthéniques, tous les aliénés peuvent être considérés au début comme des dégénérés, au même titre, mais atteints d'une façon beaucoup plus grave, que ceux qui resteront simplement instables, abouliques, impulsifs ou distraits.

Toutefois, on désigne par l'expression « délire des dégénérés » une forme des plus graves de la maladie mentale. Cela montre surabondamment que le terme « dégénérescence » manque de précision même en psychiatrie.

Il en manque encore davantage en sociologie. Il a permis, en effet, d'imaginer une sorte de décadence naturelle des races, due à l'affaiblissement progressif de ce qu'on pourrait appeler leur principe vital. Il semble qu'aux yeux des théoriciens de la dégénérescence ethnologique, la race soit

comme une personne atteinte d'anémie progressive, débile toujours davantage à mesure qu'elle vieillit.

Les races latines, s'écrie-t-on avec un accent de dédain, sont mourantes ; elles sont trop vieilles ; elles ne comptent plus comme représentants que des dégénérés. La race saxonne, au contraire, encore dans sa jeunesse, est pleine de vitalité ; ses représentants sont vigoureux, ardents, endurants, aptes à réaliser tous les progrès indispensables à l'évolution normale de l'espèce humaine. Place donc aux triomphateurs chez ceux dont la dégénérescence a fait d'avance des vaincus et des impuissants.

L'idée de la dégénérescence ethnologique est tellement entrée même dans les esprits les plus éloignés des spéculations métaphysiques ou des recherches scientifiques, qu'en Grande-Bretagne les Anglais traitent couramment, avec dédain ou compassion, les Irlandais de dégénérés, et qu'un des plus grands obstacles à l'« home rule » est la conviction faite dans la plupart des esprits anglo-saxons que le peuple irlandais, que la race celtique en général, est incapable de stabilité, de modération, de sens politique, etc. En Alle-

magne, depuis avant 1870 déjà, et surtout depuis nos défaites, on est persuadé de l'irréremédiable dégénérescence de la race celtique et de la race latine¹.

Nous ne nous attarderons pas à réfuter les prétendues preuves de la supériorité des races germaniques ou anglo-saxonnes sur les races latines ou celtiques. Un Irlandais d'une grande érudition, M. Robertson, a récemment montré comment les défauts des Allemands et des Anglais sont au moins aussi dangereux que ceux des Français et des Irlandais pour l'avenir de la civilisation. Ce qu'il a montré surtout et ce qu'il importe de bien mettre en lumière, c'est la vanité de la conception qui sert de fondement à la théorie de la dégénérescence ethnologique, celle de la « race », quand il ne s'agit que d'un type national ou commun à un petit nombre de nationalités.

Y a-t-il vraiment une race saxonne et une race latine, sans mélange de l'une avec l'autre ? Ces deux races ont-elles vraiment des caractères nettement opposés, l'une étant dolichocéphale et

1. Cf. Robertson, *The Saxon and the Celt*. London-University Press, 1897.

blonde, l'autre brachiocéphale et brune ? L'une a-t-elle eu une origine et des destinées distinctes de celles de l'autre ? Si, comme M. Robertson l'a nettement démontré à notre avis, les prétendues « races » européennes sont le produit d'un mélange incessant d'éléments très divers, provenant eux-mêmes d'une même souche (différenciée, il est vrai, en correspondance avec des habitats différents et des conditions d'existence différentes) ; si les prétendus caractères spécifiques sont loin d'être nettement tranchés et si enfin les oppositions sont plutôt superficielles : il ne reste aucune place à l'affirmation de l'évidente supériorité de telle « race » sur telle autre. Car ces races dont parlent certains outranciers de l'ethnologie sont choses imaginaires et leur notion est illusoire.

Ce sont des entités de la métaphysique sociale, auxquelles l'imagination se plaît à donner un âge, une jeunesse, une vieillesse, des caractères particuliers, des traits distinctifs. Si dans l'espèce humaine il y a lieu de distinguer la race blanche, la race jaune, la race nègre et la race rouge, séparées les unes des autres par des barrières naturelles qui ont constitué longtemps

des obstacles infranchissables à leur union, étrangères au développement les unes des autres pendant de si longs siècles qu'elles sont encore profondément différentes, il ne faut pas oublier cependant qu'en chacune de ces grandes variétés de l'espèce humaine sont des variétés secondaires nées du mélange incessant de types spontanément différenciés et dont aucun ne reste absolument pur. De sorte que dans la race jaune comme dans la race blanche il y a des types en voie de disparition et des types en voie de formation. Il y a en Asie comme en Europe des phénomènes de progrès collectif et de décadence collective, si l'on appelle progrès l'affirmation croissante d'un type et décadence sa disparition graduelle. On peut dire que ce sont des phénomènes de dégénérescence ; mais cette affirmation n'implique en rien la valeur de la thèse ordinairement soutenue, celle d'une décadence naturelle des branches les plus vieilles de l'espèce humaine, décadence irrémédiable et dont on ne donne aucune raison.

Parmi les divers types constitutifs de la race blanche, il en est un qui depuis plusieurs siècles semble avoir pris à tâche de s'isoler des autres

et qui, malgré des mélanges antérieurs, a réussi à conserver un caractère qui lui est bien propre : c'est le type sémitique. Cependant le Juif portugais et le Juif hollandais diffèrent l'un de l'autre ; le Juif russe ou allemand, au dire de M. Zangwill¹, méprise le Juif polonais ; et le même auteur ne craint pas d'affirmer que « les Juifs de différents pays non seulement s'assimilent le caractère moral de leurs compatriotes, mais encore adoptent peu à peu leur type facial. » Quoi qu'il en soit, et surtout si l'on se refuse à admettre chez les Juifs l'incessante rénovation des types sociaux, il semble que leur exemple ne vienne pas à l'appui de la thèse générale qui affirme la dégénérescence inéluctable des vieilles races. Car à moins que l'on ne considère l'habileté, l'acuité intellectuelle, comme des indices de dégénérescence, on ne voit pas que les Juifs de nos jours soient inférieurs à ceux du moyen âge ou de l'antiquité.

Supposons cependant que nos contemporains israélites soient des dégénérés, que le nombre des Juifs aliénés soit proportionnellement plus considérable que celui des aliénés d'origine

1. Zangwill. *Children of the Ghetto*.

chrétienne. Sera-t-il prouvé pour cela que la « dégénérescence » est une cause réelle de débilité physique et mentale ? Il faudrait, pour que nous soyons contraints de l'admettre, que nous ne puissions trouver aucune autre explication que cette explication toute verbale à la décadence d'un type qui, par hypothèse, conserve sa pureté par un rigoureux isolement.

II

Or, on connaît bien les conséquences des mariages entre consanguins. Sans doute on a contesté que l'union de cousins germains par exemple entraînaît dans la plupart des cas la surdi-mutité ou d'autres tares névropathiques analogues. Du moins personne ne conteste que le mariage de proches parents présentant à peu près le même caractère, les mêmes prédispositions névropathiques n'entraîne une aggravation de ces prédispositions chez les enfants.

Il semble que dans l'espèce humaine comme dans les autres espèces animales, comme dans toutes les espèces végétales, comme dans le domaine tout entier de la vie, la même souche familiale ne puisse longtemps donner des rejetons

et sains ; et cela non à cause d'une mystérieuse dégénérescence de ce plasma qui d'après Weismann se transmet à peu près intact de descendant en descendant, mais simplement à cause du renforcement des caractères morbides de l'un des parents par l'existence des mêmes caractères morbides chez l'autre procréateur.

C'est pourquoi la noblesse d'Espagne par suite de ses mariages répétés entre consanguins a perdu peu à peu les nobles qualités ancestrales et ne présente bientôt plus, sans avantages proéminents ou compensateurs, que les défauts des aïeux, défauts d'autant plus ridicules qu'ils sont maintenant plus accentués¹.

Chez les infusoires et les ciliés, chez les êtres les plus simples, les plus proches de l'état mono-cellulaire, la conjugaison est l'équivalent de l'union sexuelle chez les animaux supérieurs ; or elle ne se fait pas entre éléments homogènes ; elle n'a lieu qu'entre éléments déjà très différenciés ; et tandis que la bipartition, qui se produit lorsque la conjugaison est rendue impossible, entraîne la dégénérescence et la mort², la

1. Cf. Ribot. *L'hérédité psychologique* (Paris, F. Alcan).

2. Maupas. *Recherches expérimentales sur la multiplication des infusoires*.

conjugaison amène le rajeunissement du type, lui confère une vitalité d'autant plus grande que les deux éléments associés sont plus hétérogènes¹.

N'en est-il pas de même dans la société humaine, et pour qu'une souche demeure vivace, ne faut-il pas que ses représentants s'unissent à ceux d'une souche aussi éloignée que possible ? Pour qu'une collectivité conserve sa vitalité, son activité intellectuelle, sa puissance, ne faut-il pas qu'elle se laisse infuser un sang nouveau en facilitant l'accès en son sein d'éléments étrangers, le plus hétérogènes possible ?

Pour expliquer la décadence hypothétique du caractère juif, il ne faudrait, donc pas recourir à la supposition d'une dégénérescence inexplicable, incompréhensible en tant qu'affection d'une « race vieillie ». Il suffirait de remarquer que le nombre des mariages entre consanguins, dans une collectivité relativement peu importante au point de vue numérique, est fatalement considérable, étant donnée la prohibition des unions sexuelles hors du type Juif. Il s'ensuivrait nécessairement, de par les lois mêmes de la nature biologique, une décadence de ce type.

1. Lalandé. *La dissolution* (Paris, F. Alcan, 1899), p. 130 sqq.

La science enseigne que, pour prospérer, les « races » primitives doivent s'unir, qu'un type ne peut vivre qu'en se déformant et que toute tentative pour conserver intact un type social peu répandu entraîne sa décadence par suite de l'hérédité morbide qui en est le premier effet.

Si donc il y a chez un peuple des motifs sociaux d'isolement, de prohibition des unions entre individus de type différent ; s'il y subsiste des castes qui obligent par exemple les nobles aux mariages entre consanguins, on doit chercher là, et parfois là seulement, les causes d'une décadence psycho-physiologique qui peut être elle-même cause d'aliénation mentale. Ainsi on est amené à substituer à l'explication verbale par la « dégénérescence de la race », la recherche scientifique des causes de décadence d'un type social.

M. Brooks Adams¹ a essayé d'induire des faits historiques « la loi de la civilisation et de la décadence ». A notre avis, il n'a pas réussi et ne pouvait pas réussir à expliquer entièrement la décadence par le pouvoir croissant de l'argent

1. *La loi de la civilisation et de la décadence*. Essai historique par Brooks Adams. Trad. Dietrich (Paris, F. Alcan, 1899).

et par les diverses phases de la lutte économique. Cependant il semble nettement ressortir de son étude que chez un peuple se succèdent naturellement et inévitablement : 1° l'esprit guerrier, quand ce peuple sort à peine de la barbarie au sein de laquelle il est né ou dans laquelle il a puisé des éléments qui l'ont rajeuni et qui, plus proches de la nature sauvage, l'éloignent du négoce ; 2° l'esprit mercantile, économique, qui, à mesure qu'il s'affirme davantage, amène la corruption des mœurs, la ruine des idées religieuses, la décadence de l'art. Il y a en effet, au cours des siècles, dans une civilisation donnée, une modification inéluctable de l'esprit social due à une transformation inévitable des conditions économiques d'existence. Comme le caractère individuel, le caractère collectif, tout en restant foncièrement le même dans un peuple et pendant toute l'évolution de ce peuple, se manifeste de diverses façons ; et il est vraisemblable que l'ordre de ses manifestations est réglé, est soumis à des lois naturelles. Si l'on joint aux effets d'une hérédité morbide croissante, les effets de la loi de transformation de l'esprit social sous l'influence des faits économiques, ils

finiront tôt ou tard par se renforcer les uns les autres et précipiter la décadence.

« Le changement opéré dans le caractère romain en trois siècles environ a toujours été un des problèmes de l'histoire... Ardent en ses passions, austère dans sa vie, féroce dans sa jalousie, [le Romain primitif] plaçait dans la possession non disputée de la femme son suprême bonheur... Comparez cette race virile avec l'aristocratie du milieu de l'empire. Au ⁱⁱ^e siècle, la pureté féminine était d'un poids léger contre l'argent; Marc Aurèle, dit-on, condensa en une courte sentence tout le code moral économique... Vivement sollicité de répudier Faustine, le philosophe répondit : « Alors, je devrais rendre sa dot... » Même fausse, l'histoire n'en reflète pas moins avec fidélité les tendances de l'époque. — Les esprits des nobles romains des ⁱⁱⁱ^e et ^{iv}^e siècles, sous la même impulsion, opéraient d'une autre façon que ceux de leurs ancêtres primitifs... En loi générale, un des caractères saillants des derniers règnes fut une lassitude sexuelle qui ne cédait qu'aux plus puissants stimulants. On a observé le même phénomène chez les Français à la chute du second empire,

et depuis lors des symptômes semblables ont été constatés à Londres¹. » De là à rattacher les perversions sexuelles, l'amour morbide ou l'absence de sentiments amoureux chez nos aliénés, à la loi générale de la décadence par développement exagéré de l'esprit économique, il n'y avait qu'un pas à faire. M. Brooks Adams n'hésite pas à rattacher à cette loi le faux goût esthétique, l'émotivité exagérée, les sentiments morbides. Il n'eût pas hésité davantage pour la folie, s'il eût cru qu'il fût de son sujet d'en parler.

C'était bien de son sujet cependant, car les cas de folie sont nombreux aux époques de décadence, et il eût été appelé à signaler surtout l'influence de l'esprit social sur l'hérédité morbide par l'intermédiaire du mauvais choix dans le mariage.

III

Le mariage est en effet un phénomène de nature mixte. Il implique essentiellement l'union sexuelle qui peut être considérée, à un point de vue très étroit, comme un fait purement biologique; mais son accomplissement est soumis,

1. Brooks Adams, *op. cit.*, p. 423-424.

dans la plupart des sociétés humaines, à des conditions sociales qui en font aussi un acte juridique. Dans tous les cas, il est nécessairement précédé de phénomènes psycho-sociologiques que résument les mots recherche, acceptation ou choix.

Les époux sont déterminés à s'unir non seulement par les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre en tant qu'individus ayant un caractère psychologique, sentiments à la naissance desquels la mode, les préjugés, les traditions ne sont pas sans avoir une grande part ; — mais encore par les désirs de leurs familles, suscités le plus souvent par des considérations d'ordre social : économiques, politiques, morales, religieuses.

La recherche d'un époux ou d'une épouse est ainsi limitée à certains milieux, en dehors desquels le choix ne peut s'égarer sans exposer celui qui le fait au reproche de mésalliance. Les causes sociales qui empêchent l'union sexuelle d'individus appartenant à des peuples de caractères différents, et, dans un même peuple, à des castes distinctes ou à des classes, à des catégories qui n'ont que mésestime l'une pour l'autre.

sont donc multiples, et on peut les rattacher soit à l'évolution sociale soit à de multiples préjugés collectifs.

D'autres raisons font que le choix se fait souvent dans des conditions défavorables. Par exemple, à la suite de la guerre meurtrière entre la France et l'Allemagne, en 1870-71, la jeunesse mâle de ces deux pays se trouva décimée ou anémiée ; un grand nombre de jeunes gens, et des plus valides, avaient disparu ; aussi vit-on se succéder, dans la suite, des générations beaucoup plus débiles, de corps et d'esprit, en moyenne, que celles qui les avaient précédées. Les contingents militaires de 1891, 1892, 1893 et 1894 furent tristement remarquables par la misère psycho-physiologique de nombreux conscrits que l'hérédité avait rendus impropres à des exercices fatigants, avait voués à la phtisie, à l'hystérie, la neurasthénie, la folie même. Ce fait social aura pendant de longues années sa lamentable répercussion dans les asiles d'aliénés et dans les cliniques de maladies mentales.

Tout ce qui contribue de la même façon à déterminer des mariages que la raison scientifique réproouve ou permet de prévoir néfastes, est

une cause sociale de folie. S'il est vrai, comme le prétend M. Brooks Adams, que les dernières générations mâles qui représentent un type social à son déclin s'éloignent des amours franes, honnêtes, vraiment virils et normaux, si elles s'abandonnent aux amours faciles, aux séductions des courtisanes, si elles s'abaissent au marchandage des dots et regardent plus à la quantité des avantages matériels qu'à la santé physiologique et morale des femmes, ne faut-il pas voir dans ce fait social la cause d'un accroissement du nombre des cas d'aliénation mentale ?

Abandonnons donc définitivement le concept de dégénérescence comme trop vague, pour attribuer nettement à l'hérédité pathologique, déterminée le plus souvent par des causes sociales, une place dans l'étiologie de la folie. Nous inaugurerons ainsi par un résultat positif la série de nos recherches sur les rapports intimes des phénomènes sociaux et de l'aliénation mentale, considérée en elle-même et non plus en son aspect le plus superficiel.

Nous avons vu plus haut que les cas d'idiotie, de crétinisme, d'imbécillité deviennent plus

nombreux à mesure qu'augmente le nombre des cas de paralysie générale et de folie alcoolique. Or on sait que l'idiotie congénitale, le crétinisme et l'imbécillité sont des conséquences de la débilité mentale héréditaire, de la tuberculose, de la scrofule, de la paralysie générale, de l'alcoolisme chez les parents. Ce sont les tristes produits de l'hérédité morbide. Il nous suffira donc de montrer que la paralysie générale et l'alcoolisme ont des causes sociales, comme la tuberculose et la scrofule d'ailleurs, pour avoir rattaché à une influence néfaste de la vie collective sur les individus l'idiotie, l'imbécillité et le crétinisme.

CHAPITRE III

Paralysie générale et civilisation.

I. — La folie est essentiellement la même dans tous les temps, mais à certaines époques certaines formes d'aliénation mentale sont prédominantes. Il y a une grande différence, entre l'aspect général de la folie dans la Grèce antique, chez certains peuples peu civilisés et dans les nations européennes de nos jours. La paralysie générale fait dans ces dernières d'incessants progrès.

II. — C'est que les conditions d'existence ont complètement changé. Les exigences de notre civilisation ont parfois des effets funestes. La paralysie générale résulte d'une association d'intoxications, qui varie avec les nationalités et les conditions sociales d'existence.

III. — Le surmenage intellectuel est une cause d'intoxication cérébrale. Il est presque une nécessité de nos jours. Le surmenage professionnel vient se joindre au surmenage intellectuel.

IV. — La vie mondaine est elle aussi cause d'un surmenage d'un autre genre. Elle débilité de plus en plus des gens qui ne sont pas nés pour elle. Le luxe et la débauche viennent ajouter aux effets pernicieux de la vie mondaine et de la vie militaire.

I

La folie, a-t-on dit, est la même dans tous les temps ; Hippocrate connaissait comme nous la manie et la mélancolie, ces deux formes essentielles de l'aliénation mentale¹. Galien distin-

1. Cf. Hippocrate. *Œuvres complètes*. Édit. Littré, 1860 (pour la mélancolie en particulier, t. V, p. 355). Hippocrate attribuait la folie au mélange anormal des quatre humeurs cardinales : le sang, la pituite, la bile et l'atrabile. Il attribuait aux lochies la folie des femmes enceintes (VIII, p. 99).

guait la frénésie ou délire aigu, la vésanie, la mélancolie, la démence (*ῥησις*) et l'imbécillité (*μωροσύνη*) ; avant lui, Théophraste avait observé le vertige, Platon et Aristote avaient décrit l'hystérie et l'épilepsie dont auparavant encore Diogène d'Apollonie avait donné une explication « pneumatiste ¹ ».

Il est bien certain que les troubles psychiques qui sont sous la dépendance directe d'autres troubles organiques, tels que la folie puerpérale et la démence sénile, se retrouvent partout, dans tous les temps, avec plus ou moins d'étendue et de fréquence ; mais un genre d'aliénation mentale peut prédominer à une époque et en un lieu qui à une autre époque et dans un autre lieu semble effacé par le genre opposé. Les Grecs ont connu surtout, semble-t-il, l'excitation maniaque, qui devait constituer essentiellement les quatre célèbres délires : prophétique, poétique, des bacchantes et des amants. Leur esprit mythologique ne leur avait-il pas fait personnifier les causes de la folie dans les Furies, qui quelquefois rendent mélancolique, mais géné-

1. Cf. notre étude sur « la doctrine du *πνεῦμα* », in Arch. für Gesch. d. Phil. Berlin, 1899.

ralement agitent, font prononcer des discours incohérents, font errer de village en village ou font massacrer, dans de frénétiques accès, d'innocents troupeaux ?

Les peuples dont l'état social est le plus éloigné du nôtre ne semblent pas ignorer l'épilepsie et l'hystérie ; mais l'épilepsie paraît y revêtir des formes moins graves que chez nous ; d'autre part, la mélancolie y est généralement moins fréquente que la simple excitation maniaque. Le Dr Duncan-Greenless¹, après une observation de plusieurs années, a relevé chez les naturels de l'Afrique méridionale, sur 473 aliénés, seulement 21 cas de mélancolie, tandis que le nombre des cas de manie s'élevait en moyenne à 67 pour 100. En outre, la mélancolie y était beaucoup plus anodine que dans la race blanche et y apparaissait sous sa forme la plus atténuée. La paralysie générale semblait absente et il ne fut observé que 35 cas d'épilepsie semblables à ceux que l'on observe en Europe.

Chez nous au contraire, la paralysie générale semble prédominer. D'après R. S. Stewart², si

1. Journal of mental science, 1895.

2. Journal of mental sc., octobre 1896.

l'on ne peut affirmer que la race anglaise soit plus exposée à la folie qu'elle ne l'était autrefois, on peut cependant constater un grand accroissement dans le nombre des cas de paralysie générale. Il en est de même en France. La folie paralytique, rare dans le midi de la France et de l'Europe de 1820 à 1825, y est devenue fréquente dans ces quarante dernières années¹. Aussi les aliénistes s'accordent-ils à affirmer une modification considérable dans l'aliénation mentale en général, une « régression » plus marquée, dans la période contemporaine, « vers des formes inférieures d'affections cérébrales² ».

Or ce qui a subi une modification concomitante, ce n'est pas le milieu physique, malgré les changements considérables qu'il a présentés progressivement, sous l'influence des transformations que l'humanité fait subir aux matières premières de la nature ; c'est le milieu social.

II

Les conditions d'existence, dans la société contemporaine, diffèrent de celles dans lesquelles

1. Dr Sauze. Ann. méd. psych., 1881.

2. R. S. Stewart. *loc. cit.*

se développèrent les sociétés anciennes. L'Égyptien, le Chinois, le Grec, le Romain, le Germain barbare, quelque trouble qu'apportassent dans leur existence l'ignorance, la superstition, l'agitation politique ou guerrière, étaient loin de pouvoir soupçonner la complexité et l'instabilité de la vie moderne. Jamais la lutte pour l'existence ne fut plus âpre que de nos jours ; et, dans cette lutte, les hommes ont avec eux et contre eux des moyens de destruction ou de ruine qui transforment la cité contemporaine en un champ de bataille d'où les plus forts même sortent chaque jour plus meurtris.

La concurrence est universelle : dans le domaine littéraire et scientifique comme dans le domaine artistique, industriel, commercial, sur le champ de la colonisation comme sur l'arène politique. La femme, autrefois enfermée, mais calme et heureuse, dans le gynécée ou le harem, prend part à la lutte ; elle devient, par nécessité, plus active, plus entreprenante : le besoin de vivre décuple son audace et son énergie ; elle s'émancipe pour fuir la misère, elle travaille pour nourrir ses enfants dont le fardeau devient chaque jour plus onéreux. Et ces enfants eux-

mêmes sont de bonne heure jetés dans l'affreuse mêlée, exposés de bonne heure aux pires injures, obligés de devenir intriguants, astucieux avant l'âge, virils dans l'adolescence, courageux dans la faiblesse, pour pouvoir eux aussi survivre dans le conflit général des êtres.

Parfois soudain, les conditions auxquelles on est adapté changent, disparaissent pour faire place à de nouvelles conditions d'existence auxquelles il faut s'adapter, de toute nécessité. Les plus forts recommencent, acquièrent de nouvelles aptitudes pour ce nouveau concours dont la vie est le prix. Les plus faibles, découragés, s'asseoient sur le bord du chemin; quelques-uns vont chercher le repos dans le néant, d'autres le trouvent dans l'abandon de toute volonté, d'autres enfin voient leur raison sombrer; et ce sont ces dernières victimes de la lutte pour l'existence que les plus aptes, seuls vrais survivants, enferment dans les asiles, soignent dans les hôpitaux, désespérant presque toujours de leur guérison.

La pauvreté, qui, quand elle n'est pas excessive, a peu d'influence sur la moralité, et du moins ne favorise pas plus le vice que ne le fait la

richesse, nuit toujours, et surtout quand elle confine à la misère, à la santé de l'esprit : les statistiques montrent la progression des maladies chroniques dans les classes pauvres, non pas à vrai dire dans celles des campagnes, adonnées aux travaux des champs, mais dans celles des ports de commerce et celles des villes industrielles. Sans doute, la statistique de Stewart montre que la paralysie générale se trouve chez les gens aisés deux fois plus encore que chez les indigents ; mais parmi les « gens aisés » on comprend généralement tous ceux qui exercent une profession libérale, tous ceux qui, même quand leurs moyens ne le leur permettent pas, se livrent cependant à l'alcoolisme ou à toute autre forme de la débauche, et n'ignorent rien de la misère noire.

Les soucis d'ordre économique semblent seuls expliquer pourquoi les cas de paralysie générale sont cinq fois plus nombreux chez les hommes mariés que chez les célibataires ; et, dans toutes les régions où les femmes n'ont pas encore déserté leur ménage pour l'atelier, dix-neuf fois plus nombreux chez les hommes que chez les femmes en général, soixante fois plus nombreux

en particulier chez les hommes mariés que chez les femmes mariées¹. Mais la disproportion entre hommes et femmes est beaucoup moins grande, quand on compare les hommes mariés ou célibataires et les femmes non mariées qui mènent une vie irrégulière. Nous avons signalé ailleurs la fréquence de la paralysie générale chez les prostituées et les femmes dites du « demi-monde ».

C'est même ce qui a porté de nombreux aliénistes à admettre comme cause unique de la paralysie générale l'infection syphilitique. Il est probable que cette infection prédispose simplement d'une façon toute particulière à la paralysie générale, bien que MM. Mairet et Vires² estiment que la syphilis détermine seulement « une paralysie cérébrale à forme de paralysie générale », ou mieux « une paralysie généralisée syphilitique », distincte de la véritable paralysie générale. Les mêmes auteurs émettent même des doutes sur l'action de l'hérédité alcoolique ou tuberculeuse ou névropathique; ils admettent comme causes principales : l'arthritisme, la « cérébralité », l'alcoolisme, les excès divers, les traumatismes,

1. Cf. Stewart, *loc. cit.*

2. *La paralysie générale. Étiologie. pathogénie, traitement.*

les maladies infectieuses et les causes morales, tous agents de « moindre résistance organique » ou de « méionexie », aboutissant à la paralysie générale « ou par le processus de la sénilité, ou par un processus d'inflammation ou de dégénération banales. »

En général, les psychiatres reconnaissent comme cause de la paralysie générale une « association d'intoxications »¹, amenées par des excès de toutes sortes. Ces excès eux-mêmes ont des causes sociales. Si comme l'affirme Greidenberg² la paralysie générale est encore une maladie urbaine qui croît de jour en jour dans les classes moyennes et inférieures et qui de plus en plus atteint la femme, c'est que dans les villes et dans les classes pauvres les préoccupations croissent sans cesse par suite des difficultés de l'existence et des exigences du milieu social, c'est que la femme est de plus en plus soumise à des influences débilitantes qui l'anémient et la « détraquent ».

On a même remarqué que l'étiologie de la

1. A. Paris. *La Paralysie générale*. Arch. de neurol., 1898.

2. *Contribut. à la statist. et à l'étiol. de la par. gén.* (Neurol. Centralb., XVI, 1897).

paralysie générale variait avec les « particularités nationales et ethniques ». Ici c'est l'arthritisme, ailleurs l'alcoolisme, ailleurs la syphilis qui semble surtout y prédisposer ; mais partout sont les « causes morales », les efforts faits en vue d'une adaptation de plus en plus difficile, les excès et le surmenage intellectuel qu'exige une civilisation marchant à pas de géant vers une effroyable complexité sociale.

III

Le surmenage intellectuel est en effet une des nécessités de notre époque. Au moyen âge, l'intelligence humaine possédait un système beaucoup plus restreint d'idées, et les connaissances à acquérir ne représentaient qu'une infime partie de la science que doit posséder de nos jours un candidat sérieux au baccalauréat. Qu'est la théologie la plus subtile, tout le système des doctrines aristotéliennes y fût-il joint, auprès de nos connaissances en physique, en biologie, en mathématiques, etc.? Et si l'on envisage les applications pratiques dont tant de connaissances sont susceptibles et qui sont en un sens la fin de la science, quelle différence

entre un esprit « bien meublé et bien fait » de notre temps et l'esprit le mieux fait, le plus érudit du moyen âge !

Il y a à peine un siècle, l'intelligence des jeunes gens les plus instruits recevait une culture toute formelle ; du savoir on ne se préoccupait que fort peu dans l'éducation de la jeunesse. Aujourd'hui à vingt-cinq ans un jeune homme doit déjà être un savant ou avoir mérité d'être réputé tel par une série ininterrompue de succès dans les concours et les examens. C'est dans tous les pays européens une rivalité, admirable sans doute, mais néfaste, de jeunes hommes instruits et travailleurs, dans tous les ordres de connaissances, qui cherchent à se distancer les uns les autres dans la poursuite de la renommée, de la gloire. Les inventeurs abondent et les plus méritants sont parfois les plus ignorés. Bref l'activité mentale, la « cérébralisation », comme l'appellent certains physiologistes, est fiévreuse, dévorante comme une flamme qui consume ce qui l'alimente.

L'excès dans l'étude, dit Hack Tuke¹, « n'occupe pas le rang qu'il mérite dans la statistique des

1. Mental Sc., 1880.

causes de la folie ». Ce surmenage produit fréquemment, d'après le D^r A. Clark, de l'excitation maniaque, de la dépression mentale avec tendance au suicide, de la chorée ou de l'épilepsie. Le D^r Lagneau¹ lui attribue de nombreux cas de neurasthénie : on voit en effet des jeunes hommes vigoureux, alertes, devenir, après une plus ou moins longue série de travaux intellectuels, lents, débiles, moroses, préoccupés à propos de rien. Quelques jours de distractions au grand air, de promenades, de repos, leur rendent leur bonne santé, un instant compromise par l'étude. Il en est malheureusement dont les psychoses sont plus graves : T..., après quelques années de préparation au concours d'agrégation des sciences physiques, fut pris d'un accès de manie dans lequel les idées scientifiques les plus bizarrement associées constituaient le fond du délire ; on fut obligé de l'interner pendant quelque temps, et il revint heureusement à la santé après une série de soins intelligents. Combien d'autres n'y reviennent point, consumés sans profit pour la société, par le surmenage intellectuel qui s'imposait à eux comme la condition même de l'existence.

1. Annales d'hygiène et de médéc. légale, 1898.

On sait et il est aisé de constater combien est dangereux « le goût pour la production littéraire, qui pousse un trop grand nombre d'esprits à s'accoutumer aux conceptions fantastiques, aux visions hallucinatoires, nécessaires cependant pour décrire avec vigueur ce que l'on imagine avec quelque originalité ». Les illusions des sens, que Flaubert prétendit avoir éprouvé en écrivant « *Madame Bovary* », sont de celles qui mènent à l'aliénation mentale un sujet prédisposé, quand elles se répètent trop fréquemment. Le génie des grands artistes résiste sans doute à l'épreuve, mais le talent des esprits ordinaires trop souvent y succombe, entraînant dans sa ruine la raison même de l'écrivain. Les musiciens, les peintres, les sculpteurs, tous les artistes sont, au même titre que les auteurs d'ouvrages littéraires, exposés à une suractivité psychique et cérébrale tôt ou tard funeste à leur santé mentale.

A côté du surmenage intellectuel on peut placer le surmenage professionnel, qui lui aussi est une des conséquences de notre activité sociale, des exigences de la vie contemporaine. La division du travail tend à attacher de plus en

plus chaque ouvrier, chaque employé exclusivement à sa fonction, ce qui diminue sans doute la fatigue en rendant l'effort nécessaire de moins en moins considérable, mais augmente l'automatisme, restreint l'empire de la volonté raisonnable, transforme l'homme en un rouage, l'empêche de sentir sa débilité croissante, son épuisement nerveux et psychique. Les mécaniciens des chemins de fer, dans la tension constante de leur esprit, ne sentent la fatigue les gagner qu'après avoir accompli une besogne qui parfois excède la puissance de leur système nerveux. Au bout de quelques années les plus prédisposés aux troubles de l'esprit voient leurs prédispositions s'accroître, souvent d'une façon alarmante.

Le surmenage professionnel combine quelquefois ses effets avec des intoxications particulières, chacune étant propre à chaque métier : Le sulfure de carbone, d'après M. Marandon de Montyel¹, entraînerait des désordres aigus ou chroniques. Mais par lui-même le surmenage détermine des troubles symptomatiques de la prochaine apparition de troubles psychiques plus

1. Annales d'hygiène et de médecine légale, 1898.

graves : M. Grasset ¹ a signalé le « tic du colporteur » et M. T. Cohn ² a constaté chez un horloger une « vibration scintillante de l'œil gauche » qu'il a appelé le « tic de l'horloger ». Or on sait combien les tics sont étroitement liés aux obsessions : M. Pierre Janet a montré l'existence d'idées fixes sous les tics et les convulsions hystériques ; M. G. Flatau a observé des obsessions remplaçant progressivement les tics disparus ³. Sous les tics professionnels se cachent donc des obsessions professionnelles dues aux préoccupations propres à l'exercice d'un métier.

Il est d'ailleurs toute une classe d'obsessions liées à des problèmes, spéculatifs ou pratiques, radicalement insolubles. — Le fait même de poser ces problèmes est un indice de trouble mental ; la recherche constante d'une solution constitue un genre de folie très caractéristique de notre époque, toute de recherches pénibles et d'activité fiévreuse.

IV

La vie mondaine a été parfois accusée d'engen-

1. *Nouvelle iconogr. de la Salpêtr.*, 1897.

2. *Neurol. Centralb.*, XVI, 1897.

3. *Centralb. f. Nervenk.*, XX, 1897.

drer des troubles de l'esprit. M. L.-O. Granholm attribue un grand nombre de cas de neurasthénie (et l'on sait combien la neurasthénie est chez certains sujets proche de la mélancolie) à des rapports trop fréquents et trop étendus avec ce qu'on est convenu d'appeler « le monde ».

Dépenser son énergie mentale en efforts pour se faire remarquer ou se faire favorablement juger par les « sociétés » si hétérogènes et si diverses qui composent les salons de notre temps, c'est assurément s'exposer non seulement à se donner beaucoup de mal en pure perte, mais encore à contracter des habitudes d'esprit funestes : la puissance d'attention se perd dans cette excitation permanente du cerveau, occupé à réagir de façons diverses à des impressions hétérogènes ; la résistance de l'organisme s'affaiblit pour autant, l'instabilité mentale ne tarde pas à accompagner la misère physiologique, et les sujets en apparence le mieux constitués deviennent incapables d'occupation régulière, de réflexion, de volonté, de pensées suivies. Qu'un choc soudain ébranle ces esprits instables, et ils iront à l'aventure, comme des vaisseaux désemparés, ballottés par la tempête.

Or les « relations mondaines », qui jadis étaient réservées à une aristocratie brillante dans sa frivolité, où la grâce et les bonnes manières étaient devenues, pour ainsi dire, des habitudes héréditaires, se sont peu à peu répandues dans la bourgeoisie et le peuple, désireux d'imiter la noblesse, moins aptes qu'elle cependant à mener cette vie d'une valeur toute superficielle où la forme l'emporte de beaucoup sur le fond. Il en résulte pour bien des gens des habitudes de vanité morbide qui ne sont pas sans exercer une influence néfaste sur les esprits faibles.

Le développement industriel et commercial, intellectuel et politique, des peuples civilisés dans la période contemporaine a eu d'ailleurs deux conséquences bien différentes : d'une part le goût du luxe et de la débauche qui a gagné la bourgeoisie et le peuple ; d'autre part, le militarisme, le désir collectif de posséder des forces armées assez puissantes pour appuyer efficacement à l'occasion les revendications des nations en concurrence.

La guerre, avec les privations et les fatigues qu'elle entraîne, est une cause d'aliénation mentale dont les effets ont été, à ce point de vue,

trop peu étudiés. Le Dr Lœchner¹ constata dix-huit cas de folie sur trente-trois malades après la guerre franco-allemande de 1870. Même en temps de paix, les manœuvres fatigantes sont suivies d'une recrudescence de cas d'aliénation mentale. Des hommes partis expansifs, ardents, doués d'une belle santé morale et physique, reviennent concentrés sur eux-mêmes, sauvages, timides, en proie à une neurasthénie souvent tenace. D'après Frohlich², la vie militaire produit fréquemment la nostalgie, sorte de neurasthénie ou de mélancolie, et la paralysie générale.

La vie dans les casernes elle-même n'est pas exempte de dangers pour la santé morale du soldat. Précisément parce que la caserne est l'école de l'abnégation, du renoncement à la libre initiative, à l'action vraiment volontaire, elle n'est pas toujours une bonne école pour la formation du caractère viril. L'habitude d'une obéissance passive, d'une soumission aveugle est antagoniste du développement de l'esprit critique. De plus, pour les esprits faibles, la crainte du chef et de la punition est le commencement de l'ob-

1. Allg. Zeitsch. fr. psych., 1880.

2. Ibid., 1879.

session pathologique. Certains sujets ne passent pas impunément plusieurs années dans un état d'esprit qui les déprime quant au corps, et les rend anxieux, mélancoliques ou du moins timorés, parfois pour le reste de leur existence.

Enfin, le « militarisme », par les loisirs fréquents faits aux officiers et aux soldats, par l'effet inéluctable de la vie en commun et de l'entraînement réciproque au vice, favorise la débauche, l'abus des boissons alcooliques, l'abus des « plaisirs ». Il développe aussi chez beaucoup d'officiers le goût du luxe, de la vie mondaine, dont les dépenses sont souvent hors de proportion avec les ressources du soldat. Au point de vue pathologique la vie militaire et la vie civile se rejoignent donc ici. L'officier et le civil subissent également les effets d'un développement excessif et général des goûts de parade (plus encore que du désir de vie confortable) nés de l'accroissement plus apparent que réel de la richesse publique. Il y a déséquilibre constant entre les ressources dont la plupart disposent et les nécessités de la vie mondaine qu'ils s'efforcent de mener, qu'ils sont même parfois obligés de mener à cause de l'opinion publique, dans l'intérêt même de leurs affaires,

pour la réussite de leurs entreprises. Aussi que de préoccupations soigneusement dissimulées, que de souffrances intimes, le luxe n'impose-t-il pas à des familles plus soucieuses d'une « bonne renommée » factice que de leur bonheur ! Est-il besoin d'ajouter que ces préoccupations, ces souffrances morales sont des causes de folie et particulièrement de paralysie générale ?

La débauche, sous toutes ses formes, semble d'ailleurs être un produit des conditions modernes d'existence, en tant qu'elle s'étend progressivement à toutes les classes du peuple, et offre à tous, sans distinction de rang ni d'âge, ses odieuses séductions, bien qu'elle soit due essentiellement à un relâchement général des mœurs, à un abaissement du niveau moral des collectivités, trop indulgentes pour des vices dont quelques-uns ont réussi à créer des institutions publiques correspondantes. Le résultat de la débauche, ce n'est pas seulement la ruine économique, c'est encore et surtout la ruine de la santé, de l'énergie morale, des sentiments de dignité et de pudeur, du respect de soi-même et des autres ; c'est la débilité mentale, c'est enfin, chez un certain nombre de sujets, la démence paralytique.

CHAPITRE IV

Paralysie générale et civilisation (*suite*).

I. — L'alcoolisme est une conséquence de la vie que mènent les ouvriers. Le défaut de nourriture les conduit à faire usage de boissons alcooliques.

II. — L'émigration est une source de conceptions délirantes et de paralysie générale. Les émigrés politiques et les gens qui ont eu une belle fortune politique sont également, pour des raisons contraires, menacés de folie.

III. — La vie contemporaine est caractérisée par l'émigration dans les grandes villes où les influences les plus néfastes agissent sur le corps et l'esprit. L'existence dans les grands centres urbains, quoique pénible, est cependant une exigence de notre civilisation. Les troubles qu'elle entraîne ont donc des causes sociales.

I

Parmi les opinions émises au Congrès anti-alcoolique de Bruxelles en 1898¹ quelques-unes semblent converger vers une conception « sociobiologique » très juste de l'alcoolisme : c'est, a-t-on dit, le résultat d'une rupture d'équilibre entre la résistance de l'organisme et les conditions d'existence créées par les découvertes modernes.

On sait quels ravages l'alcoolisme fait dans la

1. Cf. le rapport du Dr Legrain.

plupart des nations européennes ; non seulement les gens qui s'adonnent à l'ivresse alcoolique deviennent vite des déments incurables par suite de la dégénérescence de leur système nerveux, mais encore ils procrésent des enfants chez qui les effets de l'intoxication, la dégénérescence psychologique des ascendants semblent s'être conservés et avoir créé une prédisposition, très forte parfois, à l'épilepsie, à l'idiotie, à la paralysie générale. Il est bien rare que parmi les parents en ligne directe d'un aliéné on ne trouve pas un ou plusieurs alcooliques ; les enfants conçus dans l'ivresse ont presque fatalement des tares névropathiques ; les enfants de père et mère alcooliques sont presque toujours idiots.

La philanthropie des gens éclairés s'exerce en ce moment avec une ardeur digne de plus de succès dans la lutte contre la consommation de l'alcool. On est allé jusqu'à proposer de proscrire totalement le vin, le cidre, la bière, les « boissons hygiéniques », qui prises en petite quantité semblent cependant loin d'être nuisibles et qui prises accidentellement à trop forte dose ne provoquent guère qu'un trouble passager. L'excès a nui, bien que l'intention fût bonne.

Si les liguees et les congrès anti-alcooliques ont si peu de résultats pratiques, c'est que l'usage de l'alcool, loin d'être le résultat d'une fantaisie passagère, d'une coutume sans solide raison assignable, a son excuse dans les conditions d'existence constantes de la plupart des gens du peuple.

Le travailleur a besoin de repos et de nourriture saine, abondante ; dans les villes surtout, il n'a ni un repos suffisant, ni une nourriture convenable. Il sent ses forces diminuer et il croit que l'alcool, avec l'ardeur qu'il communique dès le premier moment, est susceptible de remplacer les aliments qui font défaut.

La femme, appelée par la nécessité à travailler hors du logis de l'ouvrier, ne trouve plus le temps de lui préparer ses repas ; l'intérieur si réconfortant, si suggestif d'honnêtes pensers, est abandonné par l'un et par l'autre. L'entraînement aidant, le cabaret devient aux yeux de l'ouvrier comme la source de toute vigueur physique, de toute satisfaction matérielle.

Ce que le besoin de nourriture et la recherche d'excitants du système nerveux amène chez l'ouvrier, le désœuvrement l'amène chez les per-

sonnes aisées à qui le poison apparaît sous mille formes diverses, qu'il revêt tantôt pour paraître anodin, tantôt pour plaire par une factice générosité.

Et à mesure que l'usage de l'alcool devient davantage un besoin, les organismes se débilitent, se trouvent de moins en moins aptes à supporter les effets nuisibles de ce produit industriel si répandu. De sorte que par un double processus d'accroissement d'un côté et de décadence de l'autre, le mal social qu'est l'alcoolisme est devenu de plus en plus redoutable pour l'avenir des nations européennes et même pour l'avenir de l'humanité tout entière.

II

Une des exigences de la situation économique est en certains pays l'émigration et la colonisation. C'est toujours une entreprise ardue que la colonisation d'un pays : les dangers, les difficultés, les déboires sont de tous les instants ; la vie est fiévreuse et l'intelligence surmenée sombre quelquefois dans le délire, dans la paralysie générale. Le climat généralement malsain, les privations continuelles viennent ajouter leurs

effets morbides à la tension de l'esprit ; la débilité physiologique est presque inévitable, et l'on sait combien la suit de près la débilité mentale.

Toutefois les entreprises coloniales sont en général l'œuvre de gens hardis, bien pourvus de moyens de toutes sortes. Mais les émigrants constituent un genre particulier de colons. Le plus souvent chassés de leur patrie par la misère ou l'opprobre, ils sont en butte à toutes sortes de vexations, leur esprit est assailli de préoccupations incessantes bien propres à troubler leur raison. Quand ils ont été poussés à l'émigration par le désir de faire fortune, la tendance constante de leur esprit à rechercher tout ce qui est susceptible de leur procurer biens et honneurs est, comme l'a remarqué M. Pailhas¹, une source féconde de conceptions délirantes.

Les émigrés politiques ont des inquiétudes et des tendances d'un autre genre. Quand ils ont perdu leur situation sociale et leurs biens à la suite d'un de ces grands bouleversements politiques trop fréquents de nos jours, quand, après avoir connu le luxe dans l'oisiveté, ils doivent

1. Annales méd. psych., février 1897.

faire le rude apprentissage de l'inquiétude dans la misère, il n'est pas étonnant que leur esprit reste comme étourdi du choc social qui a détruit leur bien-être. La haine de leurs persécuteurs, le désir de vengeance, l'horreur des événements néfastes qui les ont contraints à l'exil, les privations qu'il leur faut supporter, tout contribue à ébranler leur raison. Il leur arrive ce qui par la voie inverse survient parfois aux hommes que la faveur populaire, qu'une heureuse fortune, a soudain comblés d'honneurs et de richesses, qui risquent eux aussi de voir leur raison s'égarer, quand ils sont peu aptes à jouir des avantages que le sort plutôt que le mérite leur a procurés. De part et d'autre, il y a, en effet, défaut d'adaptation à un milieu nouveau, manque de complexité dans l'intelligence et de souplesse dans le caractère, alors que semblent nécessaires les qualités les plus diverses et les transformations les plus rapides, sans préjudice de la froide maîtrise de soi-même dans le changement incessant des relations sociales autour de soi.

III

Il est un genre tout particulier d'émigration,

plus funeste encore à la santé physique et morale que l'émigration coloniale : c'est l'émigration des travailleurs vers les grandes villes. Dans un ouvrage¹ des plus documentés, édité par la Faculté des Sciences politiques de Columbia University, M. Ferrin Weber a montré l'accroissement continu de la population des grands centres au détriment des campagnes, dont la dépopulation nous menace d'une crise économique d'un nouvel ordre. Il a insisté tout particulièrement sur les causes sociales de ce mouvement ininterrompu : la nécessité d'avoir de grands centres industriels et commerciaux, les exigences de la civilisation qui aboutissent à la concentration de l'activité collective, etc. Il a enfin consacré un chapitre à l'étude plutôt optimiste de la « santé morale et physique dans les grandes cités. » L'optimisme de l'écrivain va même parfois jusqu'à déguiser les dangers réels de la vie urbaine.

L'opinion bien connue de Max Nordau sur la population des centres les plus importants de l'Europe, est au contraire marquée au coin d'un

1. *The Growth of Cities, in the 19th Century*. Macmillan, 1899.

pessimisme parfois injustifié. « L'habitant d'une grande ville, dit fort bien Nordau, même le plus riche, celui qui jouit du plus grand bien-être, est continuellement exposé à des influences néfastes qui diminuent outre mesure sa puissance vitale. » En effet, la vie moyenne du citadin est de plus courte durée que celle du paysan ; et le robuste tempérament de celui-ci, quand il émigre dans un centre populeux, fait bientôt place à un tempérament plus débile. Mais on ne peut aller jusqu'à dire que tous les enfants des villes « à 14 ou 15 ans, après avoir paru jusqu'à ce temps alertes, brillamment doués, après avoir donné les plus hautes promesses, s'arrêtent soudain au point que leur esprit perde sa facilité à comprendre, devienne obtus, complètement fermé même à certaines idées ; que leur corps participe à cet arrêt de développement, et qu'ils ne puissent faire dans la suite que des « dégénérés ¹ ».

Il y a quelques exceptions, de nombreuses exceptions même, à cette « dégénérescence » de la jeunesse des villes. « L'état de continuelle

1. Cf. Max Nordau. *Dégénérescence* (Paris, F. Alcan).

excitation nerveuse » dans lequel se trouve le citadin est parfois favorable à l'efflorescence géniale, à l'affinement de l'esprit, à la promptitude du jugement. Mais le D^r Hansen¹ affirme avec raison que c'est dans la population urbaine que se recrutent la plupart des gens enclins au crime, au suicide, à la folie ; que dans les villes où la population est mêlée, où les paysans viennent s'établir en grand nombre, ce sont les citadins de naissance qui constituent les classes inférieures de la société, occupent les emplois les moins honorables, ont la vie la plus instable, la plus troublée, la plus misérable.

Quelques citadins à peine se maintiennent de génération en génération dans les positions sociales les plus élevées et constituent par excellence l'élite de la ville. La grande majorité des « gens honorables » d'une cité est constituée par des individus sur lesquels l'influence néfaste de la vie urbaine ne s'est pas encore exercée. Ceci est un fait d'observation courante que les statistiques ne sauraient efficacement contrôler. Comment en effet trouver dans

1. G. Hansen. *Die drei Bevölkerungsstufen*. Munich, 1889, pp. 150-202.

une statistique les moyens d'apprécier jusqu'à quel point un homme est parvenu à se soustraire aux influences pernicieuses de son milieu ?

En revanche, ce que montre bien la statistique, c'est que les criminels et les fous surgissent en grand nombre du sein du paupérisme, si profond et si étendu dans les grandes agglomérations comme Londres et Paris. Que, parmi les misérables citadins, se trouvent, en plus ou moins grand nombre, des paysans, des ouvriers, venus récemment de la province ou de la campagne, qui n'ont pu s'adapter à la vie toute spéciale des grands centres, peu nous importe, en définitive : les campagnards qui voient leur misère augmenter dès le premier moment de leur séjour dans les grandes villes sont punis d'avoir recherché la vie urbaine avant d'avoir pu être victimes de cette vie elle-même.

Les statistiques récentes de Billings sur les fous, les sourds-muets et les aveugles aux États-Unis et celles plus anciennes du D^r Mayr¹ sur les mêmes malades en Bavière s'accordent à mon-

1. D^r Mayr. *Die Verbreitung der Blindheit, der Taubstummheit, des Blödsinns und des Irrsinns in Bayern*, 1877.

trer que plus la ville est importante, plus la proportion des fous à l'égard du reste de la population augmente. Elle est de 88 pour 100,000 dans les campagnes, de 185 pour 100,000 dans les villes de moyenne importance, de 221 pour 100,000 à Munich.

Si donc la vie dans les grands centres industriels et commerciaux est une des exigences de notre civilisation, ne faut-il pas en conclure que cette exigence, comme la plupart des autres, est néfaste à notre santé morale. C'est une assertion dont la subtile argumentation de M. F. Weber ne parviendra pas à atténuer la portée.

Il faut par conséquent ajouter aux intoxications chroniques qui entraînent la paralysie générale toutes les auto-intoxications produites par l'usure du système nerveux dans des conditions anormales d'existence, en des milieux défavorables à l'expansion régulière de l'activité humaine, soit en des contrées sauvages, soit en des centres peuplés à l'excès, où la vie est difficile, les excitations cérébrales incessantes, l'équilibre mental fatalement instable, l'intelligence toujours en éveil, les émotions morbides toujours prêtes à se produire, les sentiments dépri-

mants toujours portés à prévaloir dans la conscience.

Dans la brousse de Madagascar, sous le chaud soleil d'Afrique ou dans les pampas de l'Amérique, comme dans les quartiers infects de Paris et de Londres, c'était déjà trop des souffrances et des agitations imposées à l'organisme, à la fois par la nature et par la société qui condamne tant d'hommes à vivre en de tels milieux physiques ; et cependant la vie sociale est venue encore y ajouter le trouble de la pensée, rendant ainsi inévitable la démence finale.

De tout ce qui précède, il résulte que, comme l'ont bien vu de nombreux aliénistes, la paralysie générale est, en définitive, la caractéristique psycho-pathologique de notre époque, et cela parce qu'elle est la conséquence fatale du mode commun d'existence.

Ce fait même qu'une époque peut être caractérisée par le développement continu d'une psycho-névrose dont il est bien difficile de ne pas faire une entité morbide toute particulière, est une confirmation de l'opinion émise au début même de cette étude : à savoir qu'il y a des causes

sociales des troubles de l'esprit, des causes dont les effets ne se bornent pas à l'aspect des maladies mentales, mais contribuent aussi pour une large part à déterminer leur nature foncière.

Que la cause immédiate de la paralysie générale soit, comme tout porte à le croire et comme les théories les plus récentes concourent à le faire penser, une combinaison d'intoxications ; cela n'empêche point les effets moraux d'une civilisation hâtive d'avoir une part dans l'étiologie de cette terrible maladie de l'esprit. Car, comme le faisait remarquer récemment M. Lalande¹, la dépense d'énergie mentale est une dissolution d'énergies biologiques, une usure nerveuse : « Si les contrariétés, les blessures d'amour-propre, les chagrins, les soucis, le manque de bonheur et de satisfactions dans la vie produisent l'anémie aussi sûrement qu'une alimentation ou une oxydation insuffisantes...², on ne peut nier que toutes ces peines, lot commun des hommes, soient ressenties d'une manière particulièrement vive par l'homme de pensée »³,

1. *La Dissolution opposée à l'Évolution*. Paris, Alcan, 1899.

2. G. Sée. *Pathologie gén.*, t. I, p. 188.

3. Lalande, *op. cit.*, p. 154.

par l'homme d'action dont l'esprit est sans cesse tendu vers la réalisation de certaines fins. La volonté qu'il est obligé de montrer dans toutes les circonstances difficiles, où il ne surmonte les obstacles que par sa fermeté et sa puissance d'attention, est, elle aussi, un principe de dissolution de l'énergie biologique.

Les causes sociales qui ne peuvent agir sur l'organisme que par l'intermédiaire de la conscience sont donc aussi dangereuses pour la santé de l'esprit que celles qui, comme l'alcoolisme, déterminent directement des intoxications du système nerveux.

CHAPITRE V

Idées de grandeur et de persécution.

I. L'orgueil est un des sentiments les plus fréquemment manifestés dans l'aliénation mentale. Il existe surtout chez ceux dont l'humilité est le plus apparente. La manie ambitieuse n'est que l'exagération de la tendance ambitieuse qui a sa raison d'être dans la vie sociale.

II. Le délire de la cupidité, de la revendication, la paranoïa quærulens ne sont que des formes variées du délire ambitieux. L'idée de l'argent, de la fortune, devenue prépondérante, en est en partie la cause.

III. Les persécutés-persécuteurs s'attachent à l'idée sociale de persécution et de justice : la persécution est de tous les moments, et les instincts sociaux de punition, de vengeance, sont si forts que les aliénés n'ont qu'à les exagérer pour tomber dans la pire des monomanies.

I

La plupart des aliénistes reconnaissent dans l'orgueil un des sentiments les plus communs chez les aliénés¹. « Les maniaques sont rarement modestes et les mélancoliques ne sont humbles qu'en apparence : on a prétendu avec raison que leur tristesse tient à des idées de grandeur. »

1. Nous entendons parler ici, selon une remarque déjà ancienne de M. Ribot, de l'orgueil illégitime né d'une conception illusoire du moi, d'une « hypertrophie apparente de la personnalité ».

Ceux qui s'accusent de crimes imaginaires sont des orgueilleux dont le sens moral est perverti et qui cherchent à leurs maux, qu'ils jugent effrayants, des causes effrayantes, d'une grandeur demesurée dans le crime. M. Séglas disait récemment fort bien que dans le délire d'auto-accusation l'humilité est trompeuse, qu'elle voile un sentiment de vanité blessée et un égoïsme profond ¹.

La mélancolie tient sans doute à une modification physiologique profonde ; mais elle ne serait pas sans le sentiment morbide qui naît presque en opposition avec la misère psychologique et biologique du malade. Celle-ci devrait entraîner une sorte de désespoir, de tristesse, de souffrance morale appelant la pitié, implorant le secours. Elle amène, au contraire, le sujet à se replier sur lui-même, à refuser toute assistance, à prendre une attitude plus hautaine encore que résignée, à garder un silence qui est dicté par du dédain et de la méfiance. C'est qu'entre le moment où il prend conscience de sa faiblesse, de son incapacité mentale, et le moment où il adopte

1. Congrès des aliénistes français. Angers, 1898.

définitivement l'attitude caractéristique de la mélancolie, le malade est passé par un autre moment, celui où son imagination, sous l'impulsion de l'orgueil, lui a fait concevoir son moi tout autre qu'il n'est en réalité ; et la conception imaginative l'a emporté sur la constatation empirique. Il en est résulté une sorte d'antithèse que l'on pourrait formuler ainsi : « Je suis puissant : — je me sens faible », et qui se résout plus ou moins logiquement par une attitude pleine de dignité affectée.

Cette attitude n'est pas tout à fait celle des « persécutés ». Les plaintes et les menaces sont chez eux la conséquence d'un processus morbide tout d'abord analogue à celui de la mélancolie. C'est qu'ils sont plus agités, plus troublés par leurs rêves, leurs hallucinations ; ils entendent des voix mystérieuses les accabler d'outrages, et dans les cas d'hallucinations psycho-motrices, les paroles injurieuses, les menaces, les troublent d'autant plus profondément qu'ils les sentent sortir de leur propre bouche. Mais ce qui prouve que leurs arrière-pensées sont orgueilleuses, c'est que l'évolution de leur délire les amène presque fatalement à une période mégalomaniacque.

Dans cette période, ils se conçoivent forts, riches, puissants, savants, hommes de génie, êtres prédestinés à la gloire dont les actions méritent la reconnaissance ou le respect du genre humain. En somme, ils ne font qu'exagérer sans mesure les rêves des plus ambitieux parmi les hommes prétendus sains d'esprit.

L'ambition n'est-elle pas un vice développé dans l'homme par la vie sociale elle-même ? L'orgueil, le désir de grandeur, la vanité, ne sont-ils pas des produits de cette vie sociale ? Et si les déments, à qui fait défaut la réflexion, inhibitrice des sentiments excessifs, exagèrent les tendances ambitieuses, n'ont-ils pas trouvé dans le commerce des autres hommes une première raison de les laisser se développer ?

Un psychologue prétendait naguère que notre désintéressement moral lui-même cache toujours des motifs d'ordre esthétique et social en même temps : il est beau d'être vertueux, « cela nous pose » aux yeux de nos semblables et à nos propres yeux, et la renommée que nous valent nos actions morales est parfois la seule récompense que nous désirions obtenir pour les plus grands dévouements, les plus complets des sacri-

fices, tant a de prix pour nous l'estime de nos concitoyens.

Avoir de la valeur aux yeux d'autrui est le moyen de nous concilier ses faveurs ou de nous assurer son respect et par conséquent d'être heureux autant qu'il dépend de nous et de nos semblables que nous le soyons. Notre valeur est relative au rang que nous occupons dans une des nombreuses hiérarchies sociales : la hiérarchie morale, la hiérarchie politique ou administrative, ou militaire, la hiérarchie économique, la hiérarchie intellectuelle, etc. Quelle que soit notre situation actuelle, nous tendons à nous élever davantage dans un ordre ou un autre, et si nous n'y réussissons pas effectivement, nous nous efforçons du moins de grossir nos mérites, toujours si grands à nos propres yeux, de souligner notre importance par des actes, des attitudes, des gestes appropriés.

La modestie vraie est, en conséquence, fort rare dans les sociétés humaines : nous disons la modestie vraie, car la fausse modestie, l'humilité affectée, prototype de l'attitude adoptée par certains mélancoliques, qui sert parfois mieux que la vanité et qui n'empêche pas que l'on ait une

haute conception de soi-même, est aussi fréquente que l'orgueil non dissimulé. Elle n'est qu'orgueil bien dissimulé, et cela encore par nécessité sociale.

La hiérarchie des personnes a toujours existé et existera toujours, comme celle des biens ; les sentiments d'estime pour autrui et la recherche de ces sentiments chez autrui à l'égard de soi-même sont donc de tous les temps et de tous les lieux. Voilà, par conséquent, une de ces causes sociales permanentes dont nous recherchons l'effet continu sur les esprits débiles. Si l'ambition est naturelle à l'homme parce qu'elle est impliquée par l'existence sociale, si l'orgueil accompagne fatalement le triomphe des vues ambitieuses, s'il est même, au point de vue psychologique, un des éléments les plus constants de la conscience morale, en tant que l'idée de dignité morale en fait nécessairement partie, comment pourrait-on s'étonner que certains hommes aient l'esprit hanté du désir de « paraître » et finissent par se persuader qu'ils sont plus puissants, plus grands, plus nobles, plus sages que tous ceux qui les entourent ?

On en rencontre à chaque pas dans la vie,

encore sains d'esprit en apparence, chez qui le délire ambitieux est à l'état latent, qui sacrifient tout, enfants, famille, bonheur réel, à la satisfaction de leurs tendances orgueilleuses, dont l'esprit vaniteux est guidé en toutes ses démarches par l'obsession du « qu'en dira-t-on ? » Ne sont-ils pas déjà la proie de la folie des grandeurs en même temps que les victimes de l'existence nécessaire des hiérarchies sociales ?

II

Le délire de la cupidité n'est qu'une forme du délire ambitieux ; il provient en effet d'une ambition morbide particulière, de la tendance exagérée à s'élever dans la hiérarchie économique. Toutefois l'orgueil peut y jouer un rôle moins considérable que dans la simple manie des grandeurs ; la richesse est devenue une fin après n'avoir été qu'un moyen et l'idée que la possession de biens abondants, d'une fortune considérable, est un grand bonheur est tellement répandue dans tous les milieux qu'avec une hâte fébrile les gens se ruent à la recherche de l'or, à la poursuite des avantages pécuniaires. On sait combien de victimes fit la « fièvre de l'or » quand les premiers

gisements aurifères furent connus du public : chaque fois qu'une entreprise à gros bénéfices est annoncée, ne voit-on pas encore la foule se presser aux bureaux de souscription ; la même foule attend anxieuse les résultats d'un tirage financier ; l'espoir de gagner un lot l'agite, le moindre incident lui procure les émotions les plus disproportionnées à leur cause. Comment ce délire passager serait-il sans lien avec le délire chronique d'individus qui précisément sortent du sein de cette foule cupide, désireuse de s'enrichir, quoi qu'il lui en coûte ?

D'autre part, « ceux qui n'ont jamais connu que le labeur, qui n'ont eu d'autre dessein pendant de longues années que d'augmenter non pas tant leur valeur morale et leur bien-être que leurs biens, qui n'ont pas reçu d'autre éducation que celle qui, lamentable, consiste à dire : « Sois économe, rangé, prudent, afin de posséder toujours davantage », qui enfin ont grandi dans le respect de la richesse acquise ¹ », ne sont-ils pas voués au délire de la cupidité, victimes inconscientes de l'éducation, des traditions, des opi-

1. Cf. *L'Instabilité mentale*, p. 229.

nions de leur milieu social? Ne sont-ils pas démoralisés par la considération des richesses dont ils entendent prôner les avantages, dont ils ne soupçonnent pas les dangers et qu'ils voient s'accumuler si rapidement en certaines mains¹?

La folie survient d'autant plus vite chez eux qu'ils peuvent se croire plus souvent lésés dans leurs intérêts. L'amour de la propriété devient de plus en plus grand à mesure que la société prend plus de soin de faire respecter les droits de chacun et de rendre inviolable le droit à la possession exclusive des fruits du travail individuel. Depuis un siècle, en France, la petite propriété, qui auparavant n'existait pas à vrai dire, est devenue chose commune ; les Français sont en grand nombre propriétaires de quelque immeuble ; et à mesure que, dans cette classe, ils deviennent plus nombreux, on voit croître aussi chez nous la quantité des délires de dépossession, variétés des délires de la persécution.

D'après Krafft Ebing, notre « siècle de positivisme » a également accru le nombre des gens processifs, procéduriers, et par conséquent

1. Cf. J. Duncan. *Journal of mental science*, 1876.

des délires de la chicane. La « paranoïa quœrulens » s'explique toutefois non pas tant par le développement de l'esprit positiviste que par l'évolution politique qui a permis de plus en plus aux pauvres, aux humbles, de se mesurer avec les puissants à la barre de la justice et de faire prévaloir leurs revendications quand leurs droits sont méconnus. Les prétentions les plus injustes, les plus extravagantes ont ainsi été progressivement amenées à se faire jour ; et c'est même devenu, comme le dit M. Cullerre¹, une « pratique habituelle. Les droits les plus contraires à la loi et au bon sens sont revendiqués journellement par des gens qui ne sont pas fous, qui ne sont que passionnés. » S'ils ne sont pas tous fous, quelques-uns d'entre eux, du moins, sont voués à le devenir.

Il est d'ailleurs aisé de constater combien sont nombreux les aliénés internés qui revendiquent sans cesse des droits « imprescriptibles », « au nom de la justice qui doit être égale pour tous », au nom de la Déclaration des Droits de l'homme, au nom des principes religieux ou philoso-

1. Annales médico-psychol., 1897, n° 3, p. 367.

phiques. Le délire de revendication les conduit parfois à des sophismes, parfois leur fait commettre des actes délictueux qui permettent de rapprocher leur folie de la « folie morale ». Pe..., un ancien marchand de poisson, a été interné le 16 août 1899, après avoir fait quelques jours de prévention : il avait tiré sur son gendre, sans l'atteindre, deux coups de fusil. Depuis son internement, il a toujours été calme et lorsqu'on l'interroge il répond avec bonhomie : il prétend avoir tiré en l'air pour effrayer son gendre, qui lui a enlevé ses titres de possession, « ses actes ». Il ne comprend pas que l'on tarde tant à lui faire rendre son bien : il est décidé à revendiquer devant n'importe quel tribunal les droits qu'il tient de la loi. Il ne hait pas son gendre, mais il le tuera assurément si celui-ci ne veut pas lui rendre « ses actes ». On tente vainement de lui faire entendre que la possession de ces titres ne lui est pas indispensable et surtout que le crime qu'il commettrait en tuant son gendre serait un acte immoral et punissable. Il persiste dans son raisonnement : « J'ai droit à la possession de mes actes, je les veux, car nul n'a le pouvoir de m'en priver ; celui qui m'en prive est un voleur.

j'ai le droit de le tuer et l'on ne peut pas me poursuivre pour avoir revendiqué la légitime possession de mon bien. » On lui déclare qu'il sera maintenu interné : « Vous n'en avez pas le droit », répond-il. Cet homme si exigeant quand il s'agit de ses droits, dont il parle à tout propos, méconnaît ses devoirs envers sa fille, envers ses deux fils, et surtout le devoir si strict de respecter la vie d'autrui. Folie morale, sans doute ; mais folie morale entraînée uniquement par un délire de revendication, né lui-même des habitudes d'esprit de ce vieux marchand, qui a passé sa vie tout entière à se quereller avec les ménagères pour obtenir d'elles le prix demandé, pour faire le plus grand bénéfice possible, avec l'idée fixe de s'enrichir.

III

Les persécutés deviennent ainsi aisément des persécuteurs : victimes imaginaires de la haine de leurs semblables, ils en font des victimes innocentes de leur folie morale. L'idée de persécution injuste, comme celle de juste vengeance, n'est pas sans avoir des racines nombreuses dans la vie religieuse et politique, des causes sociales par

conséquent. Dans toutes les sociétés s'est posée l'antinomie de la renommée ou de l'estime à conquérir par l'individu et des injustices inévitables, qu'il faut supporter en les désapprouvant, aux effets desquelles il faut obvier d'abord, sans renoncer à chercher dans la suite la réparation des dommages qu'elles ont causées. Cette antinomie, les esprits faibles ne peuvent la résoudre que par la conception d'une persécution subie avec résignation, mais suivie de punition, de réparation.

En tous temps les grands et les forts ont persécuté les humbles et les faibles. La persécution religieuse, la persécution politique sont de toutes les civilisations. Il n'est pas d'époque dans l'histoire où n'apparaissent une fraction du peuple persécutée pour ses sentiments et pour ses tendances, des individus souffrant pour leur foi, victimes d'abus de pouvoir, maudissant l'injustice, aspirant vers un état social meilleur, gardant au fond de leur cœur l'espérance, plutôt mauvaise et immorale, de l'intervention plus ou moins tardive du Dieu protecteur des faibles, ennemi des méchants, vengeur de toutes les injures. Dans l'état social actuel, le prolétariat

s'estime persécuté : spolié par le capitaliste, peu à peu supplanté par la machine à vapeur, l'ouvrier appelle de ses vœux une révolution sociale qui lui permette de persécuter ses persécuteurs.

Le jésuite, le protestant, le franc-maçon se proclament tour à tour persécutés et justiciers ; le juif, accusé de faire peser sur l'Europe le joug de l'argent, se plaint des machinations ourdies contre lui par le monde catholique ; le petit commerçant se pose en victime des grands magasins et des sociétés coopératives ; l'individu, quel qu'il soit en définitive, se dit accablé d'impôts, las de supporter des mesures vexatoires, prêt à se révolter contre l'omnipotence de l'État. Tous nous sommes plus ou moins injustement traités, persécutés ; et tous aussitôt nous nous érigeons en justiciers, et, au nom de la conscience morale outragée, nous vouons nos adversaires aux peines, aux supplices qu'a mérités à nos yeux leur prétendue méchanceté.

Heureusement un certain scepticisme vient modérer l'ardeur que nous apporterions à nous plaindre, et surtout notre sens moral plus ou moins intact, affiné plutôt que rendu obtus par l'expérience, nous montre combien il serait con-

traire aux principes mêmes de la vie en société que nous nous fassions justice nous-mêmes.

Il n'y a donc que les fanatiques, qui se laissent aveugler par la passion au point de ne tenir aucun compte des prescriptions morales les plus élémentaires, qui répondent à la prétendue persécution par une persécution réelle. Ceux-là sont tout près de la folie ; ils nous font mieux comprendre en tous cas comment les faibles d'esprit, incapables de supporter la moindre injure (en outre obsédés par ces faits sociaux : la persécution et l'injustice, en même temps que par cette idée inhérente à l'être social : l'idée de réparation ou de juste punition), deviennent les redoutables persécutés-persécuteurs qu'il faut toujours craindre, mais surtout lorsqu'ils montrent le plus de calme.

CHAPITRE VI

La folie religieuse.

I. Le nombre des aliénés atteints de folie religieuse est toujours considérable. Cette folie varie avec les civilisations et les moments d'une même civilisation. La Grèce et Rome furent peu exposées au délire mystique ; mais les Néo-Platoniciens d'Alexandrie furent particulièrement prédisposés à l'exaltation maniaque et à l'extase.

II. L'Islamisme a donné naissance à une sorte de folie religieuse chez les Arabes. La religion est cause de nombreux cas d'aliénation mentale chez les Musulmans mystiques.

III. La foule religieuse est exposée aux sentiments inférieurs, et à la contagion morale, qui détermine ce que Lombroso appelle des « psychopathies épidémiques des foules ». On en a vu récemment un exemple frappant au Brésil.

IV. Dans le christianisme, la crainte religieuse entraîna d'abord des démonopathies qui eurent un caractère nettement épidémique au moyen âge.

V. Depuis le XVIII^e siècle, la folie religieuse s'est transformée. Elle semble même différer selon qu'on l'observe ou chez les catholiques ou chez les protestants. Le scepticisme religieux de la foule catholique la met surtout à l'abri de la théomanie, fréquente chez les protestants.

VI. Enfin la folie religieuse est intimement liée à la pauvreté d'un pays, au manque de communications rapides, à l'ignorance des habitants, au développement des superstitions.

I

La religion est, et elle l'a été dans tous les temps, une force sociale des plus considérables. Elle s'empare de l'esprit de l'enfant, domine pendant toute leur existence les êtres sans volonté, est le refuge de tous ceux que la vie a meurtris, qui

n'ont plus le courage de vouloir et de raisonner. Elle s'offre comme le meilleur guide, la consolatrice suprême, la maîtresse bienveillante et puissante, la dépositaire de toute sagesse, de tout bonheur, de toute vertu.

Aussi les asiles d'aliénés ont-ils toujours présenté un grand nombre de malades atteints de folie religieuse. M. Magnan, il est vrai, les confond avec les autres « délirants chroniques » et se refuse à voir dans le délire mystique une entité morbide distincte ; mais il se place au point de vue clinique et non au point de vue psychosociologique, qui est le nôtre. Comme nous n'étudions les psychoses que dans leurs rapports avec les forces sociales, il nous est permis de considérer à part la folie religieuse, ne fût-elle qu'un aspect de la folie systématique, du moment où la religion est une institution sociale tout à fait distincte et indépendante.

D'ailleurs, M. Marie a montré¹ des manifestations de la folie religieuse dans tous les modes de l'aliénation mentale, de la mélancolie à la manie ; il semble donc que, même au point de

1. Archives de neurologie, avril 1899.

vue clinique, cette folie soit non pas une forme particulière du délire systématique, mais une forme générale que peuvent affecter des psychoses diverses. Ainsi le mal paraît mieux correspondre à sa cause.

Ne voit-on pas en outre la nature de la folie religieuse varier de civilisation à civilisation, d'âge en âge même, au sein de chaque civilisation ? Le délire inspiré par les idées religieuses semble avoir été dans l'antiquité grecque et latine surtout un délire prophétique, une manie de vaticination. Le dément était possédé, inspiré par la divinité qui parlait par sa bouche. Nous avons de nombreuses descriptions de ces accès de folie auxquels les délires de l'oracle de Delphes, de la Pythonisse de Cumès devaient ressembler, sans pourtant se confondre avec eux. Car s'il y a lieu de distinguer avec M. Prouvost¹, le délire prophétique vésanique du délire prophétique hystérique, c'est sans doute ce dernier qui faisait écumer la bouche de la prophétesse, qui la poussait à proférer des paroles parfois inintelligibles, ou à prononcer des formules

1. *Thèse de médecine*, Bordeaux, 1897.

vagues, dans lesquelles l'imagination de ses contemporains voyait des avertissements ou des menaces précises émanant de la divinité même.

A côté du délire prophétique il faut placer certains autres délires, certaines formes d'agitation maniaque ou de mélancolie, attribués à la poursuite des Furies vengeresses. Les sacrilèges, les blasphèmes, les crimes contre la divinité, étaient la raison présumée de cette persécution des sombres déesses.

Mais en général le peuple grec, épris de liberté et de clarté, au moins autant que de vérité et de beauté, fut peu accessible à la folie religieuse. En son sein, il n'y avait point une caste sacerdotale; il n'obéissait pas aux prescriptions rigoureuses d'une religion dont le dogme fût bien fixé; ses dieux étaient sans doute parfois terribles et vindicatifs, mais leurs passions étaient en définitive les passions humaines et leur nature ne différait pas sensiblement de celle de leurs adorateurs. Enfin, le culte lui-même était beaucoup plus esthétique et poétique que religieux, au sens où nous l'entendons aujourd'hui : de longues théories se déroulant autour d'un foyer sur lequel brûlait la victime propitiatoire, des

danses et des chants n'étaient pas faits pour troubler l'esprit des croyants. Tout au plus le culte de Bacchus, les mystères orphiques, eussent-ils pu ébranler certains esprits; encore avaient-ils plutôt le caractère d'orgies, du moins pour la multitude et pour la plupart des initiés.

Le peuple romain se préoccupait moins encore que le peuple grec de la piété réelle, de la religion du fond du cœur. Son esprit méthodique, militariste, pratique, l'avait poussé à des institutions religieuses d'une grande sévérité et d'une rigoureuse immutabilité; mais ses dieux changeaient souvent de caractère et chaque nouveau peuple subjugué ajoutait à leur nombre.

La superstition toutefois était plus répandue à Rome que dans la Grèce : c'est contre la superstition, sous le nom de *religio*, que luttèrent les esprits les plus éclairés à la suite du poète admirateur d'Epicure. Mais la superstition elle-même était inspirée par l'esprit pratique : la croyance aux sortilèges, la confiance dans les devins, les sorciers, les astrologues, la crainte de certaines conjonctions d'astres et de certaines combinaisons de constellations, le cas considérable fait des bons et des mauvais auspices,

des tristes et des heureux présages, tout cela se rapportait aux affaires, aux entreprises commerciales ou guerrières ou politiques, et n'avait qu'un rapport très lointain avec le culte de la divinité.

Le mysticisme cependant exista dans le monde antique. L'école d'Alexandrie, depuis Philon le Juif, à la suite d'Ammonius Saccas et de Plotin, fut livrée à l'extase et à la théomanie. Bien auparavant. Empédocle avait pu se croire un Dieu ; cependant il avait été plutôt un mystificateur qu'un mystique. Les Pythagoriciens, malgré leur esprit d'ascétisme, et leur apparence d'organisation religieuse, ne furent pas des mystiques. Mais Plotin déclare avoir communiqué trois fois avec l'Un ineffable, c'est-à-dire avoir dépouillé tout ce qui le faisait homme, tout ce qui le faisait intelligence, n'être pas même resté un pur esprit, mais plongé dans l'extase, avoir trouvé la réalité suprême dans le néant.

Il engageait ses disciples à faire comme lui, à abandonner ces corps qui les rattachaient à la terre, qui en faisaient des individus distincts, et à s'abîmer progressivement dans l'infini. Ces gens-là furent-ils fous d'une folie religieuse bien caractérisée ou furent-ils simplement des illu-

minés, ou bien encore des penseurs dont l'esprit s'était laissé entraîner, par la méditation des écrits de Platon et par le rapprochement de la doctrine platonicienne et des idées juives, à des spéculations insensées?

On ne saurait le dire ; mais s'il faut en juger par leurs descendants indirects, les fanatiques musulmans de nos jours, l'exaltation maniaque, l'hystérie, la théomanie, le délire prophétique devaient être fréquents chez eux.

« Les doctrines néo-platoniciennes, » disent deux auteurs qui ont montré une parfaite connaissance des mœurs arabes et du fanatisme morbide dans le monde musulman¹, « offrent une frappante analogie avec celle des soufis qui semblent avoir continué les premières et employer certains mots avec une signification analogue à ceux dont se servaient les disciples de Platon.... Le fakir, en prenant le titre de soufi, mit de la méthode dans ses pratiques et trouva, dans le renoncement au monde, la continence, la privation, l'humilité, la générosité désintéressée, le dévouement absolu à l'*idéal mystique*

1. MM. Coppolani et Depont. *Les Confréries religieuses musulmanes*, p. 79 sqq.

qu'il pratiquait, les premiers éléments de son enseignement ». C'est par certains « ravissements d'esprit » que le néophyte soufi reconnaît son mérite : c'est en observant en lui-même un premier état extatique qu'il se sent apte à s'élever « jusqu'au degré sublime où les 160,000 voiles qui enveloppent les secrets divins s'écartent et lui laissent voir l'Impénétrable », l'Ineffable des Néo-Platoniciens. Le soufi « s'abîme dans la vue de la beauté de l'existence de l'Un ». Or l'être « en union intime avec le Dieu ineffable, n'est-ce pas Plotin lui-même dépeignant son bonheur ? Les états ou stations des soufis sont synonymes de ce que Plotin appelle dans ses *Ennéades* les vertus politiques et les purifications », qui mènent à la vie angélique.

Nous allons voir combien l'aliénation mentale est intimement liée au fanatisme musulman ; mais est-il besoin d'ailleurs de prouver que l'extase religieuse, quelle qu'elle soit, est une manifestation de folie, un cas d'aliénation mentale indubitable ?

II

L'islamisme constitue une vaste organisation

religieuse, et le fractionnement politique du monde musulman n'a pas brisé son unité. Les confréries étendent leur réseau sur les villes, les campagnes et les déserts ; les émissaires de leurs grands chefs vont partout, respectés, redoutés, apporter la bonne parole ; l'Afrique septentrionale est ainsi non seulement entretenue dans la foi religieuse de ses ancêtres, mais encore stimulée sans cesse à une foi plus vive. Nous n'avons pas à faire ici le dénombrement des confréries musulmanes, à décrire leur organisation et leurs moyens d'action, à montrer leur importance politique : tout cela a été fait magistralement par de nombreux auteurs : MM. Brosselard, Hano-teau, Duveyrier, d'Estournelles de Constant, Mercier, pour n'en citer que quelques-uns, et tout récemment par MM. Coppolani et Depont, à qui nous avons déjà fait des emprunts et qui nous fournissent les détails les plus intéressants sur l'objet de notre étude.

Ce qui nous importe surtout, quoique tout soit lié, c'est la cause de ce mouvement religieux d'une intensité incomparable qui a conduit tant de milliers d'hommes au fanatisme le plus odieux. La religion musulmane est le produit de

la vie économique des peuples aujourd'hui rangés sous l'étendard du prophète, et aussi de la contagion morale qui a répandu au loin la psychose religieuse éclore dans certains centres.

L'Arabe, le Chaldéen, vit pauvre sous un ciel brûlant, il est voué à la course errante dans le désert, à la vie pastorale et nomade. Il n'a pas d'industrie, pas de commerce à proprement parler; les joies de la terre lui font défaut; le mysticisme lui est naturel: il tourne ses regards vers le ciel dont l'infini, la monotonie, la crudité, ajoutent à l'impression produite par la terre inculte et d'ailleurs inféconde. Il est ainsi conduit à se réfugier dans la contemplation, qui est pour l'âme ce que l'inertie est pour le corps; de son désespoir farouche naît son fatalisme, de la sombre unité de la nature qui l'entoure naît son monothéisme, et tout le reste de sa religion se résume dans ce mot: l'extase.

L'état extatique participe peut-être de ce délire des négations qui fait que certains persécutés se conçoivent comme disparus en tant que corps, comme privés de leurs organes, étrangers à la vie terrestre. Pour eux, rien ne leur est plus, il n'est plus rien. Le musulman n'est-il pas un

persécuté du destin qui dans son délire orgueilleux rêve de s'élever à la divinité en se laissant absorber par l'infinité de l'Un-tout ? S'il n'est pas atteint à vrai dire d'un délire systématisé de dénégation, du moins le néant l'attire, le fascine ; il est hypnotisé par lui. C'est qu'en effet, tout autour de cet être, c'est le néant social, le néant politique, le néant économique et presque le néant familial.

Il est dans un état constant de réceptivité morbide ; sa débilité physique, son inertie mentale, son ignorance, son aboulie le rendent éminemment suggestible. Or la suggestion est le fondement même de la contagion morale, un des phénomènes sociaux les plus remarquables de l'Islamisme.

Les croyants se réunissent en aussi grand nombre que possible dans un lieu de prières et lorsqu'ils ont répété plusieurs centaines de fois de monotones litanies, l'état hypnotique vient avec la fatigue extrême ; quelques-uns s'agitent dans une exaltation inconsciente ; enfin la folie gagne de proche en proche toute l'assistance et ce sont des danses, des vociférations, des luttres, des scènes sans nom qui se déroulent jusqu'au

moment où le dernier de ces fanatiques tombe anéanti à côté de ses compagnons plongés dans une ivresse stupide.

Du sein de cette foule hallucinée sortent des prophètes, des théomanes, des délirants dont l'état chronique est la même folie religieuse qui par intermittence agite la masse populaire. Ils font aisément des adeptes qu'ils entraînent à leur suite dans l'aliénation mentale. Ce sont les saints, les hérauts d'Allah dont les crimes restent impunis, dont les actions sont vantées au loin, dont la puissance est démesurément grandie par l'imagination collective, prompte à s'enflammer au récit de mystérieux prodiges.

Voilà bien les fous dangereux pour lesquels nous faisons une exception au début de cette étude, quand nous observions qu'en général les aliénés ne peuvent pas s'entendre, se concerter. Ceux-là sont tous d'accord; il n'y a chez eux ni refus d'obéissance aux envoyés des grands chefs de l'Islam, ni velléités d'indépendance. Le même fanatisme les inspire parce qu'il a chez tous la même origine; la même idée les dirige, se communique de l'un à l'autre grâce au même procédé. La contagion morale fait leur unani-

mité, l'hypnose fait leur « monoïdéisme », la religion fait leur force si redoutable et leur démence, folie éminemment sociale.

III

Les foules religieuses ont au plus haut degré les défauts de la foule. Ces défauts ont été signalés, tels qu'ils se présentent en général, par divers auteurs¹ ; au point de vue particulier auquel nous sommes placés, ce qui nous intéresse le plus c'est le mode de propagation des idées et des sentiments dans la masse des croyants et la contrainte qu'exerce ensuite sur chaque individu l'idée devenue collective, le sentiment devenu commun à tous.

On sait que l'intelligence de la foule est une intelligence inférieure, incapable de s'élever à de hautes conceptions ; que sa sensibilité est obtuse, ses passions violentes, ses réactions brutales. Pour qu'une idée, un sentiment, se répande dans la masse des esprits par voie de propagation imitative, il faut donc ou bien qu'il

1. Cf. Le Bon. *Psychologie des foules* (Paris, F. Alcan). — Tarde. *Foules et Sectes* (Revue des Deux-Mondes, novembre 1893).

soit d'ordre inférieur ou bien qu'il se déforme et se rabaisse. Les idées et les sentiments religieux de la foule seront en conséquence des idées grossières, des sentiments sans élévation. Parlez à la foule religieuse d'amour, de pardon, d'oubli des injures, elle vous comprendra, s'il s'agit pour elle d'être aimée, d'être pardonnée, d'être traitée avec justice et charité, et c'est pourquoi le christianisme a eu à son début dans les masses populaires tant de fervents adeptes. Mais s'il s'agit d'aimer autrui, de lui rendre le bien pour le mal, la foule ne vous entend plus. Parlez-lui de conquérir, de massacrer, de brûler, de tout soumettre à sa domination, de supprimer toutes les croyances qui ne soient pas les siennes; elle vous suivra avec enthousiasme; vous aurez au cri de « Vive Dieu ! » (cri absurde s'il en fut dans la bouche d'un croyant) le mouvement formidable des croisades du moyen âge, ou les dragonnades du règne de Louis XIV, ou les mouvements antisémitiques de nos jours.

Lombroso¹ considère avec raison de tels mouvements comme des « psychopathies épidémi-

1. *L'Antisémitisme*. Cf. H. Dagan. *Enquête sur l'Antisémitisme*.

ques des foules ». On peut les rapprocher de ceux qui sont inspirés par d'autres sentiments également « religieux » et vulgaires, tels que le sentiment d'espoir qui pousse des milliers de pèlerins dans les eaux du Gange, dans la piscine de Lourdes ou dans les mosquées de La Mecque. Que de troubles cérébraux résultent des uns et des autres ! On n'établira jamais le bilan psychopathologique des croisades du moyen âge ; mais il ne serait pas malaisé de nos jours de compter à peu près les victimes d'un mouvement religieux populaire. Nous avons cité ailleurs le cas de deux malheureuses jeunes filles parties de Russie pour venir en pèlerinage à Rome en passant par Lourdes. Les privations, les péripéties du voyage, l'exaltation religieuse qui les gagna peu à peu les fit délirer l'une après l'autre, et il fallut les interner dès leur arrivée à Rome.

Nous avons aussi indiqué plus haut, d'après le Dr Nina Rodrigues, les conséquences d'une épidémie de folie religieuse au Brésil. L'auteur qui nous la fait connaître lui assigne des causes sociales dont l'analyse nous paraît fort juste. Les sentiments grossiers, l'esprit enfantin, le caractère instable, les mœurs sauvages du « ja-

gunço » brésilien, sont relativement en opposition avec la religion chrétienne épurée, qu'on a vainement tenté de lui imposer : son besoin de foi religieuse, son goût superstitieux pour les fétiches et pour les faits d'apparence surnaturelle n'est pas satisfait ; sa tendance vivace et héréditaire aux conceptions religieuses de l'ordre le plus inférieur est en désaccord avec l'éducation qu'il reçoit. D'autre part la vie politique de la région du Brésil où s'est produite l'épidémie est très troublée ; les habitants sont débilités par les privations, rendus inquiets et méfiants par de nombreuses crises sociales. L'état d'esprit de Conselheiro est donc un produit direct de l'état d'esprit collectif ; son délire, ainsi que celui des déments qui sont devenus ses disciples « réfléchit les conditions sociologiques du milieu dans lequel il s'est formé. » L'apparition d'un prophète dans ce milieu, d'un halluciné se disant fils de Dieu et apportant une nouvelle formule religieuse, plus aisée à comprendre, mieux en harmonie avec les goûts de la foule et avec son grossier mysticisme, ne pouvait manquer en outre de provoquer l'apparition de nombreuses psychoses, de nombreux délires religieux. L'ébran-

lement subit des esprits, puis la répercussion de ce choc mental à travers les masses, enfin l'influence morbide de la foule sur certains individus, suffisent, partout où il existe des prédispositions générales, à engendrer des manifestations psychopathologiques du même genre.

IV

La religion chrétienne en tant que religion d'amour ne fut jamais vraiment populaire. D'après ce que nous avons dit plus haut, elle ne saurait l'être : l'amour d'autrui, le désintéressement, le sacrifice sans espoir de récompense ne peuvent être conçus que par des intelligences raffinées, sous l'impulsion de sentiments généreux. Mais le christianisme vulgaire peut être considéré, ainsi que toutes les autres religions, comme une religion de crainte et d'orgueil ; de crainte, en ce sens qu'il conçoit un Dieu redoutable, vengeur des injures qui lui sont faites en désobéissant à ses commandements, ne procurant du bonheur qu'à ceux qui l'apaisent et l'implorent ; — d'orgueil, en ce sens qu'il rapproche l'homme de la divinité, lui fait espérer la communion de tous les dévots au sein de

Dieu, lui permet même de se croire appelé à devenir l'élu du Seigneur.

Par ces côtés inférieurs, le christianisme s'est concilié de nombreux adeptes dans le peuple, tandis que s'oblitérait de plus en plus son beau côté, celui qui lui est propre cependant, qui eût mérité de devenir prépondérant et même de faire disparaître les deux autres. Par eux encore la religion chrétienne est devenue une cause de psychopathies : ce que l'on comprend aisément si l'on considère comme un principe de la psychologie des foules que, seuls les sentiments inférieurs et les conceptions grossières étant susceptibles de propagation dans le peuple, une institution sociale ne peut exercer d'action funeste sur les esprits faibles que par des défauts originaires ou acquis.

Ce fut d'abord la crainte religieuse qui engendra des troubles de l'esprit dans le monde chrétien. On a déjà dit que le moyen âge fut l'époque des démonopathies. La misère était grande dans le peuple, les famines fréquentes, la débilité physiologique générale. Sans doute, l'esprit n'était pas fatigué par les recherches scientifiques ou les préoccupations politiques : la vie

était simple, monotone ; mais l'ignorance quasi-universelle encourageait la superstition, et l'instruction exclusivement religieuse ne présentait guère d'aliment à l'imagination en dehors des conceptions bibliques d'un paradis presque inaccessible et d'un enfer toujours prêt à s'ouvrir sous les pas du pécheur¹.

L'Église était elle-même terrible pour les croyants : l'anathème, l'excommunication, le bûcher remplissaient de terreur les âmes religieuses. Les prédicateurs évoquaient sans cesse la puissance malfaisante du démon, prompt à profiter de la moindre défaillance pour perdre à jamais l'homme le plus juste et pieux. Et ce démon revêtait mille aspects ; comme l'a dit Michelet, il entrait dans le corps des animaux, des enfants et des femmes ; en vain on l'exorcisait, chassé sous une forme il reparaisait sous une autre, méconnaissable parfois, toujours tentateur. L'imagination populaire était tellement obsédée de l'idée du démon et de la crainte de l'enfer que ce ne sont, sculptées sur les portails des cathédrales du moyen âge, que longues

1. Cf. Marie. Archives de neurol., avril 1899.

théories de damnés, sarabandes infernales, danses macabres menées par tous les diables déchainés.

A l'idée d'artifices diaboliques se joignait, par suite de la persistance de croyances « païennes », et aussi par une conséquence naturelle des croyances populaires à cette époque, la conception de pratiques de sorcellerie, d'incantations mystérieuses, d'enchantelements et de délivrances féériques, de transformations bizarres des hommes en animaux, etc. Les sorciers et les loups-garous couraient les campagnes, répandant la terreur, distribuant les maléfices, d'un seul regard « jetant des sorts », « donnant des maladies » que seuls ils pouvaient guérir.

Aussi, la plupart des malades atteints de folie religieuse étaient-ils possédés du démon. Le diable parlait par leur bouche ; il leur faisait entendre les voix les plus terribles, les métamorphosait en loups, les torturait de mille façons, les agitait convulsivement.

Mais ce qui caractérise la folie religieuse du moyen âge et permet de la distinguer des formes modernes du délire de la persécution, de la folie mélancolique, de l'agitation maniaque, c'est son

aspect généralement épidémique. De nombreux auteurs signalent les épidémies de lycanthropie anthropophagique du xv^e siècle en Allemagne, la manie délirante des religieuses de Cambrai, les nombreuses danses de Saint-Guy qui, à partir de 1518, jetèrent l'effroi et l'horreur dans les populations.

En 1595, se produit en Lorraine une épidémie religieuse caractérisée par la fréquence des hallucinations individuelles et collectives. Des voix mystérieuses appellent au suicide, convient à la mort les malheureux qui croient entendre l'appel de la divinité compatissante, décidée à mettre un terme à leur existence douloureuse. On sait aujourd'hui que ces hallucinations auditives ou psychomotrices, qui font croire à des « voix », ne sont que le résultat de tendances et d'idées subconscientes, que la conclusion d'inférences formées hors de la claire conscience personnelle. Ce sont des phénomènes psychologiques d'une grande importance dans l'étiologie de l'aliénation mentale, puisque de ces hallucinations découlent un grand nombre d'illusions, de délires, d'accès de folie. Or l'origine des idées subconscientes est souvent sociale : des souff-

frances éprouvées en commun déterminent une inquiétude générale des esprits, des plaintes sourdes qui se répercutent dans toutes les consciences lentement affectées pendant plus ou moins longtemps par la triste « complainte ». Ainsi se généralise la prédisposition morbide, et soudain voilà qu'éclate aux yeux de l'observateur superficiel l'épidémie de colère, ou de démence, ou de manie, ou de suicide. Au xvii^e siècle, la démonopathie de Loudun, qui dure sept ans, de 1632 à 1639, gagne de proche en proche jusqu'au midi de la France, s'étend de village en village jusqu'à Louviers d'un côté, jusqu'à Nîmes et Avignon de l'autre. Comment ne pas admettre une longue période d'incubation antérieure à l'apparition d'un mal aussi uniforme ? La terreur religieuse, les idées fausses répandues par les personnes dévotes ou superstitieuses, les sentiments morbides exploités par les fanatiques qui maudissent toujours l'existence présente ou aperçoivent partout des œuvres du démon, des traces de son passage, peuvent seules ébranler les esprits, déjà las et tourmentés depuis plusieurs générations, y introduire des « idées fixes » ou plutôt des habi-

tudes morbides inconscientes de raisonnement, de pensée.

Comment donc nier que la folie religieuse du moyen âge a eu surtout des causes sociales, indépendamment de la religion elle-même, qui, sous sa forme la plus générale, considérée sous l'aspect qui lui est le plus défavorable, est incontestablement la première de ces causes sociales.

V

A partir du xviii^e siècle, comme l'a constaté M. Marie¹, la folie religieuse s'est complètement transformée. Il n'y a presque plus d'épidémies de lycanthropie ou de démonopathie², presque plus de possession par les mauvais anges³; la crainte du démon a considérablement diminué; ce n'est plus seulement le côté redoutable de la puissance divine qui apparaît aux yeux du peuple; l'orgueil s'est joint à la

1. *Loc. cit.*

2. Cependant M. Colin a signalé (Annales d'hygiène et de médecine légale, juillet 1881) une épidémie récente de folie religieuse en Italie : l'épidémie de Verzégus en 1871 éclata au sein d'une population pauvre et peu intelligente; elle fut si tenace qu'elle ne céda qu'à l'occupation militaire.

3. Le Dr Pierre Janet a signalé un cas récent de possession démoniaque. Cf. *Névroses et Idées fixes* (Paris, F. Alcan).

crainte ; les délires religieux seront désormais surtout des délires de théomanie.

Il faut assurément attribuer ce changement si important aux modifications considérables que subit le monde chrétien à la suite des guerres religieuses et des triomphes du protestantisme. Le clergé catholique avait perdu une partie de son prestige ; moins redouté, il avait pris à tâche de s'accommoder aux aspirations populaires, de s'adapter à ses fidèles, de se soumettre en partie à leurs exigences et non plus de les soumettre, ouvertement du moins, aux siennes. La religion demeurait intimement unie à la politique, mais comme auxiliaire du pouvoir civil et non plus comme souveraine ; elle s'imprégnait de l'esprit mondain et en perdant son austérité elle voyait dans ses mains plus débiles s'allumer bien plus rarement des foudres d'ailleurs impuissantes. Qui donc pensait au démon, sinon pour se demander s'il n'avait pas lié partie avec certains princes de l'Église ? Qui donc pouvait songer au Dieu terrible, quand les Jésuites le montraient si accommodant, si aisé à satisfaire, si prompt à tout oublier ?

Chez les catholiques le scepticisme en matière

de religion gagnait la majorité des esprits. Les institutions religieuses n'en subsistaient pas moins, la contrainte sociale s'exerçait sur tous les individus pour leur faire accomplir des formalités, des gestes qui ne comportaient pas d'intention, des actes conformes à la lettre bien que l'esprit eût disparu. Aussi la folie religieuse revêt-elle, dès cette époque, chez les catholiques, une forme distincte de celle qu'elle revêt chez les protestants.

Ceux-ci, en effet, plus attachés au vieil esprit religieux, proscrivaient le luxe, l'appareil théâtral, de plus en plus en honneur dans l'Église romaine. Ils recherchaient l'austérité, la pureté des intentions, tendant à faire du culte un mode intime de la conscience. Ils avaient banni la confession auriculaire, caractéristique du catholicisme et fondement de sa puissance occulte. La religion devenait affaire de l'homme avec Dieu sans prêtre pour intermédiaire.

Mais par là même le protestantisme ramenait au mysticisme. Il rapprochait la créature du créateur, au point de donner au croyant l'illusion d'une suppression effective de la distance qui les sépare : on sait que cette illusion est à la

base même de l'extase religieuse, est le point de départ de l'illuminisme, du délire prophétique.

Aussi, comme on l'a remarqué¹, la mélancolie religieuse devait-elle être plus fréquente chez les catholiques, à cause de préoccupations tout extérieures à la pensée religieuse proprement dite, se rapportant uniquement aux formalités du culte, à la confession incomplète, à la communion faite dans de mauvaises conditions ; tandis que chez les protestants l'exaltation maniaque, la théomanie proprement dite devait être la conséquence d'une manière toute différente de concevoir les rapports de l'homme avec Dieu. D'après Ellis, il y aurait moins d'aliénés par suite de préoccupations religieuses dans le monde catholique que dans le monde protestant, et cela à cause du libre examen, de l'absence de dogme précis chez les partisans du culte réformé, obligés de se faire par eux-mêmes une conviction dont l'importance est considérable. Mais le dogmatisme catholique n'est pas si grand, en fait, qu'il puisse rassurer les consciences troublées ou les esprits inquiets, et les délivrer de

1. Cf. M. Marie, *loc. cit.*

préoccupations religieuses, d'autant plus redoutables précisément pour la santé morale qu'il peut y avoir conflit entre les affirmations de l'Église et les convictions nées chez un fidèle de la réflexion ou de l'étude approfondie des questions religieuses.

C'est bien plutôt ce scepticisme de la foule catholique, que nous avons déjà signalé qui la met en général à l'abri de la folie religieuse à forme mystique. La foi beaucoup plus vive des populations protestantes, entretenue sans doute par la controverse, par l'examen continu des textes bibliques, mais due aussi à l'évolution naturelle de la pensée religieuse dans certaines nations, est la source du danger auquel échappent les populations catholiques.

Est-ce à dire que la folie religieuse ne soit pas aussi maligne en celles-ci qu'en celles-là, parce qu'ici elle a pour objet la forme et là le fond ? La religion n'agit jamais que par les sentiments troublés qu'elle suscite. Si le catholique ne craint plus les tentations du démon, il craint l'enfer ; comme hors de son église, hors des secours de sa religion il n'y a point de salut, il redoute de manquer au dernier moment du viatique indis-

pensable. La prière, la confession, la communion lui ont été indiqués comme les seuls moyens de salut ; on lui a dit qu'elles procurent même à l'avance l'indulgence du juge suprême ; l'accomplissement des actes de la vie religieuse importe donc au plus haut degré et peut faire l'objet de préoccupations morbides qui amènent la folie. Tout dépend d'abord de la fréquence et de l'intensité avec laquelle le croyant conçoit et désire le bonheur dans la vie future, conçoit et redoute les peines de l'enfer. Si son salut éternel l'obsède, on comprend aisément que le délire religieux s'empare de lui ; et si cette idée l'obsède, c'est par une néfaste conséquence de l'idée sociale de religion.

Son cas ne diffère donc pas au fond de celui du protestant que l'esprit religieux ambiant fait délirer dans un autre sens. Sans doute le protestant a plus d'orgueil, il est plus porté au délire des grandeurs, tandis que le catholique est plus porté au délire des persécutions. L'un prophétise, sermonne, évangélise ; l'autre prie, se recueille. La folie de l'un a un caractère plus contagieux, celle de l'autre un caractère plus individuel.

Mais il ne faudrait pas exagérer la différence. Il est des catholiques atteints de théomanie et il

est des protestants plongés dans une profonde mélancolie. Une forme très commune de la folie religieuse, et qui confine au délire des négations, par conséquent à la mélancolie, consiste en « idées d'indignité » : fréquemment, le malade se croit damné, a une « anxiété énorme » parce qu'il est persuadé que quelle que soit sa bonne volonté, il fera mal¹. Il y a, dans ces cas; ou bien une exagération des scrupules religieux qui provient de l'habitude prise par le malade de faire des examens de conscience minutieux en vue de la confession; ou bien exagération de l'idée chrétienne de chute, de déchéance morale après le péché originel. Il en résulte une attitude humble, contrite, que les médecins semblent ne pas avoir assez soigneusement distinguée de l'attitude des mélancoliques et des persécutés, beaucoup plus orgueilleux, vaniteux et égoïstes dans leur apparente modestie.

VI

Si les excès morbides de la religiosité particulière sont, comme nous l'avons vu, intimement liés à la religiosité générale, celle-ci à son tour

1. Cf. Trénel. Archives de neurologie, 1898.

est connexe des conditions politiques et économiques d'existence.

Les campagnes les plus pauvres fournissent à l'heure présente le plus grand nombre des aliénés mystiques internés dans les asiles publics. Sans doute, il ne faut pas en conclure que la folie religieuse n'existe que fort peu dans les classes aisées de la population des villes ; car la bourgeoisie conserve ordinairement au sein de leur famille ses aliénés les moins dangereux, qui échappent par là même aux moyens ordinaires d'investigation en vue de la statistique morbide. Cependant, il est une raison de croire au développement exceptionnel des délires religieux dans les campagnes pauvres, celles précisément qui offrent le moins de prise à la paralysie générale : c'est que toujours les épidémies de folie mystique, les cas les plus remarquables du même genre, ont fait leur apparition dans des régions sans prospérité économique, sans grandes voies de communication, sans production industrielle, sans activité commerciale, dépourvues de moyens d'instruction et d'éducation populaires.

Si l'air y est pur, l'atmosphère morale, aussi

indispensable à l'homme que l'atmosphère physique, y est étrangement confinée, parfois même viciée. Les privations, le défaut d'hygiène peuvent en débilitant le corps avoir une part dans l'influence débilitante que subit l'âme ; mais cette néfaste influence est surtout exercée par les préjugés, les superstitions, les sottes haines qui en découlent, les impulsions morbides nées d'une férocité que réveillent les passions brutales, surgissant d'elles-mêmes à la faveur de l'inertie intellectuelle.

Quand la raison sommeille, la foi absurde s'éveille, dans une collectivité comme dans un individu. Et quand l'absurdité se généralise, quand la légende remplace l'histoire, quand les hommes ignorants, loin de reconnaître leur ignorance, s'unissent pour proclamer l'erreur vérité, pour affaiblir encore en chacun d'eux la mentalité déjà défaillante, est-il étonnant que quelques-uns d'entre eux, las d'une vie aussi difficile, d'un labeur aussi ingrat, de tant de privations, d'une si grande misère, tournent leurs regards vers le ciel et laissent leur imagination malade errer à l'aventure, amplifier le thème que la religion leur fournit ?

CHAPITRE VII

Les maladies mentales et la pathologie sociale.

I. Un état social morbide ne peut qu'avoir une influence nefaste sur l'aliénation mentale. Est socialement morbide tout ce qui est en contradiction avec un système stable de tendances sociales. Il y a une éducation morbide.

II. L'instabilité sociale et la désagrégation sociale ont pour résultats des guerres, des grèves, des luttes politiques et économiques qui peuvent amener des prédispositions héréditaires à la folie.

III. Elles ont surtout pour effet un trouble moral chez l'individu. C'est la « folie morale » décrite par Lombroso, l'aliénation mentale criminelle.

IV. Les attentats à la pudeur, les perversions du sens génital sont dus, tout comme le suicide, à un état de désintégration sociale et d'instabilité mentale.

V. C'est en définitive l'état social anormal qui rend dangereuses pour la santé morale les exigences de la civilisation.

I

Jusqu'à ce point de notre étude, bien que nous ayons souvent signalé des faits socio-pathologiques, nous n'avons pas recherché explicitement les rapports de la pathologie mentale et de la pathologie sociale. Il semble cependant que rien n'est plus propre à déterminer des troubles psychiques que le trouble social, s'il est vrai du moins que l'aliénation mentale ait des causes

sociales ; ce que nous croyons d'ailleurs avoir suffisamment montré jusqu'ici.

En quoi consiste essentiellement un état socio-pathologique ? Les sociologues l'ont parfois recherché¹ et nous nous contenterons de rapporter ici ce qui nous semble résulter des recherches déjà faites. Un état socio-pathologique est en désaccord avec le système stable des tendances sociales qui déterminent l'évolution normale d'une collectivité donnée. S'il y a des faits socio-pathologiques, c'est qu'il existe un défaut général de coordination ou de systématisation des forces et des fonctions sociales ; c'est que celles-ci relèvent de divers systèmes différents, plus ou moins incompatibles, qui tous tendent à se réaliser intégralement ou à se maintenir, et qui par conséquent déterminent la lutte pour l'existence entre types sociaux opposés autrement que par une contrariété dialectique. Cette lutte, quand la société en est le théâtre, fait les dissensions politiques, les conflits économiques, les dissentiments religieux ou esthétiques ; — quand c'est

1. Cf. de Lilienfeld. *La pathologie sociale* (Biblioth. de Soc. intern.). Durkheim, *Le suicide* (Paris, F. Alcan). Duprat, *Science sociale et démocratie*.

dans l'individu même qu'elle se produit, le sujet est « tiraillé » en divers sens, entraîné tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, obligé de sacrifier souvent à regret une partie de ses désirs au triomphe d'autres désirs, rendus prépondérants en lui par leur triomphe antérieur dans la collectivité ou par leur conformité à la logique du système prévalent.

Il n'y a pas de système social parfait. Quand un système entier se trouve par hasard réalisé, il est instable. Presque universellement, dans l'humanité, on constate à la fois *instabilité sociale* et *désagrégation sociale*, ou *défaut d'intégration sociale*, selon qu'une nation, une collectivité, est en voie de décadence ou en voie de progrès. Il y a progrès quand l'état suivant présente sur l'état précédent l'avantage d'être plus systématique ou de réaliser plus complètement ce qui est conforme à un système normal. Il y a décadence dans le cas contraire.

La désagrégation sociale ne se manifeste parfois qu'aux yeux de l'observateur perspicace : c'est qu'elle consiste en une décomposition lente des organismes sociaux sous l'influence de certaines forces, qui dissolvent les sentiments indis-

pensables au progrès ou à la conservation de ces organismes. Parmi les forces ou phénomènes sociaux susceptibles d'exercer cette action néfaste, on peut signaler, dans nos sociétés modernes, l'éducation, prise dans le sens le plus général du mot, quand elle est mauvaise, la prostitution et l'art malsain.

D'autre part, il est des troubles évidents par lesquels la désagrégation sociale se manifeste : les révoltes, les séditions, les complots, les guerres de toutes sortes, les grèves, les scandales, etc. Tous ces faits ont pour conséquences, parfois éloignées, des troubles de l'esprit, des maladies mentales.

L'éducation, de nos jours, est faite non seulement par la famille et par l'école, mais par la rue, l'atelier, le cercle que l'on fréquente, et de plus en plus par le journal. La presse est d'autant plus puissante, en effet, qu'au lieu d'être ainsi qu'au début, comme le remarque M. Tarde, l'expression de l'opinion publique, le simple écho de l'esprit collectif, elle est devenue un des facteurs les plus importants de cette opinion publique, un des tyrans les plus obéis de cet esprit collectif. Or si elle comprend quelques publica-

tions intéressantes, vraiment instructives, qui accomplissent, délibérément ou non, une œuvre moralisatrice et remplissent véritablement une fonction sociale, elle admet aussi une multitude de publications malsaines qui périodiquement déversent l'injure, la calomnie, troublent les consciences, bouleversent les croyances, émusent la sensibilité, exaltent les passions, glorifient les vices, enseignent la pire indulgence pour les égarements de la raison. L'homme d'un seul journal est bien pire que l'homme si redouté d'un seul livre ; quand ce journal est dangereux, son lecteur assidu, qui ne pense plus que par lui, devient dangereux. Que d'articles de presse, que de récits parfois fantaisistes ont égaré le jugement d'esprits faibles, ont déterminé, chez des prédisposés aux psychopathies, soit des impulsions, soit des obsessions et des crises de vertige mental ou moral ! M. Tarde a d'ailleurs signalé avec vigueur dans une lettre ouverte à M. Buisson ¹ les rapports de la crise actuelle de la moralité avec l'action dissolvante de la « basse presse ».

1. Publiée par les Archives d'anthropologie en 1897.

L'éducation, si précieuse quand elle transmet aux générations nouvelles les acquisitions scientifiques et morales des générations antérieures, met comme un venin dans le cœur et comme un poison dans l'esprit, quand lentement, par des insinuations perfides, elle tend à détruire le respect de ce qui est bon et vrai, à « détraquer » l'intelligence, à affoler la sensibilité, à donner l'habitude des sophismes ou même de la déraison. N'oublions pas que notre esprit est en grande partie tout au moins un produit de l'expérience et de l'éducation ; nous conviendrons d'autant plus facilement qu'il est aisé à une éducation de détruire la synthèse qu'une autre éducation a contribué à réaliser.

La fréquentation des prostituées, dans laquelle beaucoup de jeunes gens à notre époque semblent se complaire, est un de ces tristes moyens d'éducation morbide qui ne peuvent qu'abaisser le niveau intellectuel et moral de la classe sociale dans laquelle ils sont devenus comme une pratique habituelle. Si dans l'antiquité grecque quelques hétaires furent capables de favoriser l'essor du génie et du talent chez les hommes qui les fréquentaient, parce qu'elles étaient des femmes

d'une intelligence cultivée et qu'à cause de la liberté relative dont elles jouissaient, elles pouvaient s'élever au-dessus du niveau intellectuel moyen de leur sexe, il n'en saurait être de même dans nos sociétés modernes. La plupart des demi-mondaines et toutes les prostituées de bas étage sont des êtres inférieurs, dont l'abjection morale égale la paresse intellectuelle et l'inertie au point de vue pratique. Elles ont toutes sortes de vices qui les rapprochent des criminels ; on sait d'ailleurs combien nombreuses sont celles qui commettent de graves délits ou aboutissent à la folie ; la paralysie générale et la démence les guette.

Si l'immoralité et la folie ne sont pas contagieuses à rigoureusement parler, bien que le terme « contagion morale » soit à bon droit très usité, du moins il est indiscutable que la fréquentation des êtres immoraux ou prédisposés à la folie est néfaste aux esprits faibles. Le commerce des prostituées en outre éloigne du foyer familial, de la vie saine et normale, au sein de laquelle seulement un être social trouve les conditions indispensables à son équilibre mental. Ce commerce ajoute donc à la débilité physiologique la débilité psychologique, et à l'instabilité

mentale une déchéance morale et sociale : il n'en faut pas davantage pour préparer le règne de la folie.

L'art malsain est à l'esthétique ce que la prostitution est à l'amour. Or l'artiste, nous l'avons dit plus haut, est déjà prédisposé par son tempérament et par les exigences mêmes de l'art aux hallucinations, aux exagérations maladives ; si la perversité des conceptions et des joies vient encore ajouter au malaise de son esprit, le danger n'est-il pas beaucoup plus grand ? Par artiste, nous pouvons entendre aussi bien celui qui apprécie les œuvres d'art et en jouit que celui qui les crée : l'exaltation de certains hommes en présence d'une œuvre belle égale parfois celle de l'auteur ; elle présente les mêmes dangers quand elle a un principe immoral.

II

Tout conflit social est également redoutable pour la santé de l'esprit. Nous avons vu précédemment soit les inconvénients de la vie militaire et les accidents psychopathologiques entraînés par les manœuvres pénibles et par les guerres, soit les dangers de l'émigration. Mais

une lutte politique, comme celle qui met sans cesse aux prises les Anglais et les Irlandais, ne diffère pas essentiellement d'une guerre ; et M. Robertson, dont nous avons déjà cité l'ouvrage au début de cette étude, a dit avec raison que si les Irlandais sont actuellement versatiles, incapables de se gouverner eux-mêmes, s'ils présentent une sorte de débilité congénitale de l'esprit, ils le doivent aux incessantes tracasseries de leurs souverains, les Anglais, et à la continuelle oppression dont les néfastes effets semblent se transmettre héréditairement.

Les luttes économiques qui donnent naissance aux grèves, aux mouvements populaires, et qui, d'après Karl Marx, sont les causes déterminantes des révolutions politiques et de tous les bouleversements sociaux, ne peuvent manquer, en entretenant un grand nombre d'esprits dans l'effervescence, en multipliant les préoccupations, les craintes et les maux, d'amener des troubles de l'esprit. Nous avons amplement développé plus haut les rapports de la paralysie générale et de notre régime économique. Or, ce régime n'est si désastreux qu'à cause de la désintégration sociale, du défaut d'harmonie morale dans les intérêts

et les tendances, de systématisation rationnelle des entreprises.

Le malaise économique vient aussi de l'instabilité sociale qui fait que le devenir collectif est plein d'imprévu, d'événements accidentels, de brusques solutions de continuité. Celles-ci, comme nous l'avons dit précédemment, désespèrent les plus débiles, incapables de s'adapter successivement à des milieux si variés, et les acculent souvent ou au suicide ou à la folie.

III

Si l'état psycho-pathologique et l'immoralité chez un individu doivent être distingués, surtout parce qu'il peut y avoir une systématisation psychique à la fois normale et immorale, l'état sociopathologique ou antisocial et l'immoralité chez l'individu peuvent du moins s'identifier. On ne peut séparer la morale de la sociologie, car tous les devoirs de l'homme sont des devoirs sociaux et toute morale humaine est une morale sociale. Être antisocial, c'est donc être immoral ; c'est ne pas vouloir remplir les obligations qu'il est rationnel, qu'il est moral, de remplir quand on appartient à une société délinée.

Le « fou moral » est un être antisocial chez qui l'immoralité est devenue folie et chez qui la folie détermine l'action criminelle. Sans adopter la doctrine qui fait de tout criminel un aliéné, on peut, pour expliquer le passage de la criminalité à la folie, reconnaître avec Lombroso combien est étroite la parenté de l'aliéné avec le délinquant, qui n'est pas délinquant d'occasion, mais bien « criminel-né ».

Les criminels, dit le savant italien¹, « ont en commun avec les aliénés la violence et l'instabilité de certaines passions, l'insensibilité affective assez fréquente, l'insensibilité physique plus fréquente encore, le sentiment exagéré du moi ». Le criminel, il est vrai, « ne peut vivre sans compagnons » tandis que l'aliéné préfère la solitude, mais cela ne fait que mieux marquer le caractère asocial ou antisocial de l'aliéné. Comme le criminel et la prostituée, les fous ont une « imagination dérégulée, une vanité exubérante, une sottise irritable... Leur langage en est une preuve manifeste, avec son abondance de tropes, ses métaphores hardies, ses homophonies sans nom-

1. *L'homme criminel*, trad. Regnier et Bournet, p. 373.

bre, ses jeux de mots, ses calembours, son lyrisme d'idées qui déroutent un froid observateur¹.»

D'ailleurs, manquer de sens moral, c'est manquer de cette volonté raisonnable, de cette puissance qui fait que l'on est maître de soi-même et qu'on n'agit pas directement sous l'influence de ses passions. Quand la raison et la volonté font défaut dans la pratique, comment ne seraient-elles pas tout près de faire défaut dans la spéculation? L'esprit est un, et ses facultés ne sont pas des entités distinctes dont les unes peuvent rester saines tandis que les autres sont malades. L'attention volontaire, la puissance de coordination, fondement de l'unité synthétique de l'esprit, est aussi nécessaire à l'exercice de l'intelligence qu'à la pratique proprement dite. L'incoordination des tendances si remarquable chez le fou moral, l'impulsif, le violent, le passionné, le criminel, n'est-elle pas la cause du désordre des pensées, de l'incohérence des discours? L'absence de tendances dominatrices stables et caractéristiques d'une personnalité, qui

1. *Op. cit.*, p. 479.

constitue l'absence même de caractère, est, comme l'a dit M. Ribot, et comme nous l'avons montré dans notre étude sur l'Instabilité mentale, le point de départ de toute psychopathie. Ce défaut de caractère est sans doute le plus souvent congénital, mais il n'est pas primitivement irrémédiable ; il ne le devient que sous une double influence : celle qu'exerce l'individu indulgent pour lui-même, sur son propre moi, et celle qu'exerce la société, le milieu social, quand il déprime l'individu, le désespère, le démoralise.

Le déséquilibre moral naît d'un défaut d'adaptation, aux conditions même de l'existence sociale. Quelle que soit l'opinion que l'on professe au sujet des règles morales, on ne peut se dispenser d'y voir des commandements sociaux, des prescriptions de la collectivité imposant à l'individu une conduite définie. Or, dans les conditions actuelles de la vie sociale le dogmatisme, qui avait fait la moralité factice et essentiellement passagère des siècles passés, à quelques exceptions près, a fait place au scepticisme ou du moins à un esprit de libre examen qui rend la moralité à la fois plus difficile et plus méritoire.

Il n'y a plus unanimité sur les préceptes de la

morale ; l'émancipation des intelligences a fait de chacun de nous un juge responsable du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Nous nous sommes accoutumés à considérer l'adage : « *vox populi, vox Dei* » comme l'expression d'un préjugé, le sens commun comme un oracle souvent trompeur, les règles traditionnelles comme autant de contrefaçons des règles rationnelles. Nous aurions tort de nous en plaindre outre mesure : l'homme libre doit se conduire selon les prescriptions de sa raison et affranchir le plus possible sa conscience morale du joug imposé par le dehors. Cependant il n'y a rien de rationnel qui ne puisse être universellement reconnu comme vrai, et le criterium pratique, objectif, de la moralité, restera toujours la conformité à des règles posées par la collectivité. l'accomplissement de devoirs sociaux.

Si le doute atteint ces règles, si ces devoirs n'apparaissent plus comme des impératifs catégoriques, mais simplement comme des obligations passagères, discutables, auxquelles on peut se soustraire sans encourir la réprobation universelle, dans quelle détresse se trouveront les cerveaux malades, les esprits faibles toujours en

quête d'un guide, d'un appui ! Le résultat de l'instabilité et du manque de précision dans les règles de la conduite sera chez eux ce qu'on a appelé la « folie morale ».

Il y a des degrés dans la « folie morale » : tantôt l'intelligence reste entière, mais les tendances altruistes, le sens de l'équité, l'amour du bien, le jugement moral ont disparu ; tantôt les raisonnements sont faux et les actes résultent des déductions erronées tirées de principes absurdes. Que la moralité soit innée à l'homme, du moins en tant que tendance générale à la bonne conduite, ou bien qu'elle lui soit devenue comme un patrimoine héréditaire, il y a incontestablement, sinon un « sens moral », du moins une sorte « d'instinct moral », plus impérieux chez les uns que chez les autres, mais qui chez tous doit être le point de départ de la sociabilité normale. Pour que cet instinct s'actualise, se précise en tendances morales bien définies et engendre des actes convenables, il faut que viennent le renforcer la réflexion personnelle et la contrainte extérieure. Si l'intelligence est débile, il manque d'une confirmation nécessaire ; si l'intelligence est vive, mais si le sujet en fait usage

sans tenir compte des influences moralisatrices qu'il subit, ou sous l'action d'influences démoralisatrices, il se pervertit. Dans le premier cas, faible, incertain, le « sens moral » ne guide pas le sujet dont la conduite est équivoque, plutôt amoral que immoral. Dans le second cas, les instincts moraux sont devenus des instincts immoraux, antisociaux, des impulsions au crime, des tendances perverses qui cherchent à s'étayer sur toutes sortes de sophismes et qui parfois ruinent l'intelligence même.

Le criminel-né de Lombroso est un dégénéré chez qui la folie morale est héréditaire, du moins pour autant que des instincts pervers définis peuvent être héréditaires. Depuis plusieurs générations, ses ascendants se sont affranchis du joug de la raison et de la contrainte sociale ; ils lui ont transmis non pas même un sens moral débile, mais plutôt une forte tendance générale à l'accomplissement d'actes universellement réprouvés par les êtres raisonnables. Le nombre croissant des criminels-nés ne peut être que l'indice d'une « désintégration sociale » depuis longtemps commencée, d'une absence prolongée de cette inhibition normale que la société fait

peser sur certaines tendances de l'individu, quand les sentiments de sociabilité sont très puissants chez ce dernier.

Certains crimes monstrueux semblent même attester une régression générale vers des formes de la vie barbare ou de la vie sauvage. Tel est le « dépeçage criminel » quand il a pour but non de faire disparaître toute trace du crime par la dispersion des restes de la victime, mais simplement la satisfaction d'instincts cruels, sanguinaires. Le D^r Nina Rodrigues a observé ce genre de crime au Brésil, chez les métis qui présentent en général un caractère très marqué de férocité atavique, chez qui l'évolution semble se faire à rebours et rapprocher de plus en plus les générations nouvelles de leurs barbares ancêtres.

C'est de même à un état social particulier qu'il faut attribuer le développement de la folie morale homicide, anarchiste, dans certains pays. L'Italie n'est pas seulement la patrie de l'anthropologie criminelle, c'est peut-être, en ce moment de la civilisation européenne, le pays le plus cruellement frappé par la criminalité et la folie morale ; ses sociologues ne cessent de jeter

des cris d'alarme qui ne semblent que trop justifiés. Les enfants criminels y sont d'une précocité surprenante, les suicides y abondent, les attentats contre les personnes et les biens, contre la pudeur, y sont fréquents. Mais il ne faut pas oublier que la misère y est profonde en certaines régions, que le désordre politique y est continuel, que l'insécurité est partout et qu'une politique néfaste perpétue les causes d'agitation, d'inquiétude, de malaise économique et moral. Les excitations à la révolte, à la guerre civile, à la réaction violente, troublent certains esprits au point de leur faire oublier leurs devoirs, de leur faire perdre parfois pour toujours la notion indispensable du juste et de l'honnête.

Quant aux impulsions morbides, homicides ou autres, lorsqu'elles ne résultent pas d'obsessions dont nous avons déjà parlé, elles dénotent une grande instabilité mentale correspondant en général à l'instabilité des principes sociaux, aux difficultés d'adaptation de l'individu à un milieu trop complexe et trop changeant.

S'il fallait voir dans tout criminel un fou moral ou un épileptique, notre tâche serait maintenant de rechercher les causes sociales du crime

sous ses différents aspects : vol, homicide, diffamation, attentat à la pudeur, etc. Il ne serait pas sans doute malaisé de retrouver la passion sous chacune de ces formes criminelles et de montrer les rapports de la passion chez l'individu avec les imperfections de son milieu. Mais ce serait raisonner en prenant pour point de départ une hypothèse et non des faits. Contentons-nous de l'observation des aliénés criminels, sans émettre l'opinion, peut-être juste d'ailleurs, que tous les criminels sont plus ou moins aliénés.

Lombroso et les auteurs qu'il cite¹, Ardu, Morrison, Semal, ont surtout recherché le rapport inverse de celui que nous aurions ici intérêt à établir : tandis que nous recherchons et que MM. Fenayrou et Ramadier² nous fournissent le nombre des criminels parmi les aliénés, Lombroso nous signale le nombre considérable d'aliénés rencontrés en divers pays parmi les criminels : ce qui tend surtout à démontrer l'influence de la folie sur la criminalité en général. Mais la folie criminelle nous paraît constituer un genre à part de

1. *Nouvelles recherches de psychiâtrie et d'anthropologie criminelle*. Traduct. française (Paris, F. Alcan).

2. *Annales médico-psychol.*, 1898.

folie qu'il est illégitime de confondre avec la manie et la mélancolie. Conformément d'ailleurs aux indications de Lombroso, nous faisons de la « folie morale » une entité morbide distincte, correspondant à tous les cas d'aliénation mentale qui consistent essentiellement en une tendance au crime accompagnée d'actes, tendance morbide, irrésistible, déraisonnable, insensée et entraînant toute une série de troubles de l'esprit.

Nous nous posons dès lors le problème des rapports de cette « folie morale » avec le milieu social au sein duquel elle prend naissance. Pour les fous-criminels de l'Aveyron, la solution est favorable à notre thèse générale.

Sur 284 malades internés à l'asile de Rodez en 1897¹, on trouvait 93 criminels provenant du département de l'Aveyron : un atteint de délire systématique, trois d'épilepsie, neuf de démence, deux de dégénérescence mentale, vingt-quatre d'imbécillité, cinquante-quatre de débilité mentale. Le rapport du nombre des délinquants au nombre des malades dans chaque série était particulièrement élevé pour l'imbécillité (6/7) et

1. Cf. le rapport présenté par MM. Ramadier et Fenayrou (Annales méd. psych., 1898).

pour la débilité mentale (9/44) ; il était particulièrement faible pour l'épilepsie (1/10). Les motifs des actes délictueux étaient futiles, les mobiles puérils, les actes en eux-mêmes absurdes.

Or, le département de l'Aveyron est remarquable entre tous, d'après MM. Ramadier et Fenayrou, par le défaut d'instruction, la rudesse des manières, l'amour intense de la propriété, la méfiance excessive de ses habitants à l'égard des étrangers et même les uns à l'égard des autres. Si l'aliénation mentale criminelle y est proportionnellement plus marquée que dans la plupart des autres régions de la France, il faut donc l'attribuer à des causes sociales bien définies et en particulier au caractère de la population.

M. Garnier attribue à l'alcoolisme 37 et demi pour 100 des 8,439 cas de folie criminelle qu'il a constatés au Dépôt de la préfecture de police, de 1886 à 1888. L'agitation politique est cause d'un certain nombre de cas de folie délinquante. Quant aux 1,465 cas attribués par M. Garnier à la « dégénérescence mentale » et aux 999 cas attribués à la paralysie générale, soit un peu moins du tiers des cas observés, ils peuvent vrai-

semblablement être tous rattachés à des causes sociales. La désignation « dégénérescence mentale » ne saurait en effet constituer une indication précise ; elle ne fait que mieux montrer par son manque de précision qu'il a été impossible de confondre la folie morale avec les autres formes bien nettes d'aliénation mentale.

IV

Les attentats à la pudeur, les crimes qui se rattachent aux passions humaines dérivées de l'instinct sexuel, sont fréquents dans la « folie morale ». M. Féré prétend¹ que les perversions sexuelles se développent sous l'influence de l'éducation, de l'imagination brochant sur certains faits d'imitation. D'après lui, ce qui fait que ces anomalies existent chez les hommes et non pas chez les animaux, c'est que les conditions sociales de l'existence des premiers varient considérablement et diffèrent presque radicalement de celles des seconds.

Havelock Ellis signale dans l'éducation, en ce qui concerne les instincts sexuels, des défauts

1. Archives de neurologie, avril 1898.

dangereux et parfois des inconvénients graves. On pourrait relater en effet de nombreux délits dus à un manque d'éducation ; et il est hors de doute que la « résistance commandée par certaine éducation aux instincts sexuels » est bien faite pour favoriser une transformation des tendances naturelles en des sentiments perversis qui peuvent être le principe d'actes délictueux.

Parmi les jeunes filles qui conçoivent du dégoût pour le mariage, qui ont une aversion morbide pour ce qu'on leur a représenté d'ailleurs comme un acte foncièrement immoral, est-il étonnant qu'on en trouve qui aboutissent au crime ou au suicide dans des accès de folie ? Certaines n'éprouvent que du dégoût pour leurs amies qui se marient : ce qui est déjà l'indice d'un caractère pathologique et antisocial assez nettement marqué ; d'autres, après quelques années ou quelques mois de mariage commettent des attentats sur leurs enfants ou sur leur mari et, internées, subissent l'évolution d'une folie érotique ou mystique dont l'acte sexuel fournit le thème fondamental.

Peut-être ne suffit-il donc pas de donner l'ex-

plication que Lombroso ¹ fournit de la folie morale dans des cas d'attentats à la pudeur, de satyriasis, d'exhibitionnisme ou d'érotisme, et de les ramener avec lui à l'épilepsie larvée. Les diverses formes prises dans les différents milieux par le sentiment social de la pudeur fourniront vraisemblablement une explication complémentaire.

Le sentiment de pudeur semble né en réaction contre les formes brutales, animales, immorales sous lesquelles se manifeste parfois l'amour. C'est un produit de la pensée raisonnable et c'est pourquoi il est inconnu des animaux, plus ignoré des sauvages que de l'homme civilisé. C'est aussi un produit de l'évolution sociale, et c'est pourquoi la pudeur est presque innée à la jeune fille. c'est pourquoi aussi le sentiment de pudeur peut être totalement détruit chez la femme, presque ignoré de l'homme.

Les traditions sociales donnent au sentiment de pudeur ce qu'on peut appeler sa matière, c'est-à-dire ce qui l'étend à tel ou tel objet, ce qui le fait porter sur tel ou tel acte, tel ou tel

1. *Op. cit.*, p. 172.

point de la personne. A certaines époques, le sentiment de la pudeur est par conséquent plus exigeant ; la « conscience sociale » l'éprouve avec plus d'intensité et réproouve avec plus d'énergie les actes qu'elle juge impudiques. Il y a ainsi une lutte continuelle entre la conception sociale de l'amour et la conception sociale de la pudeur.

Dans l'antiquité la pudeur n'était pas ce qu'elle est de nos jours ; chez les peuples où la polygamie est la règle, il est évident que la pudeur ne peut être ce qu'elle est dans notre civilisation, à la base de laquelle se trouve la monogamie. De plus, la conception chrétienne de l'amour, la glorification de l'ascétisme, puis les coutumes chevaleresques du moyen âge ont, malgré de fréquentes transactions, contribué à rendre la femme plus attentive à son maintien, à la décence de son vêtement et de ses mœurs, l'homme plus respectueux de la femme, plus soucieux d'éviter tout ce qui peut froisser la sensibilité féminine, tout ce qui peut porter atteinte à la pureté de la jeune fille, pureté considérée comme un idéal moral.

Le sentiment qui en est résulté est précisé-

ment en contradiction avec la brutalité naturelle de l'instinct sexuel. Il y a opposition entre la pudeur et la vivacité des sentiments amoureux, l'intensité des désirs érotiques. Il s'ensuit qu'à certaines périodes la société se relâche de sa sévérité à l'égard des actes qui portent atteinte aux sentiments de délicatesse et de respect de la femme ; la littérature reflète ce relâchement et l'accentue ; la presse, de nos jours, devient immédiatement plus licencieuse et pornographique, le théâtre devient plus ouvertement audacieux pour tout ce qui touche à la peinture des mœurs obscènes. Tant d'influences agissent sur les esprits débiles pour les déterminer à exagérer encore le cynisme des mœurs et les amener aux actes délictueux en même temps qu'à la déraison.

Inversement, il arrive parfois que le sentiment de pudeur s'exagère, que l'ascétisme est ouvertement prêché et accueilli avec faveur dans certains milieux, donné en exemple à la jeunesse. De cela même résulte un déséquilibre moral, une lutte sociale entre l'érotisme collectif et la tendance collective à l'exagération de la pudeur. Nous avons dit plus haut quel en est, d'après Ellis, le

résultat funeste. Ici encore, les crimes qui résultent de perversions de l'instinct sexuel ne sont pas tant des faits purement individuels que des faits à causes sociales ; et la folie morale qui est la raison immédiate de tels crimes trouve ainsi dans des phénomènes sociaux une légitime explication.

Il est inutile d'ajouter qu'il en est de même de tous les « crimes professionnels », quel que soit leur mobile, et de toutes les manifestations de la « folie morale » en général.

V

De ce dernier chapitre ne résulte-t-il pas que les causes sociales de la folie tendent à se laisser ramener aux conséquences variées d'un état social anormal ? M. Durkheim ¹ a attribué le suicide à la désintégration sociale ; nous avons cru devoir ajouter ailleurs à cette explication sociologique une explication psychologique du suicide fondée sur l'instabilité mentale. Il en est donc de la folie comme du suicide. C'est un phénomène mixte qui a des causes biologiques, des

1. *Le Suicide* (Paris, F. Alcan).

causes psychologiques et des causes sociologiques ; mais au premier rang de ces dernières il faut placer l'imperfection de la vie sociale qui oblige l'individu à faire un effort incessant, souvent vain, toujours débilitant, pour trouver ce qu'il doit rechercher, ce qu'il est dans la nature de l'homme en général et de l'être social, appartenant à une société donnée, de rechercher, de désirer, de vouloir.

C'est cette même imperfection qui fait que certains individus recherchent ce qu'il n'est ni d'un être humain en général, ni d'un être social déterminé de désirer. Il y a trop d'« anomie » et trop de contrainte irrationnelle à la fois, dans notre organisation collective, pour que la santé humaine puisse être bonne, au moral, au moins autant qu'au physique.

Trop de règles nuisent à l'essor de l'intelligence ; pas assez de lois, pas assez de systématisation nuit à la santé morale. La stabilité complète est la négation du progrès ; dès qu'il y a instabilité, il y a difficulté d'adaptation et danger pour l'esprit.

En général, tout agent de réaction, tout fait qui contribue à la régression collective vers des

formes politiques, économiques, sociales, moins systématiques, contribue aussi à la ruine du sens moral, et non seulement à la régression individuelle vers une moralité et une sociabilité moindre, mais encore à une diminution de l'énergie indispensable à la sensibilité, à l'intelligence, à la volonté normales.

Parce que l'individu n'est pas simplement un être biologique ou un être psychologique, mais encore, et essentiellement, comme l'avait bien vu Aristote, un être social, parce que la conscience sociale n'est rien en dehors des consciences individuelles et sans l'existence en la partie sociale de chacun de nous, de sentiments collectifs, d'idées communes, le sort de la société et celui de l'individu sont intimement liés. Tout trouble social est susceptible d'entraîner un trouble mental.

CHAPITRE VIII

Thérapeutique sociale de la folie.

I. Des conclusions pratiques s'imposent. La folie n'est plus considérée comme un mal mystérieux et incurable. On ne recherche ses causes que pour mieux établir les moyens de guérison ou d'amélioration. La thérapeutique biologique, la thérapeutique mentale sont à peu près impuissantes. En sera-t-il de même de la thérapeutique sociale ?

Il est nécessaire de soustraire les malades à leur milieu ; est-il nécessaire de les condamner à la réclusion ? Si on ne peut pas guérir les aliénés par des raisonnements, ne peut-on pas les soumettre à une discipline sociale, les habituer à l'activité collective ?

II. Il faut surtout chercher à prévenir l'explosion de la folie et supprimer pour cela les causes sociales d'aliénation mentale, travailler à l'organisation sociale, lutter contre l'alcoolisme, la débauche, les préjugés, les superstitions, le délire de l'argent, le mysticisme, etc. Bref il faut préparer une hérédité biologique et une hérédité sociale favorables à la santé morale.

I

De l'ensemble de nos recherches sur l'étiologie de la folie, des conclusions pratiques découlent nécessairement. On ne sait et on ne prévoit que pour agir, et, dans les cas où la science et la prévision portent sur le mal, que pour guérir, ou améliorer, ou prévenir.

La Folie est-elle guérissable ? Certes, elle ne nous apparaît plus comme un mal venu du ciel pour punir les hommes, en les atteignant au hasard, et en particulier pour confondre l'orgueil que l'usage de la Raison leur inspire. On ne craint plus que l'usage immodéré de la raison. Le Diable se retire peu à peu de l'esprit des prétendus possédés. L'hystérique et le fou ne sont plus des maudits ; ils n'inspirent plus l'horreur, pas même la pitié résignée, impuissante ou plutôt inactive.

L'aliénation mentale n'est, en effet, qu'un ensemble de phénomènes morbides, dus à des causes assignables dont quelques-unes sont connues, dont beaucoup sont malheureusement ignorées encore. Une découverte dans cet ordre peut donc être l'origine d'un nouvel effort charitable pour arracher les hommes au mal : elle peut entraîner la transformation des asiles, la modification de leur régime, d'une part, et d'autre part un désir de modifier la vie sociale en vue d'une diminution progressive du nombre des aliénés et de la gravité de leur cas.

Les asiles d'aliénés proprement dits sont d'organisation relativement récente. Cette organisation et son progrès ont été constamment liés au

triomphe et au progrès des idées scientifiques, libérales et humanitaires. Tandis que l'antiquité laissait les déments errer de cité en cité, objets de pitié ou d'épouvante ; tandis que le moyen âge brûlait impitoyablement les maniaques accusés d'hérésie et les hystériques convaincus de relations avec le démon, la science moderne et la morale sociale se préoccupent d'assurer la sécurité des gens sains d'esprit tout en prodiguant des secours aux aliénés. La thérapeutique de la folie est ainsi œuvre sociale.

Elle l'est dans sa source même ; l'est-elle dans ses moyens ? Elle consiste d'abord, actuellement du moins, dans l'internement du malade en un milieu tout nouveau, que l'on n'ose appeler un milieu social, puisque, comme nous l'avons dit, les tendances antisociales ou asociales y prédominent. On reconnaît avec raison que le malade ne peut rester dans sa famille d'abord parce qu'il est dangereux, ensuite parce qu'il faut le soustraire à l'influence d'un milieu accoutumé, complaisant, indulgent pour ses manies, trop prompt à satisfaire ses désirs, à donner un aliment à ses illusions.

Mais l'isolement dans l'asile n'est qu'un moyen

négatif, quelquefois superflu¹ : l'aliéné vit surtout avec lui-même, dans le monde tout particulier que son imagination a créé. L'internement d'un homme, en compagnie d'autres malades du même genre, n'est à aucun degré un procédé curatif. C'est tout au plus une opération préliminaire à la thérapeutique. Il importe en effet de classer les malades, de les distribuer en « groupes cliniques », présentant à peu près le même caractère en tous leurs éléments : cela permet d'user des mêmes procédés envers les fous de même catégorie.

Remarquons à ce sujet que la classification et la distribution des aliénés dans la plupart des asiles de France se fait d'une façon fort imparfaite et d'après une nomenclature par trop sommaire. Il importerait de reconnaître plus expressément la diversité des formes d'aliénation mentale et d'en tenir compte davantage. Toutefois, ce qui surtout fait défaut, ce qui manque même complètement à beaucoup d'asiles, c'est un traitement systématique de l'aliénation mentale. Nous con-

1. L'isolement complet est même dangereux parfois : car il arrive souvent qu'il aggrave la folie. Lombroso a signalé des accès de folie consécutifs à l'isolement absolu de prisonniers.

stations déjà dans un précédent ouvrage¹ l'impuissance des médecins aliénistes. Aucun remède n'est efficace de ceux si peu nombreux qu'on propose d'appliquer à la folie.

Nous avons esquissé dans le même ouvrage un traitement psychologique de l'aliénation mentale. Tout en signalant l'erreur des grands aliénistes du commencement de ce siècle, Pinel, Esquirol et Leuret, qui voulaient traiter les malades par le raisonnement, les corriger de leurs prétendues erreurs, les contraindre à l'attention volontaire, les convaincre de leur folie, alors que précisément les fous sont inaccessibles au raisonnement, « incommunicables », fermés aux suggestions, insensibles aux admonestations; sans vouloir heurter violemment les manies des insensés, nous souhaitions la rééducation des aliénés.

Il nous fallait cependant reconnaître l'incurabilité de la plupart des modes d'aliénation mentale quand la folie est invétérée, quand les habitudes morbides ont créé comme un caractère pathologique stable. Bref, il semblait qu'il fallût renoncer à la thérapeutique dans la majorité des cas.

1. *L'Instabilité mentale*, 3^e partie.

Toutefois, nous avons été de plus en plus frappé des résultats obtenus en conviant au travail d'assez nombreux aliénés, dans certains asiles qui possèdent une colonie agricole. Non seulement l'amélioration, qui a permis d'envoyer ces malades à la colonie, persiste, mais elle s'accroît. Le travail en commun se fait avec ardeur, devient intéressant ; l'habileté croît ; les rechutes deviennent exceptionnelles.

N'est-ce pas l'indice d'un moyen psychologique et social de rééducation pour les aliénés les plus légèrement atteints, et n'est-il pas permis de supposer qu'en soumettant les jeunes maniaques ou les jeunes mélancoliques à une discipline pratique commune, peu exigeante d'abord, de plus en plus complexe dans la suite, on ne parvienne à leur rendre un peu de sociabilité en même temps qu'un peu de raison ?

L'exemple des enfants idiots et imbéciles, pour lesquels M. Bourneville a élaboré avec un zèle infatigable tout un plan d'éducation, chez qui il a obtenu de si remarquables résultats, n'est-il pas fait d'ailleurs pour légitimer une entreprise analogue auprès de certains aliénés ? Le travail manuel occupe l'esprit, assez pour être un obstacle

à l'instabilité excessive, pas trop cependant et au point d'entraîner la fatigue de l'attention. Il présente de l'attrait, car il est à la fois suivant la distinction aristotélicienne pratique et poétique, puisqu'il est l'occasion d'une activité qui se déploie et qu'il a pour fin la réalisation d'une œuvre.

Mais c'est surtout du séjour de l'aliéné dans une sorte d'atelier, institué tout spécialement pour répondre aux exigences de l'état mental pathologique, qu'on peut, à notre avis, attendre des résultats heureux. La vie d'atelier est un genre de vie sociale où chacun s'habitue d'abord à imiter son voisin, ensuite à le compléter. Les aliénés ne sont pas incapables d'imitation ; d'ailleurs l'imitation spontanée est à la base des processus psychiques les plus simples ; elle se retrouve dans toute la série animale, elle constitue une économie de forces mentales ; elle convient donc aux esprits les plus débiles.

Elle met un frein à l'imagination si déréglée des maniaques ; elle permet cependant une imagination plus féconde, celle qui fait que chacun introduit sa « manière » dans l'activité et surtout dans la construction. L'innovation sera sans

doute, au début, chez le fou, marquée au coin de la déraison. Mais ne peut-on pas espérer que peu à peu l'imagination de l'aliéné, surveillé, guidé, contraint même à ne pas trop s'écarter de son modèle, produira des innovations utiles, tout au moins acceptables?

Si l'on prend soin d'appliquer à l'activité de l'atelier la règle de la division du travail, de sorte que, dans chaque groupe d'ouvriers, l'activité déployée soit complémentaire de celle qui se déploie dans le groupe voisin, l'aliéné ne finira-t-il pas par concevoir une sociabilité rudimentaire? ne sera-t-il pas porté à se trouver lié par une solidarité effective à tous les éléments de son milieu? Et ne s'ensuivra-t-il pas peu à peu chez lui l'obéissance spontanée à une règle commune, prélude de l'obéissance à la raison?

Ceci dit sous la réserve expresse de la curabilité des troubles de l'esprit au moment où les aliénés entrent dans les asiles. S'il faut nous résigner à l'incurabilité radicale, du moins pourrions-nous espérer que les progrès de la psychose seront enrayés, que la maladie mentale n'atteindra jamais le degré d'acuité morbide, de gravité, que nous lui connaissons actuellement.

II

Si l'on n'est pas assuré de guérir, on peut être certain de réussir à prévenir de nombreux cas de folie en supprimant certaines de leurs causes, en atténuant en particulier les effets de la désagrégation et de l'instabilité sociales, qui, comme nous l'avons vu, sont les facteurs directs ou indirects de l'aliénation mentale en mainte circonstance.

Il ne faut pas sans doute espérer l'amélioration subite de la société et la disparition du sein de la vie collective de tous les principes morbides dont nous avons constaté l'existence. La désintégration ou l'incoordination sociale sont inévitables, quel que soit le progrès réalisé, aussi élevé que puisse être le niveau de la moralité collective. Mais il n'en est pas moins nécessaire de chercher à améliorer les conditions de notre existence à tous, afin que celle des êtres particulièrement débiles et à l'esprit instable soit aussi normale que possible.

Reprenons donc une à une les causes sociales de folie et examinons de quelle modification elles sont susceptibles.

1° L'hérédité morbide, que les théories de la dégénérescence supposent, peut d'abord être atténuée par la prohibition légale des mariages évidemment malsains. tels que les unions avec des idiots et des épileptiques. Quant au choix qui précède tout mariage, il est bon qu'il soit contrôlé le plus possible, mais il est nécessaire aussi qu'il ne soit pas contraint, qu'il ne soit pas déterminé par des influences, des suggestions, dont le danger vient surtout de ce qu'elles expriment ou représentent des préjugés de caste, de religion, de nationalité, etc. On doit désirer peut-être plus de liberté dans le choix de l'époux ou de l'épouse, assurément plus d'indépendance d'esprit chez le jeune homme et chez la jeune fille à l'égard des tendances qui mènent aux mariages d'argent ou aux brillantes unions. La mésalliance telle qu'on l'entend généralement est un bien, car elle apporte dans une vieille famille un sang vigoureux, une promesse de santé et de fécondité : la véritable mésalliance consiste à épouser une personne déjà usée par la débauche ou de débilité congénitale. La ruine du régime aristocratique, des privilèges nobiliaires et même de ce que les collectivistes appellent « la tyrannie

des préjugés bourgeois », contribuerait efficacement à une réforme des mœurs, à une amélioration de l'esprit public sur ce point.

2° Le surmenage intellectuel n'est qu'une forme du surmenage professionnel, car ce n'est pas par pur amour de la science que les hommes cherchent à se surpasser les uns les autres dans le domaine des connaissances et dans l'activité intellectuelle ; c'est parce que la science, le développement de l'esprit, mènent à des situations avantageuses, soit au point de vue pécuniaire, soit au point de vue honorifique. Le surmenage est né de la concurrence.

C'est encore d'une sorte de concurrence que résultent la recherche de l'élégance, du luxe, même dans la débauche. C'est de la concurrence des nations que sont nés les efforts faits pour coloniser et pour entretenir de formidables armées permanentes. C'est à la concurrence enfin qu'il faut attribuer la misère d'où nous avons vu sortir l'alcoolisme et la dépravation, surtout dans les grandes villes.

Bref, la concurrence caractérise notre civilisation, tout comme le développement croissant de la paralysie générale qui en résulte. Il y a com-

pétition dans tous les domaines, sur tous les terrains; mais la compétition est âpre surtout dans le domaine économique. La théorie marxiste du déterminisme économique (matérialisme historique) a surtout cela de vrai que le désordre du monde économique entraîne celui du monde politique et du monde moral. La lutte des classes, les conflits incessants entre capitalistes et travailleurs, ébranlent jusque dans ses fondements la société contemporaine.

Trouvera-t-on un moyen de diminuer la concurrence, d'apporter un adoucissement à la lutte pour l'existence si cruelle aux humbles, aux débiles d'esprit? Qu'une nouvelle révolution soit ou non nécessaire pour cela, il est impossible qu'un nouvel ordre de choses ne s'établisse pas, qui substitue la coopération à la concurrence, l'harmonie à la guerre, l'accord pour vivre à la lutte pour l'existence. La désagrégation sociale a un terme : après avoir assisté à la dissolution, de mieux en mieux étudiée¹, de tous les organes essentiels à la vie sociale, de la famille, des associations, des cités, des nations, nous pourrons constater sans

1. Voir le livre très documenté de M. Lalande, *La dissolution opposée à l'évolution*, déjà cité plus haut.

doute l'intégration des multiples forces sociales dans un système imparfait sans doute, mais relativement stable et fondé sur des principes de justice et de charité. Il semble que l'on voie déjà poindre l'aurore de ces temps nouveaux où la brutale théorie morale, qui veut que l'on abandonne les « inaptes » sur le bord du chemin et que l'humanité se débarrasse du lourd fardeau d'éclopés, de criminels et de fous qui entravent sa marche¹, où la doctrine qui voit dans la sélection naturelle le principe même de toute politique et de tout devenir social, ne trouvera plus d'adeptes conscients ou inconscients.

Les cas de folie deviendront alors nécessairement plus rares, du moins si nos considérations antérieures sont fondées. Le développement industriel, commercial, économique de l'humanité ne sera pas arrêté pour cela. Il peut se faire que les grandes villes continuent à absorber dans leur sein les meilleurs éléments des populations extra-urbaines ; peut-être la centralisation sera-t-elle une nécessité d'autant plus urgente que la coopération sera plus active et plus étendue.

1. Est-il besoin de faire des rapprochements avec la théorie de Spencer ?

Mais pourquoi les ouvriers du siècle prochain, retenus pendant la journée, par leur travail, dans les grands centres tels que Paris, Londres et New-York, n'auraient-ils pas, comme l'ont dès à présent les fonctionnaires « bourgeois » et les employés aisés, la faculté de se retirer le soir en leur foyer, dans la banlieue saine, aérée, où l'atmosphère est pure au point de vue moral comme au point de vue physique, où les enfants peuvent grandir bien portants et loin de la néfaste contagion morale des quartiers sombres et infects de la capitale ?

Les ligues contre l'alcoolisme ne pourront rien tant que les problèmes économiques les plus pressants ne seront pas résolus, tant que les conditions matérielles d'existence ne seront pas améliorées pour l'ouvrier, pour le travailleur pauvre. La question économique n'est pas seulement une question sociale et une question morale ; c'est, on le voit, indirectement une question psycho-pathologique.

En remédiant par une amélioration politique à l'état de concurrence économique qui devient un danger pour la santé physique et morale de tous, on diminuerait la gravité non seulement

de bien des cas de paralysie générale, mais encore de beaucoup de délires à évolution systématique, de délires de la persécution, de l'auto-accusation, de la revendication, etc. Moins il y aura d'injustices sociales, moins le délire des persécutés-persécuteurs aura sa raison d'être. Des mœurs plus douces entraîneront une atténuation de la cruauté et de la sauvagerie de certains déments, de certains fous criminels. Sans doute, il faudra toujours compter avec l'atavisme, avec la régression vers un type de moindre moralité ; mais la régression aura d'autant moins des conséquences funestes.

3° Une des formes morbides les plus malaisées à combattre dans ses origines mêmes est la folie religieuse. Sans doute, il semble facile de lutter contre la superstition, d'opposer la science à l'ignorance et d'assurer à la première une victoire décisive et durable. On voit bien chaque jour et encore mieux de siècle en siècle les préjugés les plus déraisonnables perdre du terrain devant l'envahissement progressif des idées scientifiques.

Mais c'est un dogmatisme qui remplace un dogmatisme. La foi dans la science remplace la

foi en des pratiques absurdes, en des légendes terrifiantes ou simplement ridicules. C'est que la science a conquis aux yeux de tous des droits incontestables à la reconnaissance des hommes ; elle a rendu de tels services, créé de si merveilleux moyens d'adaptation au milieu physique, de transformation de ce milieu, qu'on est bien convaincu que désormais tout progrès matériel dépendra du progrès scientifique. On estime donc la science pour ses bienfaits pratiques ; on n'en estime pas davantage pour cela l'esprit scientifique qui ne fait qu'un avec l'esprit de démonstration, de preuve, de libre examen, avec la tendance rationaliste.

Le rationalisme, l'intellectualisme, loin d'être en progrès constant, semble éprouver toutes sortes de vicissitudes, tantôt accueilli avec faveur par la majorité des esprits cultivés, tantôt repoussé par les savants et les penseurs qui n'hésitent pas à mettre comme Kant et Hamilton la croyance au-dessus de la connaissance, ou comme Auguste Comte et Spencer le « mystérieux au delà » à l'entour de la sphère des choses connaissables.

C'est que le mysticisme, ennemi du rationa-

lisme, correspond à une tendance impérissable de l'esprit humain. Tant qu'il y aura un Inconnu, et ce sera toujours pour l'Humanité, il y aura des hommes pour trembler devant cet inconnu, pour se livrer à une frénétique débauche d'imagination, afin de le concevoir à leur guise ou à leur image, selon leurs sentiments ou leurs désirs. Et alors ces hommes, écoutant gronder dans leur cœur la haine ou la vengeance, « éjectiveront » leurs sentiments dans le Dieu inconnu, le proclameront terrible justicier ou despote cruel, et trembleront à l'idée des châtimens qui les menacent, des catastrophes imprévisibles que le tout-puissant Inconnu leur réserve.

Ou bien, prêtant une oreille complaisante aux doux murmures d'un amour inassouvi, ils se prendront à aimer le Dieu qu'ils rêveront bon, doux, compatissant, paré de toutes les vertus aimables chez l'homme : le quiétisme de M^{me} Guyon et de Fénelon sera renouvelé autant de fois que des âmes candides uniront un érotisme inconscient et sans violence, du moins apparente, à une imagination métaphysique pleine de fraîcheur et de poésie.

Ou bien enfin, poussés par l'orgueil, nos mystiques se croiront des prédestinés, des élus de cet Inconnu dont on ignore les desseins et les voies et qui trouvera toujours des prophètes pour révéler au monde un de ses avatars. Ils écouteront avec avidité soit des voix intérieures, de nature variable, soit le *ἑξέλιξις* socratique, soit les exhortations patriotiques à la façon de celles que Jeanne d'Arc crut venir du ciel, soit les « paroles sans voix » qui conduisent à l'extase, anéantissent la raison, obnubilent la conscience, ruinent ainsi d'une façon définitive la santé mentale de l'individu, entraînent des hallucinations sans nombre et sans lien. Ils vaticineront ou iront prêchant la bonne parole, faisant des adeptes, créant des églises, inaugurant une forme nouvelle de religion.

Nous laissons de côté la question essentielle en théologie, celle de la révélation. Toute religion qui se dit et se croit fondée sur une révélation faite par Dieu aux hommes a des fondements tout autres que les phénomènes psycho-sociologiques que nous étudions ici. Mais ces phénomènes entrent dans toute vie religieuse et en constituent l'élément le plus impor-

tant, rendent la religiosité humaine pour toujours dangereuse.

Rien ne saurait empêcher les excès du mysticisme. La Raison est pour ainsi dire « frappée d'opposition » aux yeux du croyant ; l'esprit critique est condamné d'avance ; toute tentative d'insubordination de la raison à l'égard de la foi est considérée comme une manifestation de la « superbe » humaine. Et quand la conception religieuse est devenue conception collective, fait pleinement social, sa puissance est tellement grande que rien ne saurait y résister. La folie religieuse en est fatalement la conséquence dans les esprits débiles ; on ne peut donc rien faire d'efficace pour la prévenir. On ne peut que s'efforcer d'empêcher la superstition, l'ignorance, la crainte morbide, d'aggraver le mal.

4° Nous avons vu enfin la « folie morale » liée à un état particulier d'« anomie » sociale, à l'absence de principes bien établis de vie morale. Cependant réaliser l'unité d'obéissance morale apparaît chose impossible. Tous les philosophes rationalistes ont vainement tenté d'établir des doctrines définitives de la Vertu, du Bien et du Devoir ; ces notions sont restées aussi peu pré-

cises, aussi discutées, aussi variables. Comme l'indiquait récemment un de nos penseurs¹, l'unité morale doit être d'abord recherchée dans la bonne foi apportée par tous à l'étude des problèmes moraux et sociaux. Cette unité ne suffit pas pour le peuple, pour tous ceux qui ne pensent pas par eux-mêmes et qui resteront, si on ne leur donne un code incontesté de lois à observer, les prisonniers du journal, les esclaves de l'opinion publique livrée à l'anarchie morale par la diversité des tendances que les journaux créent ou reflètent.

Deux remèdes peuvent être proposés : on peut prétendre, avec Renan, qu'une religion morale est nécessaire au peuple, c'est-à-dire qu'il faudra se résigner à doter les gens sans instruction et sans réflexion d'une sorte de petit manuel de morale courante, inoffensive, fondée sur des principes sans trop d'élévation ni trop de médiocrité, qui les incitera d'une façon continue à remplir leurs devoirs les moins contestables et aussi à élever un peu leur idéal.

On peut préférer développer le sens critique

1. M. Marcel Bernès, *La morale sociale* (Paris, F. Alcan).

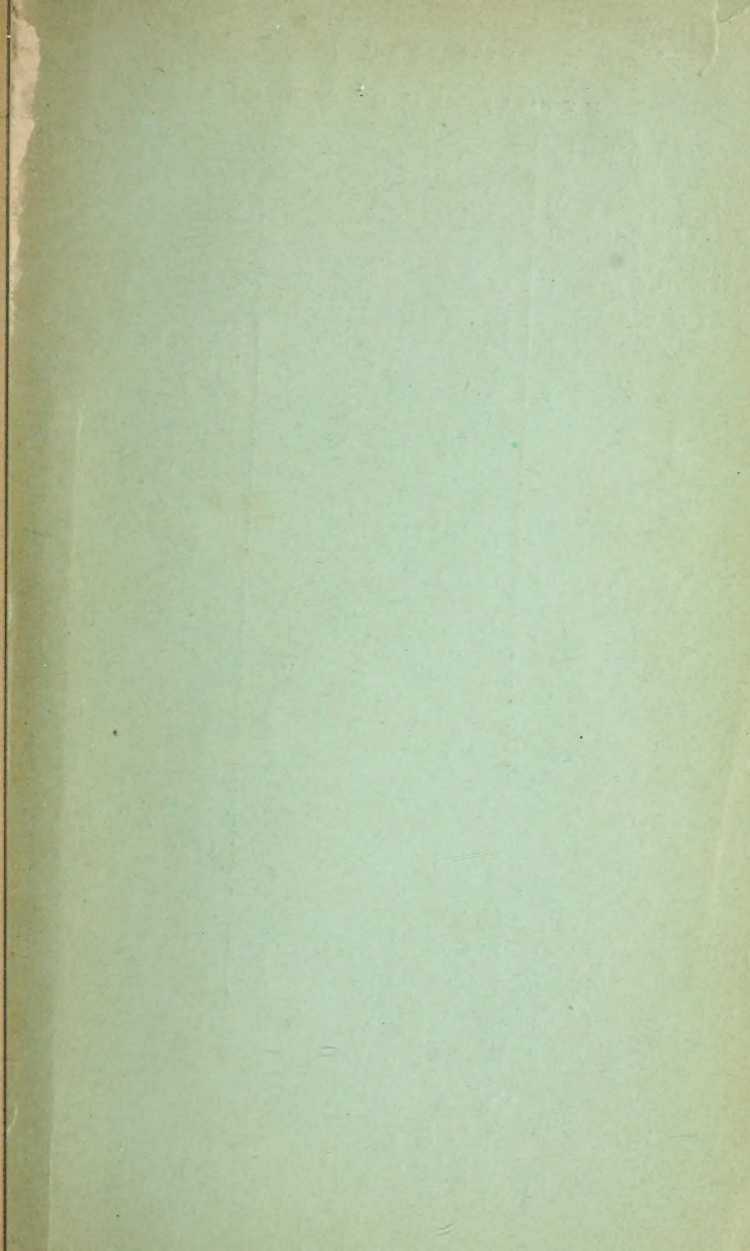
du peuple ; au lieu de faire œuvre d'éclectisme et d'autoritarisme, il semble plus moral de faire œuvre de libération lente des esprits, d'associer le peuple à cette œuvre, de lui demander un effort pour penser, pour raisonner, pour vouloir, pour se faire une foi morale.

Mais ceci implique une éducation continue des humbles d'esprit et de condition ; elle exige que tous ceux qui peuvent contribuer au relèvement et à l'élévation morale d'une nation soient conviés à servir de guides à leurs concitoyens moins instruits, moins intelligents. Il faudrait créer comme une sorte de sacerdoce laïque : celui des esprits généreux aux vues larges et claires qui se dévouent à l'éducation de leurs semblables.

Nous en venons ainsi à conclure, comme dans notre précédent ouvrage : « Science sociale et Démocratie », à une organisation rationnelle de l'éducation populaire en vue de préserver les nations des troubles sociaux et les individus des troubles de l'esprit.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.	1
INTRODUCTION.	5
CHAPITRE PREMIER. Causes sociales de divers aspects pathologiques.	29
CHAP. II. La dégénérescence.. . . .	55
CHAP. III. Paralyse générale et civilisation.. . .	73
CHAP. IV. Paralyse générale et civilisation (<i>suite</i>). . . .	93
CHAP. V. Idées de grandeur et de persécution.. . .	107
CHAP. VI. La folie religieuse.	122
CHAP. VII. Maladies mentales et pathologie sociale. . . .	153
CHAP. VIII. Thérapeutique sociale de la folie. . . .	182



U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	04	01	01	18	1